



Lumière d'homme

Roman, Editions Opéra, 2000

Geneviève leboutoux

www.genevieve-leboutoux.com

version pdf

Chapitre 1

- J'ai cherché Dieu... J'ai cherché Dieu...

Faible soupir tout d'abord, les mots dans la bouche de frère Huvelin devenaient plus distincts. Frère Baptiste, le jeune frère infirmier installé à son chevet, sortit brusquement de sa somnolence.

- Tu as parlé... dit-il à son frère, tu vas mieux...

Penché au dessus du blessé, il posa la main sur le front brûlant de frère Huvelin. La fièvre ne l'avait pas quitté. Elle paraissait même plus forte que ces derniers jours.

- J'ai cherché ...

La fin de la phrase se perdit dans un rictus de souffrance.

- Père Abbé ! Père Abbé ! Frère Huvelin se meurt ! Il délire !

Le jeune moine, au chevet du blessé depuis bientôt une semaine, n'avait jamais vu de telles marques de souffrance sur le visage qu'il scrutait régulièrement. Il sentit la fin prochaine. La présence de l'Abbé devenait nécessaire.

Prévenu rapidement, l'Abbé avait coupé court à son oraison et se hâta au chevet de frère Huvelin. Son âge et sa corpulence, acquise au fil des années et tout à fait seyante à sa fonction dans le monastère, l'empêchaient de courir mais il trotta du plus vite qu'il pouvait. Tout en parcourant les longs couloirs de l'abbaye, il marmonnait : "Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pêcheurs... Mourir déjà, pas même quarante ans... C'est si jeune pour un moine... Mon Dieu, pardonnez-moi ! mais il n'a pas encore atteint l'âge d'une certaine acceptation, ou résignation ou sagesse..."

Perdu dans ses pensées, le Père Abbé remarqua à peine qu'il venait de croiser frère Quéluin. La face douloureuse de celui-ci lui rappela que le décès de frère Huvelin aurait des répercussions sur la communauté, sur frère Quéluin en particulier, et qu'il lui incomberait, du fait de sa charge, d'aider chacun à porter cette nouvelle épreuve. Un mois plus tôt, le frère prieur, fort âgé, avait été rappelé à Dieu. L'Abbé n'avait pas encore désigné de successeur. Il avait pensé nommer frère Huvelin à cette fonction de grande confiance mais il allait devoir tout reconsidérer désormais.

Essoufflé, en nage, le Père Abbé arriva à la cellule de l'infirmerie et se laissa choir lourdement sur un tabouret à côté de frère Baptiste.

- Comment va-t-il ? chuchota l'Abbé en épongeant son front humide avec un grand mouchoir blanc, le regard tourné vers le moine alité.

- Il souffre... Il gémit... et quand il peut parler, il répète toujours la même chose : "J'ai cherché Dieu". Il ne semble pas m'entendre et la fièvre est au plus haut...

Tout en parlant, le jeune moine appliquait des linges humides sur la figure de frère Huvelin, mais cela paraissait déranger le mourant qui remuait la tête de droite à gauche. Le visage restait grimaçant, les sourcils froncés et les yeux douloureusement fermés.

- C'est bon, va te reposer, conseilla le Père Abbé au moine. Je reste auprès de lui.

L'Abbé se cala sur son siège et prit la main gauche de frère Huvelin dans les siennes. Puis il ferma les yeux et récita silencieusement son rosaire. De temps en temps, il jetait un regard sur le mourant. Celui-ci, le visage toujours crispé, traversait des périodes calmes, interrompues par de brèves agitations au cours desquelles il tentait désespérément de parler.

- Tu as cherché Dieu ? s'enquit l'Abbé au bout d'un moment.

Un léger mouvement de tête fit office de réponse.

- C'est bien, poursuivit l'Abbé, c'est le travail de tout bon moine.

Frère Huvelin gémit d'une façon sourde et de grosses larmes coulèrent sur ses joues en feu. La fièvre semblait s'étendre à l'ensemble de la pièce.

Le Père Abbé, ne voulant pas lâcher la main du mourant, s'épongea le front comme il put dans la manche de sa bure. "Seigneur Dieu, quelle chaleur !", murmura-t-il en se redressant. Puis, se penchant vers frère Huvelin, il reprit doucement :

- Je suis témoin que tu as obéi à notre Règle, mon fils, dans l'offrande de toi-même la plus absolue. Y aurait-il quelque chose que tu souhaiterais confesser maintenant ?

Le mourant acquiesça d'un faible hochement de tête.

- Je t'écoute, reprit l'Abbé, rapprochant son oreille des lèvres brûlantes du moine.

- J'ai cherché Dieu... émit frère Huvelin dans un souffle.

- Je sais, je sais... J'en suis persuadé, mon fils, et Dieu le sait, Lui aussi. Il t'accueillera dans Son Royaume.

- Je ne L'ai pas trouvé... reprit Huvelin faiblement. J'ai fait tout ce qu'il fallait, j'ai obéi à la Règle dans toutes ses exigences... J'ai fait pénitence plus qu'à mon tour, j'ai tout accompli le plus parfaitement possible et je ne L'ai pas trouvé...

Ces paroles, plus soufflées que prononcées, avaient épuisé frère Huvelin. Il laissa retomber sa tête sur

l'oreiller et tenta de retrouver sa respiration. L'Abbé avait perçu la grande déception de frère Huvelin et, plus que de la déception, une certaine rage.

- Tu es en colère, mon fils ? demanda-t-il doucement.

De nouveau, des pleurs roulèrent des yeux rougis de frère Huvelin. Celui-ci fut brusquement agité de tremblements, puis d'une sorte de convulsion et l'Abbé crut assister aux derniers instants de son moine. Il avait repris sa prière silencieuse et confiait l'âme de frère Huvelin à Dieu, à la Vierge Marie et à Saint Benoît.

Au grand étonnement de l'Abbé, la crise passée, frère Huvelin retrouva un souffle plus tranquille. Il paraissait avoir récupéré des forces. Tirant la manche de son confesseur, il murmura douloureusement :

- Oui, je suis en colère... En colère contre Dieu car Il ne s'est pas révélé à moi... malgré toutes mes prières et toute ma dévotion à observer strictement notre sainte Règle... Et maintenant je vais mourir et seul ce sentiment m'étreint le cœur : ma colère, ma rage et mon impuissance...

L'Abbé fut bouleversé par la tristesse et la rancœur dont témoignait frère Huvelin. Profondément troublé aussi par la confession qu'il recueillait.

- En colère contre Dieu ! Mais c'est un péché mortel, mon fils ! Repens-toi, repens-toi, malheureux !

- Je ne peux pas, je n'y arrive pas... ma colère est si puissante...

L'Abbé, responsable des âmes que Dieu lui avait confiées, était affolé. Il lâcha la main du mourant et s'enfonça la tête entre les paumes en implorant la Vierge Marie de venir en aide à frère Huvelin. Il s'accrocha à son rosaire. Soudain, il eut l'idée de reprendre la confession par un autre bout.

- Tu vas bientôt rencontrer Dieu, frère Huvelin, ta requête va être exaucée. Nous tous rencontrerons Dieu le jour de notre mort. Il n'est donné qu'à quelques âmes de Le rencontrer de leur vivant... Sois heureux, le moment que tu attends avec tant d'impatience arrive. Prépare ton cœur pour ce grand moment.

- Comment le préparer, dans l'état où je me trouve ? demanda frère Huvelin avec une pointe de sarcasme.

- Et bien...

L'Abbé, désorienté par la remarque du mourant, cherchait ses mots.

- Et bien, reprit-il, qu'apportes-tu à Dieu de cette vie-ci ?

- ...

Devant le lourd silence de son moine, l'Abbé reprit :

- Tes prières ? ton travail ? ton obéissance à la Règle ? Qu'apportes-tu ?

Frère Huvelin resta encore douloureusement muet puis il gémit :

- Rien... Rien car rien de tout cela n'est vraiment à moi... Rien n'est vraiment moi... Je n'ai rien à apporter...

- Qu'est-ce qui est vraiment à toi, mon fils ? s'enquit l'Abbé.

... Ma colère... finit par souffler le moine en pleurant. De nouveau, l'Abbé, meurtri, se réfugia dans la prière. Puis il murmura, surpris par ses propres paroles :

- Et bien, apporte ta colère, puisqu'elle est vraiment à toi, puisque c'est tout ce que tu peux emporter là-haut... Apporte ta colère. Dieu, dans sa miséricorde infinie, saura en faire quelque chose...

Le père Abbé remarqua que les paupières de frère Huvelin s'étaient détendues suite à ces dernières paroles. Il donna l'absolution à son moine et reprit son rosaire avec ferveur.

Frère Huvelin s'était assoupi. Sa respiration faible mais régulière ne laissait aucun doute. "Ce n'est pas encore pour aujourd'hui" pensa l'Abbé. Lui aussi, comme absout d'un certain poids, se détendait. Il prit conscience des meurtrissures qu'imposait le tabouret à son large postérieur et se leva pour marcher un peu. Puis, il s'agenouilla au pied du lit et reprit ses prières, bien décidé à combattre de toutes ses forces pour la paix de l'âme du mourant.

Le rappel du terrible accident de frère Huvelin s'imposait régulièrement à son esprit, tel qu'on le lui avait rapporté. C'était lundi dernier, en début d'après-midi. Frère Huvelin travaillait aux champs avec frère Médard, comme à l'accoutumée. Ils entendaient tous deux les aboiements d'une meute de chiens, signe d'une chasse à courre un peu plus loin mais ils n'y prêtaient guère attention car il était bien rare que les seigneurs partis à la chasse se permettent de traverser les terres du monastère. C'était l'un des privilèges de leur statut de moines... Les paysans ne pouvaient malheureusement pas en dire autant. Pourtant, ce jour-là, les deux frères virent brusquement surgir dans le chemin longeant leur champ, un cheval noir emballé, blessé à la tête et au poitrail, portant sur son dos un malheureux jeune homme hurlant de terreur. Ils réalisèrent tout de suite le danger, car le chemin débouchait sur l'à-pic d'une carrière, à très peu de distance. Des hommes à cheval suivaient d'assez près et, visiblement conscients eux aussi du péril encouru, ils leur criaient d'arrêter l'animal. Les deux moines, encore solides et lestes pour leur âge, se précipitèrent sur le chemin, les bras écartés, tels deux sombres épouvantails, tentant de barrer la route au cheval. Celui-ci se déporta brusquement sur le côté, ses sabots glissèrent dans le fossé proche. Le jeune cavalier fut projeté en avant, tandis que le cheval perdait l'équilibre et tombait, entraînant dans sa chute frère

Huvelin qui s'était glissé au même instant sur son côté pour tenter d'attraper les rênes.

L'animal terrorisé se remit difficilement debout et fut maîtrisé par frère Médard. Le jeune chasseur parvint également à se relever, ses blessures ne paraissaient pas trop graves. Frère Huvelin restait dans le fossé, inerte. Les cavaliers, descendus de cheval, et frère Médard ne purent que constater la gravité du choc. La tête du moine avait apparemment été épargnée mais son torse et ses jambes étaient en piteux état. Des pieux cachés dans l'eau du fossé avaient entaillé les chairs. L'une de ses jambes, brisée, saignait abondamment.

Les chasseurs aidèrent frère Médard à porter le blessé jusqu'à la cellule de l'infirmerie, au rez de chaussée du monastère. L'Abbé dépêcha un frère sachant monter à cheval pour raccompagner les chasseurs et aller quérir le chirurgien de la cour royale, à quelques lieues de là. Il était déjà arrivé que l'on fasse appel à ce praticien de grande réputation. L'homme de sciences arriva dans la soirée, accompagné de son apprenti. Il trouva le blessé lavé et pansé pour tenter de freiner l'écoulement de sang. Frère Baptiste et frère Jean, le vieil apothicaire, avaient fait de leur mieux. Ils s'effacèrent à l'arrivée du chirurgien du Roi. Celui-ci remit en place les os de la jambe droite, fracturés en deux endroits et entreprit de recoudre les plaies les plus importantes. Il ne pouvait rien faire pour la cage thoracique enfoncée. Il se souvenait d'un cas semblable il y a quelques années pour lequel il avait tiré sur les côtes pour les remettre en place... Le blessé était mort sur le champ. Cette fois-ci, il préféra s'abstenir mais il ne laissa guère d'espoir à la communauté. Frère Huvelin avait déjà perdu beaucoup de sang, il était inconscient, respirait à peine... Il était peu probable qu'il survive au-delà de cette nuit...

Cinq jours étaient pourtant déjà passés et frère Huvelin était resté entre la vie et la mort, inconscient mais vivant. De nombreux frères s'étaient relayés à son chevet. Frère Baptiste et frère Jean renouvelaient fréquemment les onguents à base de plantes pour favoriser la cicatrisation de toutes les blessures. La prière non plus n'avait pas cessé. Jour et nuit, les moines intercédèrent pour le salut de l'âme de leur frère.

Chapitre 2

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'étonnante confession de frère Huvelin. Frère Jean et frère Baptiste continuaient de se relayer à son chevet.

Contre toute attente, l'état du moine s'était amélioré. Les progrès étaient minces et le combat encore loin d'être gagné mais, pour la première fois depuis l'accident, ses frères osaient espérer en sa guérison. Le blessé avait toujours grand peine à respirer et souffrait beaucoup par moments. Il était retombé inconscient à plusieurs reprises mais jamais très longtemps. Frère Jean lui frictionnait les tempes avec du vinaigre et le forçait à avaler quelques cuillerées d'un breuvage de sa composition, décoction de sauge et de cette grande plante à fleurs roses dont il avait oublié le nom, censée fortifier le cœur et les artères. Un voyageur lui en avait cédé plusieurs pieds l'an passé, avec moult recommandations. Quand les douleurs devenaient violentes, il lui administrait, pour le calmer, une autre potion à base d'écorces de saule, de reine des prés et de pavot.

Frère Huvelin s'efforçait de demeurer le plus possible dans un état d'engourdissement, à la limite de la perte de connaissance, pour ne pas trop réveiller ses douleurs. Dès qu'il bougeait quelque peu, son grand corps amaigri hurlait de partout, comme assailli d'une armée de démons. Les yeux clos, muet pour économiser son faible souffle, immobile, frère Huvelin était là et n'était pas là, tout à la fois. Il entendait parfois des moines chuchoter auprès de lui ou la cloche de l'abbaye résonner, mais c'était comme dans un rêve ou un demi-sommeil. Il entendait surtout le silence... Un silence épais dans lequel il cherchait le repos. De temps en temps, il se demandait s'il était déjà mort ou encore vivant... mais il ne s'attachait pas à avoir de réponse. Cet état où il ne souffrait plus trop lui suffisait. Il s'y sentait presque bien. Tout semblait flotter : les sons, les gens, lui-même, son histoire...

Dans cette torpeur, son esprit traversait des périodes de grande agilité puis s'engourdisait lui aussi, comme par vagues. Il n'aurait pu dire le temps que duraient ces différents moments, peut-être quelques secondes, peut-être des heures... "Le temps n'existe plus... Je suis, c'est tout." se disait frère Huvelin. Au cours d'une période d'éveil, il s'était retrouvé sur une autre couche, où il avait déjà frôlé la mort, dix-huit ans plus tôt. Dans son esprit, tout était simple : "Je suis rentré dans les ordres après avoir failli mourir, à vingt ans. Je quitte mon monastère en mourant, aujourd'hui. Je pars comme je suis arrivé : face à la mort." Il revoyait nettement les visages des deux brigands qui l'avaient attaqué un soir dans une ruelle, au sortir de chez Marguerite, mandatés par le mari de sa belle. Il n'avait dû son salut qu'à l'arrivée inopinée de deux jeunes gens qui s'étaient portés spontanément à son secours et avaient fait fuir les deux canailles. Mais les blessures étaient importantes. Une dague était passée tout près

du cœur, des coups de couteau lui avaient lacéré le bras et tailladé la tempe et l'oreille droites. Transporté chez lui par les jeunes gens qui l'avaient reconnu, il était resté plusieurs jours entre la vie et la mort. Dieu l'avait finalement pris en pitié et avait entendu ses prières... et aussi sa promesse... Il s'en souvenait encore parfaitement : "Sauvez-moi, mon Dieu ! Si je vis, je vous promets de me consacrer à votre service pour le reste de ma vie."

"C'était hier..." se disait Huvelin. Aujourd'hui, il ne souhaitait pas implorer Dieu de le garder en vie. Rien ne le retenait à cette existence. Elle pouvait s'achever, il n'en aurait pas de regret. Il lui restait encore le goût amer de sa peine de n'avoir pas rencontré Dieu, mais sa colère l'avait quitté... Comme si elle était déjà partie Là-haut, depuis qu'il s'était résolu à l'offrir au Tout Miséricordieux. Peut-être l'attendait-elle au Ciel ? Qui sait ? Il ne savait ce qu'il allait y trouver, mais cela aussi l'indifférait. Des épisodes de sa vie continuaient à défiler sous ses paupières closes et il les regardait comme si ce n'était pas lui, déjà détaché de cette vie.

Marguerite... Marguerite lui apparaissait souvent. Ses longs cheveux cuivrés qui lui couraient jusqu'à la taille, son teint de lait, ses yeux verts... et ses rondeurs, ses tendres rondeurs qui faisaient ses délices... Elle était là, toute frémissante dans sa mémoire, comme s'ils s'étaient quittés la veille. Quittés... La douceur du souvenir céda devant la peine. Il entendit de nouveau le cri de bête fauve de Marguerite quand il lui avait annoncé sa décision de se faire moine :

- Nooon ! hurlait-elle, noon... Non, tu ne peux pas me faire ça ! Tu ne peux pas nous faire ça ! Mon mari est un vieillard... Dans quelques années, il sera mort et nous pourrions nous marier !

- J'ai promis, Marguerite...

- Promis ! Promis ! Tu n'as que ce mot à la bouche ! Qui te dit que Dieu t'a même entendu ? Ne te rappelles donc tu pas les promesses que tu m'as faites, à moi ?

- Ce n'est pas pareil, Marguerite... J'ai promis à Dieu et Il m'a accordé la vie sauve. J'ai déjà péché en commettant l'acte de chair avec toi, je ne veux pas, en plus, être parjure !

- Et m'abandonner, ce n'est pas un péché peut-être ?

- Je ne sais pas, Marguerite... Je t'aime !

Et il s'était sauvé, sans se retourner. Le cri de Marguerite l'avait accompagné...

- Le véritable amour est éternel ! Tu le sais comme je le sais ! Comme Dieu le sait !!!

"Sans doute avait-elle raison, pensait aujourd'hui frère Huvelin, le véritable amour est éternel... mais qu'y puis-je désormais ?"

Personne n'avait compris pourquoi ce jeune homme dont la famille avait récemment acheté un titre de noblesse, qui fréquentait la cour et ses fastes, particulièrement prisé pour sa belle prestance et ses traits pleins de charme, avait, sur un coup de tête, décidé d'embrasser la vie monastique. Les moines, comme son entourage, avaient tenté de l'en dissuader. Rien n'y avait fait. Le jeune Guillaume, comme il s'appelait à l'époque, était resté ferme dans sa décision. Depuis, le temps aidant, certains l'avaient compris et le respectaient : le Père Abbé, frère Queluin, sans doute quelques autres encore...

- Au moins aurait-il pu choisir l'un des ordres prestigieux, bien introduits en cour, avaient regretté ses parents, il aurait pu devenir cardinal et, qui sait, ministre...

Mais Guillaume avait préféré un obscur monastère de Bénédictins, d'une quarantaine de frères. Aucun de ses proches n'avait entendu parler de cette abbaye, pourtant située dans la campagne proche de Versailles. Le Père Abbé qui était à sa tête avait toujours voulu tenir sa communauté à l'écart des grands débats théologiques et politiques de l'époque, et surtout à l'abri des tentations du monde, affichées de façon si insolente à la cour. Il n'y parvenait pas toujours. Certains moines commentaient à l'occasion les potins des courtisans, d'autres ne se cachaient pas de soutenir, qui les Jansénistes, qui les Oratoriens... et parfois même les Jésuites ! Malgré tout, bon an, mal an, l'Abbé avait su préserver la tranquillité de sa communauté.

Guillaume s'était lancé dans la vie monastique comme il s'était lancé dans l'amour avec Marguerite : avec fougue, avec passion, de tout son être. Les frères plus anciens l'avaient souvent mis en garde contre les élans de son cœur, ils lui avaient prêché l'humilité, la simplicité... Mais même ces chemins plus obscurs, frère Huvelin les avaient adoptés avec passion. "C'est dans sa nature !" avaient fini par reconnaître les moines.

Il se souvenait comme les premières années au monastère avaient été éprouvantes. La toute première surtout. A son arrivée, Guillaume avait été pris en charge par le maître des novices, frère Jérôme, homme sévère au regard exalté, d'une maigreur impressionnante. Deux autres nouveaux postulants l'accompagnaient : Louis et Henri, tous deux un peu plus jeunes que lui. Les novices passaient beaucoup de temps à étudier les Ecritures, les textes des Pères de l'Eglise et la Règle de Saint Benoît. Frère Jérôme leur avait abondamment parlé du renoncement au monde,

de la mort du vieil homme, esclave de la chair et du péché, et de la naissance de l'homme nouveau, "vivant pour Dieu dans le Christ Jésus" comme le prêchait Saint Paul. Il leur avait imposé toutes sortes d'ascèses : jeûnes, privations, pénitences, travaux lourds... Guillaume parvenait à supporter ces pratiques corporelles. Elles n'altéraient pas son enthousiasme, impatient qu'il était de prononcer ses vœux et de se sentir appartenir enfin totalement à Dieu. Henri, robuste lui aussi mais moins assuré que Guillaume dans son choix de vie monastique, souffrait davantage. Il traversait les jours, l'un après l'autre, tâchant de vivre uniquement ce qui était là aujourd'hui, muré, la plupart du temps, dans un profond silence. Louis, de nature plus chétive que les deux autres et arrivé au monastère par la volonté de sa famille désargentée, vivait beaucoup plus mal son noviciat. Plus les mois passaient et plus le jeune homme faiblissait et prenait en horreur la vie du monastère. Il avait finalement supplié ses parents de le reprendre et avait quitté l'ordre. Henri et Guillaume étaient restés les seuls novices de frère Jérôme.

L'ascèse corporelle n'était rien à côté des souffrances qu'endurait Guillaume lors de ses entretiens avec frère Jérôme. Dans la plus stricte obéissance, le jeune postulant devait répondre aux questions du maître des novices. Il avait été amené à confesser les brûlures de son corps qui réclamait de tous ses pores celui de Marguerite. Si pour Guillaume les tourments du cœur semblaient calmés par le désir immense qu'il avait de trouver Dieu, son corps, lui, refusait de se taire et le torturait toutes les nuits.

Aussi, frère Jérôme avait-il déclaré la guerre au démon de la chair. Pour l'extirper, il questionnait Guillaume jour après jour sur les tentations qui lui venaient, sur ses rencontres passées avec Marguerite... Il l'interrogeait aussi sur les autres femmes qu'il avait connues, sur les courtisanes qu'il avait fréquentées, mais il revenait toujours à l'histoire avec Marguerite, sans cesse plus avide de détails... comme s'il devinait, à la pâleur du jeune novice, que la souffrance était bien plus forte à cet endroit-là. Tout ce qui avait été vécu par Guillaume et Marguerite, et cela avait été beau à leur couper le souffle, tout était désormais avili, sali, meurtri. Guillaume sortait de ces entretiens, livide, épuisé, profondément détruit. Il trouvait encore la force de se flageller cent fois comme le lui ordonnait régulièrement frère Jérôme et cela lui faisait presque du bien car il finissait par oublier les meurtrissures de son âme. Oublier jusqu'au lendemain où le jeu sadique de frère Jérôme reprenait.

Une nuit, Guillaume avait eu un affreux cauchemar. Frère Jérôme était en train de posséder Marguerite, de la violenter, sous ses propres yeux ! Et lui, Guillaume, assistait horrifié à la scène sans pouvoir intervenir. Son corps paralysé était incapable de bouger pour aller secourir sa bien-aimée. Sa bouche elle-même se refusait à émettre le moindre son. Guillaume s'était réveillé en sueur, très agité. Son trouble avait duré plusieurs jours, il ne parvenait plus à se concentrer pendant les offices, ne pouvant détacher son esprit de cette horrible vision. Il ne s'était pas senti la force de confesser ce rêve à frère Jérôme quand celui-ci, comme à l'accoutumée, l'avait pressé de questions. Ni le lendemain, ni les jours suivants. Guillaume s'était alors enfoncé dans un lourd mutisme, à la ressemblance de celui, fréquent, de son compagnon Henri. Il en avait été quitte pour plusieurs séries de nouvelles flagellations.

Depuis ce rêve, Guillaume se réveillait parfois la nuit en sursaut, un sentiment d'angoisse au fond du cœur. Les nuits, déjà écourtées par les Matines à trois heures du matin, ne le reposaient plus guère. Mais le jeune homme avait une constitution solide. Il tenait bon. Il comptait les jours jusqu'à celui où il pourrait prononcer ses vœux et devenir ainsi un moine, un frère, à part entière. Le Père Abbé et frère Jérôme leur avaient laissé entendre, à Henri et à lui-même, que cela pourrait être pour le premier dimanche de l'Avent, un an jour pour jour après leur entrée en noviciat. On était à l'automne, il ne restait plus que deux mois à peine.

Une nuit qu'il était éveillé, Guillaume entendit de curieuses plaintes dans le dortoir. Dressant l'oreille, il distingua des halètements et des gémissements de plaisir étouffés qui paraissaient venir de la couche de frère Jérôme. Guillaume se hissa doucement sur les coudes et découvrit le maître des novices maintenant fermement le jeune Henri et le pressant d'accomplir de honteuses pratiques contre nature. Les ombres déformées projetées sur le mur par la flamme vacillante de la veilleuse renforçaient l'aspect épouvantable de la vision. Suffoqué, Guillaume s'allongea et fit semblant de dormir... mais la scène qu'il avait découverte lui martelait la tête et il ne parvint pas à retrouver le sommeil. Le lendemain, il se persuada qu'il n'avait pas rêvé : ce qu'il avait vu avait été trop réel et l'attitude fermée d'Henri lui devenait désormais plus intelligible. Guillaume s'interrogea. Devait-il en parler au Père Abbé ? Rien ne l'éclairait dans ce qu'il connaissait de la Règle pour le cas présent... Le jeune homme choisit finalement de se taire, confiant son trouble au Saint Esprit, le suppliant de lui enseigner la conduite à tenir.

De ce jour, il priait régulièrement et avec ferveur pour Henri et pour frère Jérôme, malgré la répugnance que ce dernier lui inspirait. Il n'a jamais su s'il reçût la lumière divine mais il changea d'attitude dans ses entretiens avec ce frère, se murant dans un mutisme quasi total, ne répondant que par monosyllabes. Il fit comprendre au maître des novices que la chair avait cessé de le torturer, que les désirs de son corps s'étaient éteints et qu'il était temps de passer à d'autres sujets. Il est fort probable que frère Jérôme comprît également toute autre chose à l'attitude du jeune novice car il accéda sans trop de résistance à cette requête. En outre, jamais plus Guillaume ne surprit le genre de scène qui l'avait tant bouleversé dans le dortoir commun. Frère Jérôme avait-il trouvé un endroit plus discret pour ses exactions ? Guillaume le soupçonnait... Frère Huvelin en était sûr, aujourd'hui.

Chapitre 3

Ce matin, en sortant de la chapelle, frère Baptiste était heureux. Il avait passé l'office de Laudes à remercier le Tout Puissant de ce que l'état de santé de frère Huvelin continuait de s'améliorer. Aujourd'hui, dix jours après le terrible accident, le blessé paraissait tiré d'affaire. La fièvre était tombée depuis deux jours et même si le moine gardait encore le plus souvent les paupières closes, son visage s'était détendu. Quand les frères le déplaçaient pour le soigner, le plus doucement possible, le blessé ne souffrait plus comme au début.

La veille, frère Huvelin avait accepté les bols de bouillon qu'on lui présentait et les avait avalés presque entièrement. Il s'était mis à bouger ses membres par lui-même. Son torse restait déformé et meurtri mais toutes les blessures étaient en bonne voie de cicatrisation.

Frère Baptiste était passé de la supplication à l'action de grâce. Tout en arpentant le cloître à longues enjambées, il remerciait Dieu d'avoir épargné frère Huvelin et d'avoir permis sa guérison. Le jeune moine mesurait la chance qu'il avait de vivre dans un lieu si privilégié, où un blessé était entouré de la profonde sollicitude de ses frères et recevait des soins appropriés... Pour avoir quelque peu fréquenté la cour avant d'entrer dans les ordres, frère Baptiste savait qu'un homme si gravement atteint n'aurait eu pratiquement aucune chance de réchapper aux saignées et aux purges infligées par les médecins pour faire baisser la fièvre. Un tel traitement aurait conduit frère Huvelin directement à la tombe, il en était

persuadé. Il savait aussi qu'un manant n'aurait eu ni médecin, ni infirmier à son chevet...

Le moineillon était d'autant plus heureux qu'il se sentait pour quelque chose dans la lutte qui était en passe d'être gagnée. Même s'il combattait la tentation d'orgueil qui lui soufflait que son rôle avait été particulièrement important, il rendait grâce au Seigneur d'avoir eu ainsi l'occasion de se dévouer au service de frère Huvelin. Ce dernier comptait beaucoup pour lui. Il avait été son maître des novices à son entrée dans le monastère, voici à peine deux ans. Un maître sévère mais juste, un modèle de dévotion pour le jeune postulant qu'il était.

Le cœur débordant de reconnaissance et d'action de grâce, frère Baptiste se dirigeait vers l'infirmerie pour prendre le relais de frère Jean. La grande douceur de l'air le surprit. Arrivé dans la petite cellule blanche, il suggéra à frère Jean d'ouvrir l'étroite fenêtre et d'y porter tout près la couche de frère Huvelin. C'était une très belle matinée de printemps. Frère Jean sourit de l'initiative de son jeune frère et acquiesça.

Frère Huvelin avait à peine senti que l'on bougeait son lit. Il sortait tout juste du sommeil qu'il avait de plus en plus profond ces derniers temps. Très affaibli, le moine sentait à quel point son somme était réparateur et il cherchait à en profiter pleinement. Le souci de sa présence aux offices et de sa dévotion l'avait quitté. Il savait ce qu'il avait à vivre aujourd'hui : guérir. Le reste était vécu par d'autres. A chacun sa tâche. Il avait lui aussi constaté les progrès de son état de santé et avait compris que le choix de Dieu n'était pas de le reprendre aussitôt. Il vivrait donc mais il prendrait tout le temps nécessaire pour revenir à sa vie habituelle. Il prendrait le temps de guérir. Il acceptait sa grande faiblesse d'aujourd'hui.

Une légère brise caressa son visage amaigri et son crâne tonsuré. Ses yeux s'ouvrirent doucement et, levant le regard, il découvrit étonné le spectacle que le printemps lui offrait. Il contemplait un gros cerisier en fleurs, un arbre qu'il avait toujours connu dans le verger de l'abbaye. Pourtant ce jour, il lui semblait le découvrir et il ressentait une vive émotion. C'était comme si l'arbre l'accueillait dans la vie terrestre, comme s'il lui souhaitait un bon retour parmi les habitants de la Terre. Frère Huvelin, surpris et heureux, se laissa aller à goûter l'émotion qui l'envahissait. C'était tout à fait neuf pour lui. Il fermait les yeux, puis les ouvrait, alternativement, tranquillement, et ce qu'il voyait résonnait en lui profondément.

Frère Baptiste vint saluer le convalescent en lui apportant son bol de soupe du matin :

- Comment vas-tu ce matin ?

- Mieux... répondit doucement frère Huvelin dans un sourire.

La joie du moinillon grandit, frère Huvelin avait souri pour la première fois !

- Veux-tu que nous repoussions ta couche à sa place ?

- Non, non, laissez-la là. Merci.

Frère Huvelin but tranquillement son bol de soupe et enfonça de nouveau la tête dans son oreiller.

Les paupières closes, le moine continuait de goûter la joie timide et profonde qui était venue l'habiter ce matin. "Même si cela est dû à ma grande faiblesse, je ne regrette pas de connaître ce sentiment aujourd'hui", pensait-il. "Ne serait-ce que pour vivre cet instant, je remercie Dieu de m'avoir rendu à la vie."

Une autre joie, solide et intense, celle-là, lui revint soudainement en mémoire : celle du jour où il avait murmuré, la tête enfouie dans la chevelure rousse de Marguerite : "Je suis au Paradis..." Ils venaient de faire l'amour et la sensation merveilleuse qu'il avait ressentie l'avait transporté vers un ailleurs, jamais retrouvé depuis. Le sentiment d'aujourd'hui n'était certes pas si absolu ni si intense, mais Huvelin y goûtait la même paix et cela le comblait. Il se prit à sourire en se rappelant que depuis qu'il était moine, il n'avait jamais pu entendre ou lire le mot "Paradis" sans se retrouver le nez dans les cheveux odorants de Marguerite et la tête dans les étoiles, porté par cette petite phrase... Avec surprise, Frère Huvelin réalisa que ce qui avait été épine dans sa chair et qu'il avait ardemment combattu, il l'acceptait aujourd'hui, le cœur pacifié. "Même si tout cela est dû aux potions que l'on m'a fait prendre ou à ma grande faiblesse, je n'en ai cure, je l'accepte. C'est ce que je vis aujourd'hui. A chaque jour suffit sa peine." Décidément, frère Huvelin se sentait bien changé et il n'en ressentait aucune honte.

Au même moment, dans le cloître, frère Quéluin demandait au Père Abbé la faveur d'un entretien. Celui-ci la lui accorda bien volontiers, ils eurent vite fait de convenir d'un moment, un peu plus tard dans la matinée. L'Abbé réalisa que depuis que frère Quéluin était entré dans les ordres, ce serait la deuxième fois qu'ils se parleraient en tête à tête, en dehors bien sûr des brèves confessions hebdomadaires. Depuis presque vingt ans, il n'avait pas réussi à aider ce pauvre moine à déposer enfin sa tristesse. Il n'était jamais parvenu à savoir quel fardeau pesait sur ses épaules, quel lourd secret tenait son âme prisonnière. Frère Quéluin avait traversé les années dans une sorte

de grisaille, s'appliquant à ne jamais se faire remarquer, à se fondre dans l'anonymat dès qu'il le pouvait, ce qui n'était guère aisé dans une communauté d'à peine quarante moines ! Quand il y repensait, l'Abbé se demandait s'il n'avait pas eu tort de reprocher à frère Quéluin et frère Huvelin leurs liens d'amitié, il y avait de cela quelques années. Cela avait d'ailleurs été le premier et le seul entretien privé qu'il avait eu avec frère Quéluin, jusqu'à ce jour. Les deux moines avaient été très affectés de ses remarques. Ils avaient obéi, bien sûr, mais leur chagrin avait été visible et durable. Et cela n'avait pas amélioré l'attitude de frère Quéluin, de plus en plus renfermé sur lui-même. La Règle de Saint Benoît ne dit pas explicitement que les moines ne doivent pas entretenir de liens privilégiés mais la tradition, très ancienne, remonte à Saint Basile. Aux origines de la vie monastique, le saint homme avait fermement dénoncé les amitiés particulières et autres coteries, nuisibles à la concorde commune : "Un surplus d'affection pour une personne accuse un déficit à l'égard des autres." L'Abbé restait d'ailleurs convaincu que la loi de la charité imposait aux moines une mortification de leurs sentiments. Saint Benoît disait-il autre chose quand il écrivait : "Posséder égoïstement est un penchant mauvais. Avant tout, il faut l'arracher du monastère avec ses racines ! Personne n'aura quelque chose à soi, rien, absolument rien, ni livre, ni crayon, rien du tout. En effet, les moines n'ont pas le droit d'être propriétaires de leur corps et de leur volonté !"

Dans ces moments-là, l'Abbé ressentait péniblement le poids de sa charge. Nommé par le Roi à la tête de la communauté voici trente ans, il s'efforçait d'être digne de la place qu'il tenait mais depuis quelques années, cela lui était plus lourd. Il aurait cinquante-cinq ans cette année et sa longue expérience des hommes l'avait adouci. Son cœur ressentait désormais davantage les blessures des âmes qui lui était confiées. Il lui était devenu plus difficile de se comporter toujours comme la Règle l'exigeait d'un Abbé : "Fais des reproches, encourage, menace. Sois, selon les moments et les personnes, à la fois doux et exigeant, sévère comme un maître ou affectueux comme un père." Il réalisait bien qu'aujourd'hui, il avait presque toujours l'attitude compréhensive du père et qu'il exigeait de moins en moins de ses moines. "Mais peut-être est-ce cette sorte de vertu qui vient avec l'âge, se disait-il, peut-être est-ce cela que nous avons à vivre ensemble, dans notre communauté, aujourd'hui." L'Abbé s'enfonça dans la prière, s'en remettant à Dieu pour obtenir la force de poursuivre sa tâche et pour lui inspirer les mots qui conviendraient avec frère Quéluin.

Le moine ne tarda pas à frapper discrètement à la porte de la cellule de l'Abbé.

- Entre, mon fils ! invita le vieil homme.

Frère Quéluin, troublé, fixait le sol. Il fit quelques pas et vint s'agenouiller aux pieds de l'Abbé.

- Mon Père ! Je vous demande la faveur de pouvoir me rendre au chevet de frère Huvelin !

Le Père Abbé ne fut pas surpris de la requête de son moine : il s'y attendait un peu... Ce qui le surprenait davantage, c'était que frère Quéluin ait osé une telle démarche. L'Abbé en était plutôt content.

- Sais-tu que frère Huvelin va beaucoup mieux, remarqua le Père Abbé. Il semble même tiré d'affaire à ce que me disent frère Jean et frère Baptiste.

- Je l'ai appris, oui, mon Père, et cela a un grand sens pour moi !

Frère Quéluin rougit, comme s'il en avait trop dit, emporté par son émotion.

- Pardonnez-moi mon émotion, mon Père, reprit-il.

- Je te pardonne si tu me dis en quoi la guérison de frère Huvelin a un grand sens pour toi. Je te le demande au nom de l'obéissance, répondit l'Abbé avec fermeté.

Frère Quéluin s'effondra en larmes aux pieds de l'Abbé.

- Je ne peux, mon Père, je ne peux !

- Si tu es là, c'est que tu le peux. Aie confiance, mon fils. Tu as eu le courage nécessaire pour me demander cette faveur que d'ailleurs je suis tout disposé à t'accorder, tu auras le courage de m'ouvrir ton cœur, n'aie crainte !

Le ton de l'Abbé était doux et compréhensif. Frère Quéluin en fut touché.

- Je vous prie, mon Père, de bien vouloir m'entendre en confession, souffla faiblement le moine.

- Je t'écoute mon fils. In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.

- Dans mes supplications pour la guérison de frère Huvelin, j'ai dit à Dieu que je me tuerais si frère Huvelin venait à mourir.

- Dieu t'a entendu et n'a pas permis que tu commettes un tel péché... dit doucement l'Abbé, durement touché par ce qu'il venait d'entendre. Pourquoi te serais-tu donné la mort, mon fils ?

- Rien ne me retient sur cette terre. Frère Huvelin est mon seul ami. Même si nous ne nous voyons pas en particulier, comme vous nous l'avez demandé, je sais qu'il vit auprès de moi et cela suffit à me faire supporter les jours. Sans lui, ma vie aurait été un enfer.

- Ne blasphème pas, mon fils, pour l'amour de Dieu ! s'exclama l'Abbé.

Posant sa main sur l'épaule de frère Quéluin, il le força à se relever et à s'asseoir sur un tabouret à côté de lui.

- Pourquoi une telle tristesse, frère Quéluin ? Et ta vocation ?

- Je suis entré au monastère pour échapper à mon oncle qui me traitait de façon honteuse et ignominieuse. J'ai retrouvé ici les mêmes traitements. Mon enfer m'a poursuivi... Je suis damné ! Avec ou sans robe de moine !

Frère Quéluin, la tête entre les mains, sanglotait.

- Frère Huvelin a été mon seul refuge, mon seul ami dans cette vie. Nous aurions quitté cette terre ensemble, c'est tout.

- Pourquoi ne t'être pas confessé de tout cela plus tôt, frère Quéluin ? murmura doucement l'Abbé. Tu te serais débarrassé d'un fardeau si lourd... Mais tu l'as fait aujourd'hui, c'est l'essentiel.

Les deux hommes continuèrent un moment leur échange. L'Abbé découvrait suffoqué, le douloureux passé de son moine, les traitements qu'il avait subis à son entrée dans l'abbaye quand il n'était encore que le jeune postulant Henri, supplices qui s'étaient poursuivis plusieurs années, à l'insu de tous. Frère Jérôme était mort depuis longtemps, emportant son secret dans sa tombe... alors que la blessure de sa victime était toujours ouverte. Le Père Abbé sortit meurtri de ses révélations. Il était responsable du troupeau que le Seigneur lui avait confié et il avait failli à sa tâche. En ignorant les ignominies qui se déroulaient sous son toit d'abord, en laissant partir un frère pour l'autre monde, le cœur noirci de tels péchés, ensuite... Il savait que de pareils scandales avaient eu lieu jadis en cette même enceinte, bien avant qu'il n'arrive. Le très vieux frère Lambert pouvait encore en témoigner. La pensée de ce moine âgé, qui ne quittait plus sa cellule désormais, un pied déjà au Ciel, redonna courage et confiance à l'Abbé. La miséricorde du Tout Puissant était infinie.

Les deux moines avaient laissé passer l'office de midi. Ils rejoignirent avec un peu de retard leurs frères au réfectoire. L'événement était assez rare pour que tous le remarquent. D'un geste, le Père Abbé coupa court à l'agitation muette de l'assemblée. La lecture du jour se poursuivit, dans le silence de tous. La grande salle ne résonna plus que des bruits des couverts des frères ingurgitant rapidement leur frugal repas, alignés têtes baissées le long des deux grandes tables de bois sombre et épais où étaient creusées toutes leurs écuelles.

Chapitre 4

En ouvrant les yeux cet après-midi, Frère Huvelin eut la surprise de découvrir frère Quéluin à son chevet.

- Toi ici !

- J'ai obtenu l'autorisation de notre Père Abbé. Je pourrai même revenir avant la fin du mois si je le souhaite... répondit frère Quéluin.

Les deux hommes se prirent les mains et se les serrèrent aussi fort que l'état de santé du convalescent le permettait. Ils avaient tous deux les larmes aux yeux, partageant leur bonheur de se retrouver, après tant de temps.

Ils restèrent ainsi un moment, en silence, remerciant du fond du cœur Dieu et la vie de leur offrir un tel présent. Frère Huvelin, encore sous le charme de ce qu'il avait vécu le matin même en regardant le cerisier, pensait que ce jour était vraiment béni et son pauvre visage décharné rayonnait. Frère Quéluin était changé, lui aussi. On n'aurait pas su dire exactement comment, mais là, son recueillement n'avait rien à voir avec celui qu'on lui connaissait jusqu'à présent pendant les prières communes. Il vibrerait.

Les deux moines n'avaient pas besoin de se parler. Prendre le temps de rester simplement l'un à côté de l'autre leur suffisait pour le moment. L'un comme l'autre voyait défiler quantité de souvenirs communs qui leur revenaient brusquement en mémoire : leur noviciat, leur profession le même jour, l'anniversaire des trente-trois ans de frère Quéluin et les journées qui suivirent... les remontrances de l'Abbé et la façon dont ils avaient obéi tous deux, l'accident...

Frère Huvelin retrouvait frère Quéluin comme s'ils s'étaient quittés hier. La phrase de Marguerite s'imposa à son esprit : "Le véritable amour est éternel !" Il pensa : "La véritable amitié est éternelle..." D'un coup, il se rappela les exhortations monastiques à combattre les amitiés au sein de la communauté. Celles que le Père Abbé leur avait vigoureusement rappelées trois ans plus tôt, à frère Quéluin et à lui-même... Celles qu'il n'avait pas manqué de répéter à son tour à tous les novices dont il avait eu la charge depuis deux ans... Il lui apparaissait aujourd'hui que Saint Basile n'avait pas compris grand chose au véritable amour, à la véritable amitié. Une telle relation pouvait au contraire rayonner sur le reste de la communauté. Une véritable amitié n'enferme pas, elle ne prive personne... Toutes ces pensées arrivaient en désordre dans la tête du moine... Jetant un coup d'œil au cerisier par la fenêtre restée entrouverte, frère Huvelin sourit en pensant que c'était comme si l'on imposait de couper les hautes branches de l'arbre en prétextant qu'il y en avait de plus basses !

- Comment te sens-tu ? demanda frère Quéluin.

- Mieux... Beaucoup mieux...

- Moi aussi.

Les deux moines se regardèrent en souriant.

- J'ai reçu l'absolution du Père Abbé pour mes fautes passées, reprit Quéluin.

Frère Huvelin, incrédule, l'interrogea du regard.

- Pour tes fautes passées... répéta-t-il doucement.

Un hochement de tête confirma à frère Huvelin qu'ils s'étaient compris.

- Oh, merci mon Dieu ! Merci ! s'exclama-t-il les yeux au ciel. Combien de fois ne t'avais-je pas exhorté à t'en confesser ! reprit-il en s'adressant à son ami.

- Tu avais raison mais je n'en avais pas la force... Elle m'a été donnée aujourd'hui...

- Aujourd'hui ! l'interrompit frère Huvelin. Quelle journée bénie ! Merci mon Dieu !

Frère Huvelin chercha la main de son frère et l'étreignit. Ces quelques phrases l'avaient épuisé. L'émotion aussi peut-être, même s'il se sentait vivre intensément en de tels instants. Il s'effondra sur son oreiller et tenta de reprendre son souffle.

Il était rare que deux frères puissent se parler comme ils le faisaient. Le silence était de règle. L'Abbé l'avait imposé pendant les repas et les moments libres. Seuls deux temps y échappaient : celui du Chapitre où les moines se confessaient de leurs fautes envers la communauté, et les moments consacrés au travail. Ils ne donnaient que rarement lieu à de semblables échanges. Beaucoup de moines travaillaient seuls et quand ce n'était pas le cas, leurs paroles se limitaient au strict nécessaire, tant les frères étaient habitués au silence, enveloppant et familier comme une seconde peau. La seule personne avec qui chaque moine pouvait vraiment parler était le Père Abbé, confesseur de tous, sauf des novices qui dépendaient du maître des novices.

Affaibli mais heureux, frère Huvelin fit signe à son ami de parler. Accroché aux paroles de son compagnon, il supporterait mieux ses douleurs présentes et trouverait le moyen de maîtriser son souffle encore si faible.

Frère Quéluin évoqua alors avec beaucoup de retenue le jour où ils étaient devenus amis. C'était le lendemain de l'anniversaire de ses trente-trois ans. On ne fêtait pas les anniversaires au monastère : cette pratique du monde n'avait pas cours dans une simple vie de moine consacrée au renoncement à soi-même et à la quête de Dieu. Une seule exception avait été instituée par l'Abbé : on fêtait les trente-trois ans de chacun, âge auquel le Christ était mort sur la croix et ressuscité. Une façon de rappeler une nouvelle fois la mort du vieil homme et la vie en notre Seigneur. Même les frères qui ignoraient la date de leur naissance avaient leur anniversaire des trente-trois ans fêté : le prieur et l'Abbé décidaient ensemble d'une

date opportune. Ce jour-là se passait dans le silence et le recueillement, plus encore que les jours ordinaires, mais les lectures des offices et du réfectoire étaient spécialement choisies par l'Abbé pour celui dont on célébrait l'anniversaire. Autre événement marquant, le moine fêté en ce jour pouvait, s'il le voulait, dire quelques mots à ses frères après le repas du soir. Depuis que Quéluin était dans l'abbaye, tous ceux qui avaient ainsi célébré leurs trente-trois ans dans la communauté, avaient prononcé quelques mots. Frère Huvelin, son aîné de deux ans, n'y avait pas échappé.

Les semaines et les jours précédant ce fameux anniversaire, frère Quéluin s'était torturé l'esprit pour savoir ce qu'il dirait et même s'il dirait quelque chose. Il appréhendait ce moment comme une épreuve, plus difficile encore que celle de la profession où le texte à prononcer est écrit d'avance et où ils étaient deux, Huvelin et lui, à être sur la sellette le même jour. Ne rien avoir à dire à ses compagnons après quinze ans passés à leur côté... Voilà qui paraîtrait bien singulier et qui poserait question à tous... Frère Quéluin, ruminant ces pensées, était sur les charbons ardents. Il s'était finalement décidé pour quelques mots qu'il se répétait depuis lors afin de s'en souvenir parfaitement le moment venu.

Le jour de l'anniversaire arriva et se déroula sans anicroche. Le moine n'avait pas manqué d'être ému par certains des textes que l'Abbé avait choisis pour lui. Il se rappelait d'ailleurs encore le passage qui l'avait tant remué ce soir-là : "Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous outragent..."

Après le repas du soir, frère Quéluin se leva et commença à parler : "Mes chers frères... " Il ne put aller plus loin. Venue du plus profond de lui-même, une tornade le chavirait. Les entrailles nouées, il se mit à pâlir, à trembler et de grosses larmes jaillirent de ses yeux. En l'évoquant, frère Quéluin s'en souvenait comme s'il s'était agi de la veille ! Il avait été ensuite entouré de plusieurs frères mais le torrent ne s'arrêtait pas. C'était comme si un lac, trop longtemps contenu, avait fait céder un mur. Les flots de larmes s'écoulaient sans qu'il pût les contenir. Frère Quéluin avait été bouleversé et honteux de se donner ainsi en spectacle dans la communauté mais ce qui se passait était plus fort que lui.

Il se souvenait que les pleurs avaient cessé tard dans la nuit. Il s'était retrouvé couché sur son lit. Presque surpris de ce que le flot ait cessé, il avait porté son regard encore embué tout autour de lui. Il avait

découvert Frère Huvelin, assis près de sa couche... Un peu comme il se trouvait lui-même assis ce jour près de ce très cher frère. Ils avaient un peu parlé, très doucement pour ne pas réveiller les autres moines, et frère Quéluin entend encore :

- Je voulais te le dire depuis longtemps... Je suis au courant pour ce qui s'est passé avec frère Jérôme...

Une nouvelle digue qui s'effondrait ! Les pleurs de frère Quéluin reprirent de plus belle. Cela avait duré encore longtemps, une bonne partie de la nuit. Frère Huvelin l'avait veillé jusqu'aux Matines.

Les jours qui avaient suivi, les deux moines avaient trouvé différentes occasions de se retrouver et de parler. Frère Quéluin avait pu évoquer les souffrances qu'il avait subies plusieurs années durant. Il s'était senti accueilli pour la première fois de sa vie. Cela avait été le début de leur amitié.

Frère Quéluin, tout en ravivant leurs souvenirs, scrutait le visage du blessé, plus pâle et plus maigre que d'habitude, sous une barbe de plusieurs jours. Le sourire qu'il y lisait devenait tendu et douloureux, accusant visiblement la fatigue.

- Je te laisse te reposer, je reviendrai dans dix jours. Continue à bien guérir ! murmura-t-il en se levant.

Le moine se retira silencieusement. L'accompagnant du regard, Huvelin reconnut la silhouette trapue de son ami mais quelque chose avait changé. Les nombreuses années au cours desquelles frère Quéluin s'était progressivement vouté, semblaient effacées. L'homme qu'il vit sortir de l'infirmerie aujourd'hui était un homme droit et rajeuni.

Rompus, fourbu, mais paisible, frère Huvelin ne tarda pas à sombrer dans un profond sommeil. Il ne fut réveillé que pour la soupe du soir qu'il avala avec appétit. Quand les cloches des Vêpres résonnèrent, il ferma les yeux et demeura longtemps immobile. Il imaginait ses frères, tous alignés de chaque côté de la chapelle. Il pouvait presque entendre leur chant s'élever.

Chapitre 5

- Père Abbé ! Père Abbé !

Pour la deuxième fois en quinze jours, le frère portier sortait de sa tranquillité coutumière : la première fois, le jour où les chasseurs et frère Médard avaient ramené frère Huvelin dans un si pitoyable état... et aujourd'hui...

L'évêque de Chartres était au portail, accompagné de deux clercs, et demandait à être reçu par l'Abbé !

Un tel événement était exceptionnel. En une vie de moine, frère Louis n'avait vu l'évêque au monastère que trois fois. La première fois, il y a plus de vingt ans, lorsque le Père Abbé avait été nommé à la tête du monastère : une visite de courtoisie dont frère Louis gardait peu de souvenirs. La deuxième fois, il s'en rappelait très bien, surtout du fait des épisodes douloureux qui y étaient ensuite restés associés. Cela remontait à sept ans, frère Louis occupait depuis peu la charge de portier. A l'époque, l'évêque avait tenu à visiter toutes les communautés relevant de son diocèse pour annoncer triomphalement la déclaration de Sa Majesté, révoquant l'édit de Nantes. Le prélat avait demandé le rassemblement de tous les frères dans la salle du Chapitre. Il avait lu et commenté la déclaration, ne tarissant pas d'éloges sur la piété du Roi qui avait mis fin à presque un siècle d'hérésie. Les moines l'avaient écouté silencieusement, surpris d'entendre autant de paroles en si peu de temps. Il leur avait fallu un temps pour assimiler la nouvelle et ils ne s'en étaient finalement guère réjouis. En effet, dans les mois qui avaient suivi, beaucoup plus de voyageurs qu'à l'accoutumée s'étaient présentés au portail de l'abbaye. Frère Louis, devinant qu'il s'agissait de Huguenots en fuite, les avait accueillis sans distinction d'origine ou de religion, dans la tradition de l'Ordre. Cette année-là, il n'avait jamais si bien compris ce passage de la Règle qui disait : "Tous les hôtes qui arrivent seront reçus comme le Christ"... A écouter le récit de ces voyageurs, les mouvements de conversion n'avaient pas grand chose à voir avec la description grandiloquente qu'en avait tracée leur évêque. Si beaucoup de "nouveaux convertis", comme on les appelait, avaient bel et bien bénéficié de faveurs, les autres, fidèles à leur croyance, de loin les plus nombreux, avaient été violemment chassés de chez eux par les dragons du Roi. Saccages, meurtres, rapines, viols... le pire semblait permis à ces soldats à cheval, armés de sabres et de fusils. En repensant à ces terribles récits, frère Louis revoyait nettement certains visages... Aujourd'hui encore, les yeux des enfants, marqués à vie par la terreur, lui tordaient le cœur. Il les confia au Seigneur, comme à chaque fois que leur souvenir se rappelait à lui.

Le Père Abbé arrivait précipitamment en arrangeant les plis de sa robe noire, impressionné lui aussi par l'événement. Il s'agenouilla aux pieds de l'évêque et baisa son anneau.

- Relevez-vous, Père Abbé !

- Monseigneur ! Que nous vaut votre visite ?

- J'y viens, j'y viens... Allons parler tranquillement dans votre cloître...

L'Abbé salua les deux prélats qui accompagnaient l'évêque de Chartres, tous deux aussi élégamment

vêtus que leur supérieur : fines dentelles blanches, robes rouges, capes violettes, taillées dans des tissus soyeux dont le vieux moine ignorait jusqu'au nom, perruques, chapeaux... Les quatre hommes se dirigèrent vers le cloître, croisant sur leur passage quelques furtives ombres noires, moines se déplaçant sans bruit, la capuche relevée sur la tête.

- On ne parle que de vous à la cour !

- De nous ? L'Abbé, interloqué, hésitait entre l'amusement et l'inquiétude.

- Oui, reprit l'évêque, depuis que deux de vos moines se sont précipités au devant d'un cheval fou et ont sauvé son malheureux cavalier...

L'Abbé respirait... "Ouf, il ne s'agit que de cela" pensa-t-il. Lui aussi avait en tête la précédente visite du prélat, annonciatrice en définitive de tant de souffrances... Il s'était également inquiété d'avoir à s'expliquer sur le fait que la communauté n'ait pas de prier depuis plusieurs semaines, pas non plus de maître des novices depuis l'accident. Il avait beau savoir qu'il n'avait aucunement à en rendre compte au clergé séculier, il se sentait quand même soulagé... Actuellement, c'était lui qui cumulait les trois fonctions d'abbé, de prier et de maître des novices. Il tâchait de remplir toutes ses tâches du mieux qu'il le pouvait, s'en remettant au Tout Puissant pour le rétablissement de frère Huvelin et le choix qu'il ferait alors. La visite annuelle des abbés inspecteurs de l'Ordre n'avait lieu qu'en septembre. D'ici là, la communauté aurait retrouvé son fonctionnement habituel. L'Abbé tourna la tête et remarqua les rayons du soleil qui baignaient le cloître d'une tendre lumière. Plusieurs massifs étaient déjà en fleurs. La douceur et la beauté du lieu contribuèrent à apaiser le vieil homme.

- Cette histoire a fait le tour de Versailles, savez-vous, continuait le prélat. On se gargarise à propos du courage de vos moines et de la vie austère des abbayes comme celle-ci. Au point qu'on n'entend presque plus gloser sur une possible mise à l'écart de la favorite du Roi, rumeur qui allait pourtant bon train... Il faut dire que le jeune homme rescapé est le propre fils du premier gentilhomme de Sa Majesté !

- Ah bon ? répondit l'Abbé qui ignorait l'existence même d'un premier gentilhomme à la cour.

- Avez-vous entendu parler du quiétisme, mon Père ? demanda l'un des deux clercs.

- Heu... non...

- C'est une dangereuse dérive de la foi. Les personnes qui y adhèrent prétendent avoir des extases et vivre de l'amour divin. Il s'agit essentiellement de laïcs, rendez-vous compte ! Quelques prêtres sont avec eux et l'un des plus fameux, Monsieur de Fénelon, a été placé comme précepteur auprès des petits-fils du Roi ! Tout cela par l'entremise de sa favorite qui les

soutient... Pour ne pas dire plus ! Heureusement, nous avons pu déjouer le complot à temps et intervenir auprès de Sa Majesté qui en a été furieuse.

- Nous avons déjà assez à faire avec les calvinistes qui refusent de se convertir ! ajouta le second.

- Sans parler des jansénistes ! plaisanta l'évêque. Puis, se penchant vers l'Abbé qui suivait avec difficulté cette conversation, il reprit :

- Pouvez-vous m'en dire plus sur l'accident ? Comment se porte le moine qui a été blessé ? On raconte qu'il se trouvait dans un triste état après avoir été écrasé par le cheval...

- Il va mieux... Nous avons craint un moment de le perdre car les blessures étaient importantes, il avait perdu beaucoup de sang... Mais Dieu n'a pas voulu qu'il en soit ainsi. Frère Huvelin se remet tranquillement à l'infirmerie.

- Allons le voir ! s'écria l'évêque.

- Il est encore faible mais cela devrait être possible. Je vais demander à un frère de vous y conduire.

L'abbé interpella un jeune novice qui travaillait au jardin et le pria d'accompagner leurs Eminences auprès du convalescent.

- Au fait, comment s'appelle-t-il, déjà ? demanda l'évêque en se retournant.

- Frère Huvelin... Pour ma part, je vous fais mes adieux, je m'en vais de ce pas quérir frère Médard qui pourra vous narrer l'accident.

L'Abbé s'éloigna rapidement vers les champs. La conversation avec l'évêque le mettait toujours mal à l'aise. Il était pourtant le plus âgé des deux, mais ce n'était pas une question d'années. Il en avait été ainsi à chacune de leurs rencontres. Le vieux moine s'était toujours senti d'un autre monde que celui du clergé séculier. Il ne connaissait rien à la cour ni à ses mondantés. Issu d'une famille de noblesse de province très pauvre, il avait été nommé commendataire de cette abbaye à vingt-cinq ans grâce à l'entregent d'un oncle évêque. Ce régime de la commende qui permet au Roi d'attribuer, comme bénéfices, les abbayes à qui il veut ne lui avait jamais plu, même s'il en avait profité. Il eut préféré être élu par la communauté comme cela se pratiquait au début de la vie monastique, conformément à ce que demandait Saint Benoît. Il avait choisi de prononcer ses vœux et avait mis un point d'honneur à tenir du mieux possible sa charge, afin d'être reconnu comme véritable berger par ses moines.

Arrivé directement de sa campagne normande, une grande partie de la vie hors des murs du monastère lui était inconnue. Il ne le regrettait pas. D'un naturel pieux, il s'était tout de suite senti chez lui parmi les moines. De la cour et de l'évêché, il ne connaissait que

ce que certains frères lui en avaient dit et ce que colportaient les marchands et les voyageurs. Cela lui suffisait amplement. Les quelques rencontres avec son évêque ne lui avaient pas donné envie d'aller plus loin. Rien que l'odeur que transportaient avec eux ces prélats, l'indisposait. L'Abbé renifla la manche de sa bure, soucieux de ne pas porter sur lui ces parfums fleuris et acides. Les bonnes vieilles effluves de mouton et de soupe aux choux de son habit le rassurèrent et il poursuivit son chemin, à la recherche de frère Médard.

Brusquement sorti de sa somnolence par des voix étrangères, frère Huvelin ouvrit un œil. Il le referma bien vite quand il aperçut les trois hommes gesticulant et parlant haut. L'évêque s'assit sur le tabouret au chevet du convalescent, tandis que les deux autres clercs restaient debout, faute de sièges.

- Et bien, cher frère Huvelin, vous revenez de loin, à ce que l'on m'a dit... s'enquit l'évêque qui s'éventait avec un mouchoir de fine batiste.

Le moine alité garda un moment les yeux fermés, cherchant à se nourrir d'ultimes instants de paix avant de poser son regard sur ces mondains.

- On ne parle que de vous à la cour du Roi, reprit l'évêque. Vous avez sauvé la vie du fils du premier gentilhomme de Sa Majesté !

De surprise, Huvelin ouvrit les yeux et découvrit l'évêque de Chartres, gesticulant à ses côtés.

- Monseigneur... murmura le moine.

- C'est bon pour nos affaires, cette histoire-là, continuait le prélat. De nos jours, avec les dérives de toutes sortes, il est bon que le Roi prenne conscience de la solidité de l'Eglise, de la vertu de son clergé...

Frère Huvelin écoutait à peine. Il était fatigué et il s'amusait. Il s'amusait plus de ses propres découvertes que du spectacle qu'offraient ces trois hommes d'Eglise à son chevet. Le clergé séculier n'était en général pas très bien vu dans l'abbaye. On avait eu vent de nombreux scandales impliquant des prêtres et des évêques, on connaissait le goût de plusieurs pour le luxe et la débauche. Et souvent, quand il était question de ces prélats, les moines avaient la critique facile. Lui-même qui avait fréquenté la cour et croisé de grands dignitaires de l'Eglise, avait parfois la dent dure... Ce dont il se repentait ensuite en confession. Mais là, aujourd'hui, tout cela le faisait sourire. Il se disait qu'il devait y avoir de la place pour tout le monde. Que chacun avait son chemin pour aller à Dieu... Il jeta un coup d'œil vers le cerisier. Il s'imagina, lui en arbre, avec un tronc noir comme sa robe de bure, et l'évêque en papillon, coloré et agité. "Il y a de la place pour tout le monde..." se répétait-il.

Envoyé par le Père Abbé, frère Médard arriva dans l'infirmerie et il proposa aux prélats de leur raconter ce qui s'était passé tout en les emmenant sur le lieu de l'accident. L'évêque et ses clercs acceptèrent bien volontiers. La chaleur de la pièce et l'odeur des différentes potions leur soulevaient le cœur et ils étaient tous trois bien aise de pouvoir sortir assez vite.

- Ah, j'oubliais, dit l'évêque en partant, le jeune homme en question souhaite venir à votre chevet... Quelle réponse dois-je lui apporter ?

- S'il le désire... Pourquoi pas... Je n'en vois guère l'intérêt mais s'il le souhaite... répondit doucement le moine.

- C'est possible alors, très bien, très bien...

- Nous n'avons pas la clôture de Port-Royal ! ajouta frère Huvelin amusé.

Resté seul, le convalescent soupira. Il n'était pas mécontent du départ de tout ce monde. Il retrouvait le silence, cher à son cœur de moine. Il continuait de s'amuser. S'il n'avait pas le sourire aux lèvres, il l'avait au fond des yeux. La requête du jeune homme l'amusait... "Quelle curieuse idée..." pensait-il. L'idée d'une clôture le faisait également sourire. Il se souvenait de commentaires sur Port-Royal et sur sa supérieure, Mère Angélique, lors du décès de celle-ci. Il n'était alors qu'un jeune homme, guère versé dans les affaires de la religion. Il avait tout de même compris que la décision qu'avait prise cette religieuse, toute jeune à l'époque, de faire rigoureusement observer la clôture dans son couvent, avait fait scandale en son temps. Depuis, Port-Royal était pour tous la forteresse du jansénisme. Il avait appris par la suite que la question de la clôture avait été discutée dans l'abbaye avant son arrivée. Certains moines réclamaient plus de rigueur, d'autres souhaitaient conserver la souplesse qu'ils avaient toujours connue. C'est cette dernière voie qu'avait adoptée l'Abbé : "Tant que les visites ne nous empêchent pas de vivre selon notre Règle, je ne vois pas de raison de changer" avait-il tranché à l'époque. Frère Huvelin reconnaissait bien là la modération et la simplicité de son supérieur et il eut une pensée affectueuse pour le vieil homme.

"Est-ce que je serais venu dans cette abbaye si la clôture y avait été strictement appliquée ?" s'interrogeait-il aujourd'hui. Il savait bien que la réponse était oui... A l'époque, rien ne lui faisait peur dans la dure vie des moines. Quand tous avaient cherché à le dissuader de son choix, il n'avait écouté que sa farouche détermination. Il avait ensuite traversé les années, soutenu par son inébranlable volonté. Volonté d'en faire toujours plus, volonté de se mortifier encore et encore... Cela faisait dix-huit ans

qu'il n'avait considéré que ce seul chemin pour lui. Alors, à l'époque, clôture ou non...

Le fait que ses parents aient pu venir lui rendre visite régulièrement avait pourtant adouci les choses au début. Pour eux certainement et, il se l'avouait aujourd'hui, pour lui aussi. Il revoyait les yeux pleins de larmes de ses deux parents quand ceux-ci l'avaient conduit pour la première fois au monastère. Il se rappelait comme sa mère, si petite à côté de lui, l'avait étreint en lui murmurant : "Sois heureux mon fils !" Grâce à Dieu, leurs visites, par la suite, n'avaient plus été aussi émouvantes. Petit à petit, tous s'étaient habitués à sa nouvelle vie. Quelques années après son entrée en noviciat, ses parents étaient morts, l'un après l'autre, à peu de temps d'intervalle. Depuis, une fois l'an environ, il recevait encore la visite de son frère ou de sa sœur.

Face à ses souvenirs, le moine se redécouvrait. Il s'étonnait d'avoir perdu le sérieux et la rigidité qui l'avaient habité jusqu'alors. En effet, depuis qu'il était entré dans les ordres, il avait toujours évité de s'attarder sur l'évocation d'émotions passées, considérant qu'il s'agissait là de temps volé à Dieu vers Qui il voulait tourner toutes ses pensées. Il lui était arrivé de s'imposer un jeûne ou une veillée supplémentaire pour renforcer sa maîtrise sur lui-même. Tout cela le faisait sourire aujourd'hui. Toute volonté de contrôle avait disparu comme si son esprit s'était autant relâché que son corps, abandonné aux mains des soignants et au travail de guérison qui se faisait en lui.

Frère Huvelin réalisa brusquement qu'il ne s'était pas senti aussi détendu depuis des années. Il avait même l'impression de retrouver sa légèreté de jeune homme. "Serait-ce l'effet de certains élixirs que me prépare frère Jean ? Me voilà si bien... Autant que mon état le permet." A y regarder de plus près, Huvelin ne se retrouvait pas dans la peau du jeune Guillaume qu'il avait été. Son humeur joyeuse d'aujourd'hui était également sereine et profonde. Elle l'habitait tranquillement. Il n'avait pas eu besoin de telle distraction ou tel plaisir pour goûter à cette joie. Il n'avait qu'à l'accueillir, c'était tout. Cela l'étonnait et l'enchantait tout à la fois.

Ce soir-là, quand frère Jean vint lui administrer deux cuillerées de sa potion, ils conversèrent quelques minutes.

- Peux-tu me dire quels sont les effets de la potion que tu me fais avaler ?

- Depuis que ta fièvre est tombée, je te donne un remède de ma composition pour combattre la

faiblesse de ton sang, te redonner vigueur. Plusieurs plantes et racines entrent dans sa composition... Je ne te les citerai pas toutes de mémoire, mais il y a de la lavande, du romarin, des racines de patience... Je t'administre aussi toujours une potion pour calmer tes douleurs, mais les doses sont moins élevées qu'au début. Pourquoi me demandes-tu cela ?

- Je ne sais trop... Je me sens si léger, si bien... Je me demandais si cela durerait quand je serai sur pieds.

- Tu es encore très affaibli et cet état de bien-être est fréquent chez ceux qui ont subi de graves blessures. Petit à petit, tu reprendras des forces et tu retrouveras ta vie de tous les jours. Ne t'inquiète donc pas.

- Oh, je ne m'inquiète pas ! Au contraire !

Huvelin fit retomber lourdement sa tête sur l'oreiller. Parler lui était difficile. Il épuisait vite le mince filet de souffle qui sortait de ses lèvres.

- Crois-tu que je pourrai remarcher ? reprit-il faiblement.

- J'en suis sûr ! Ce n'est pas la jambe qui pose le plus de problème, c'est ton thorax. L'un de tes poumons est meurtri et il n'est pas certain qu'il puisse se rétablir...

- J'aurai toujours autant de difficulté à respirer ?

- Je ne sais pas... J'espère que non... Prions si tu le veux.

Les deux moines se recueillirent et confièrent au Tout Puissant l'état de santé de frère Huvelin. Dehors, les chants des merles et des grives s'élevaient dans le ciel comme pour se joindre à la prière des deux hommes.

Chap 6

Il y pensait depuis quelques jours. Depuis que le Père Abbé lui en avait parlé... Il hésitait. Cela faisait des mois qu'il n'avait pas vu frère Lambert. A plus de soixante-dix ans, le vieil homme, invalide, ne quittait plus sa cellule. Deux jeunes frères, chargés de son entretien, lui apportaient ses repas et l'aidaient pour ses besoins. Parfois, après le repas du soir, quand l'Abbé le demandait, ces moineillons donnaient à tous des nouvelles de leur frère reclus et le confiaient à leurs prières.

Il en avait reparlé à l'Abbé et celui-ci l'avait encouragé, lui apprenant à l'occasion que plusieurs frères parmi les plus anciens allaient régulièrement retrouver frère Lambert pour converser. Cela l'avait surpris. Le quotidien de la vie monastique, pétri de silence, de travail et de prières, ne donnait guère de place aux conversations entre moines. Il avait alors réalisé que les plus anciens, libérés d'une charge de travail trop lourde, se ménageaient des moments plus privés et que ces échanges en faisaient partie. L'Abbé lui-même allait régulièrement rendre visite à frère Lambert.

De tempérament, frère Quéluin craignait toujours de déranger, de prendre trop de place... et là, le sujet dont il souhaitait s'entretenir avec frère Lambert était de nature à troubler son interlocuteur, en ravivant de vieux démons et des douleurs certaines. Il ne s'en sentait pas le droit. Partagé entre les encouragements de l'Abbé et ses propres réticences, il redoutait de perturber la retraite du vieil homme. Pourtant, ce matin-là, l'occasion que frère Quéluin recherchait tout en l'appréhendant, lui fut tout simplement offerte. Après l'office de Tierce, l'Abbé annonça que le moineillon chargé d'apporter ses repas à frère Lambert était cloué au lit avec une forte fièvre ; il demanda qui pouvait prendre sa place auprès de leur frère invalide. Quéluin se proposa et fut retenu. Son travail d'entretien des bâtiments n'en pâtirait guère.

- Frère Quéluin !

Le vieillard manifesta une grande joie à ces retrouvailles. Allongé sur sa couche, la tête bien calée entre deux oreillers, frère Lambert indiqua à son visiteur où déposer le bol de soupe qu'il apportait, puis il lui fit signe d'approcher et de se pencher afin qu'ils puissent se donner le baiser fraternel. Frère Quéluin était touché lui aussi. Le baiser fraternel était d'ordinaire réservé aux très grandes occasions : lors de la profession de chaque moine et, une fois par an, pendant l'office de la nuit de Pâques où tous les moines se congratulaient en répétant : "Christ est ressuscité !" Quelques larmes vinrent embuer son regard tandis qu'il s'inclinait vers le vieux moine.

Frère Lambert n'avait guère changé, il s'était tout simplement rétréci, comme s'il s'allégeait avant le grand voyage. Même son visage paraissait plus étroit que dans le souvenir qu'en avait conservé Quéluin. Plus étroit et plus pâle... Les yeux avaient gardé leur vivacité tout en reflétant une douceur nouvelle. C'est cela qui impressionna le plus frère Quéluin lors de cette première rencontre : la profonde tendresse du regard du vieil homme, cadeau de longs mois de solitude.

D'un coup d'œil, frère Quéluin avait fait le tour du propriétaire. La cellule aux murs blanchis était en tous points semblable à celle du Père Abbé. Un lit, un tabouret et une petite table occupaient tout l'espace. Sur un signe du vieillard, il alla entrouvrir la fenêtre pour chasser les effluves de la nuit. L'air encore frais du matin et les premiers rayons du soleil eurent tôt fait d'envahir la minuscule pièce et de l'égayer.

Frère Quéluin n'osait décidément pas troubler la paix qui émanait de son aîné. Il prit congé en lui disant qu'il

reviendrait plus tard dans la journée car il remplaçait le frère qui lui apportait habituellement ses repas.

- Tu t'en vas déjà ? interrogea frère Lambert. Tu resteras plus longtemps la prochaine fois, j'espère. Notre Père Abbé m'a dit que tu souhaitais venir me voir... Cela me ferait plaisir de converser avec toi. Je n'ai guère de visites.

- Je ne voudrais pas t'importuner avec mes histoires...

- Si ce sont tes histoires, elles ne peuvent m'importuner, tu le sais, répliqua le vieux moine avec un sourire malicieux qui découvrait ses gencives édentées.

Frère Quéluin fut touché par la simplicité et l'affection du vieillard. Il le quitta ragaillard et se dirigea au dehors.

Le nouvel échafaudage qu'il avait commencé à monter il y a quelques jours l'attendait. Il le voulait solide et fiable car il servirait pour les prochains travaux de réfection de la toiture de la chapelle qui allaient durer une vingtaine de jours, chantier qu'il préparait avec application, comme à son habitude. La charge d'entretien des bâtiments qu'on lui avait confiée depuis trois ans ne lui déplaisait pas. Il travaillait le plus souvent au grand air et il y avait toujours de quoi faire. Dans le courant, il suffisait seul à la tâche, mais chaque année au printemps, il engageait une vaste opération qu'il organisait en accord avec ses supérieurs et pour laquelle il recrutait pendant une période donnée quelques frères. Ce serait bientôt le cas pour cette toiture. Tandis qu'il se remettait tranquillement à la tâche, frère Quéluin repensait à sa rencontre du matin avec frère Lambert. Il en avait encore chaud au cœur. Il se répétait les dernières paroles de l'ancien et se promettait de parler davantage avec lui le soir même, quand il lui apporterait son souper ; ils auraient du temps, celui dont disposent les moines entre le repas du soir et le Chapitre. Repos, lecture ou prière... chacun occupait ces deux heures selon ses aspirations. Des clous à la bouche, un marteau dans une main et des planches dans l'autre, le moine haussa les épaules en esquissant un sourire : pour lui, c'était presque toujours "repos"... même si ce mot n'avait jamais eu grand sens pour son âme tourmentée !

La journée de frère Quéluin s'écoula sans surprise, semblable extérieurement à toutes les autres. Seule la pointe d'impatience qu'il avait au cœur la lui rendait bien particulière. Ces derniers jours, frère Quéluin avait ressenti plus de joie et d'espoir qu'au cours des dix dernières années. Cela lui était si peu habituel qu'il en était presque sur ses gardes, se demandant si tout cela ne présageait pas quelque sombre retour de bâton de la vie qui n'avait jamais été tendre avec lui.

Le soir venu, en se rendant auprès de frère Lambert, le moine s'appliquait à tempérer l'excitation qui faisait battre son cœur.

- Notre Père Abbé t'en a peut-être déjà parlé... J'ai vécu de terribles choses ici, à mon entrée dans le monastère, et puis, avant aussi...

- Il ne m'en a point parlé mais il m'a dit qu'il t'avait conseillé de venir me trouver. Alors j'ai supposé que cela pouvait être pour cette raison.

En fait, frère Quéluin était davantage venu pour écouter son frère aîné que pour parler de ce qu'il avait lui-même vécu. L'Abbé lui avait dit que frère Lambert avait pardonné. C'était ce mystère qu'il désirait approcher et, si possible, comprendre. Cela lui paraissait tellement loin de ce que lui, pauvre frère, vivait... même depuis sa confession... Il ressentait toujours, fermement accrochée à son cœur, une animosité violente envers frère Jérôme.

Le vieil homme l'avait deviné. Aussi laissa-t-il libre cours à ses propres souvenirs, après que son visiteur lui eût exprimé en quelques mots les affreux traitements qu'il avait subis. Le vieillard parlait d'une voix douce, encore assez assurée pour son âge. Il hésitait peu, même si parfois il ne retrouvait plus tel ou tel mot, resté coincé dans quelque repli de sa mémoire déjà bien chargée.

- J'ai connu moi aussi de semblables infamies quand j'étais jeune. Infligées par un frère plus âgé, dans ce monastère, comme toi. J'en ai terriblement souffert. Longtemps après que les actes eurent cessé, ma souffrance demeurait intacte. Cela a duré des années. Je m'en étais confessé auprès de l'Abbé de l'époque et c'est d'ailleurs cela qui avait mis fin à ces odieuses pratiques, mais mon cœur restait lourd et souffrant. Je me sentais fragile dans cette vie de communauté, accordant une confiance très limitée à mes frères et, en définitive, j'étais bien plus reclus qu'aujourd'hui !

Les deux hommes se sourirent. Ils comprenaient l'un et l'autre les affres par lesquelles chacun était passé.

- Tout a basculé le jour où le frère qui avait été mon bourreau m'a appelé à son chevet. Il était âgé et, depuis quelques jours, il sentait sa fin prochaine. Sa demande me dérangeait, je gardais toujours une profonde rancœur envers lui mais, par pitié pour son état, j'y suis allé. Bien m'en a pris ! Ce fut le plus beau jour de ma vie !

Frère Quéluin, un peu étonné, interrogeait le vieil homme du regard. Celui-ci poursuivit, ému :

- Il m'a demandé pardon pour le mal qu'il m'avait fait. Je l'ai regardé, il paraissait souffrir encore plus que moi. J'étais incapable de lui pardonner et je crois qu'il l'a lu dans mes yeux, il a grimacé. Nous sommes restés tous deux en silence un moment. Je priais pour le salut

de son âme. A un moment, j'ai entendu en moi une petite voix, un brin ironique, qui me disait : "Tu ferais mieux de prier pour ton propre salut !" Et là, brusquement, j'ai compris que nous avions tous deux quelque chose en commun... Si je peux m'exprimer ainsi ! Pense donc : le souci du salut de notre âme ! Autant dire "tout" ! Car qu'y a-t-il d'autre à vivre ici-bas ? Je me découvrirai totalement frère avec lui. J'étais bouleversé. Je murmurai en moi-même les paroles d'un psaume pour me calmer et c'est alors que quelque chose ou quelqu'un de plus grand que moi a pardonné, complètement pardonné. C'était plus grand que moi mais c'était en même temps moi, très profondément.

Troublé par l'évocation de ce moment béni, frère Lambert se tut quelques instants. Puis il reprit plus doucement, les larmes aux yeux :

- Je sais maintenant que j'avais à ce moment-là touché mon âme, dans toute son immensité... Ou plutôt que c'est elle qui m'avait touché... C'était un cadeau merveilleux ! Je voyais ensuite différemment ce frère. Comme si j'avais les yeux plus grands... Et je lui pardonnais. Totalemment.

- Tu avais pitié de lui ?

- Non, pas pitié.

Le vieillard resta songeur un instant comme s'il cherchait à retrouver les sentiments qui étaient les siens alors...

- J'avais parfois eu pitié de lui auparavant mais cela ne m'avait pas poussé à lui accorder mon pardon. Quand tu as pitié de quelqu'un, toi tu es grand et bon tandis que l'autre est petit et misérable et tu le plains. Là, c'était autre chose. Nous étions semblables. Nous étions frères. Ses turpitudes auraient pu être les miennes. Et j'avais les miennes à mon échelle. C'était notre matériau d'êtres humains. Mais cela comptait finalement pour si peu à partir du moment où un regard d'amour se posait dessus...

Reprenant le fil de son récit, le vieux moine poursuivit :

- Je l'ai embrassé, je lui ai dit qu'il était mon frère, que je lui pardonnais et qu'il pouvait partir en paix. Nous sommes ensuite restés un moment proches l'un de l'autre. J'étais joyeux comme jamais et je crois que lui aussi. Ensuite je l'ai quitté et je me suis précipité à la chapelle pour rendre grâce à Dieu de ce qui venait de se passer. J'ai su après qu'il a appelé par la suite d'autres frères à son chevet et qu'il est mort deux jours plus tard, transformé, rayonnant. Il a dit avant de quitter ce monde que ses derniers jours avaient été les plus beaux de sa vie... Et je veux bien le croire ! Pour ma part, le plus beau jour de ma vie a été celui dont je te parle, où mon âme m'est apparue, où j'ai pardonné. Depuis, je n'ai plus été tout à fait le même. Cela fait plus de trente ans de cela, frère Quéluin, trente ans

que je connais la joie et la paix car je sais Qui m'habite, Qui nous habite tous et c'est un bonheur sans égal !

- Pourquoi n'en as-tu pas parlé aux frères ? Pourquoi méconnaissions-nous de pareils événements ? interrogea timidement frère Quéluin, visiblement touché par ce qu'il venait d'entendre.

- Le Père Abbé le sait... De temps en temps, il conseille à un frère de venir me voir, comme il l'a fait avec toi. Mais nous pensons tous deux que chacun a son propre chemin à tracer, ses propres découvertes à faire. Il ne nous est pas demandé de vivre à travers la vie d'un autre, fut-il un frère...

Quéluin, impressionné mais aussi troublé par les révélations de frère Lambert, sentait qu'il avait besoin de laisser ces paroles cheminer en lui et la dernière réponse du vieux moine faisaient naître en lui beaucoup de questions.

- Merci, frère Lambert, lui dit-il. Merci du fond du cœur. Je sais maintenant que le pardon est possible, même si je ne le conçois pas encore pour moi. D'ailleurs, le frère qui m'a offensé est mort depuis plusieurs années, la situation n'est pas la même...

- Oui, tu as ta propre histoire, ce n'est pas la mienne. C'est certain. Mais sache que là où il est, ce frère a peut-être encore besoin de ton pardon aujourd'hui... La vie ne s'arrête pas avec la mort. Et rappelle-toi : "Tout ce que vous aurez lié sur terre sera lié dans le ciel et tout ce que vous aurez délié sur terre sera délié dans le ciel."

Frère Quéluin hochait la tête, pensif. Tout cela était beaucoup pour lui.

Frère Lambert devina ce que ressentait son visiteur. Il se mit à rire.

- Ne t'inquiète pas ! Tu as toute la vie devant toi ! L'important, c'est que tu ne sois plus étranger à toi-même. Tu as commencé de le faire, le reste se fera. Tu le feras car c'est ta vie, insista frère Lambert. Maintenant, embrassons-nous et souhaitons-nous une bonne nuit.

En quittant la cellule du vieux moine, frère Quéluin entendit sonner le Chapitre. Il se dirigea rapidement vers la grande salle. Se glissant à sa place entre ses frères, il jeta furtivement un regard autour de lui. Ses yeux croisèrent ceux de l'Abbé. Ils se sourirent.

Comme à l'accoutumée, certains moines étaient agenouillés par terre et attendaient que leur supérieur leur donne la parole.

- Benedicamus Domino ! entonna l'Abbé.

- Deo gratias !

Ce soir-là, deux frères s'accusèrent de "mauvaise curiosité" à propos de la visite que frère Quéluin venait de rendre à frère Lambert. Le moine entendit à peine

que l'on prononçait son nom. Il avait depuis longtemps renoncé à écouter les fautes dont s'accusaient ses frères au Chapitre. Elles lui avaient toujours parues si insignifiantes ! Le temps du Chapitre était pour lui une obligation qu'il subissait passivement, muré dans ses pensées. Ce soir pourtant, loin de broyer du noir comme il en avait l'habitude, son esprit se rassasiait d'un timide bonheur dont il ne voulait pas perdre une miette.

Comme chaque fin de journée, après le petit discours de l'Abbé clôturant le Chapitre, les moines se rendirent en procession à la chapelle pour l'office de Complies. Venait l'heure d'accueillir la paix. Les chants grégoriens s'élevèrent dans la pureté de l'air du soir. Les moines rendaient grâce à Dieu.

Trois jours durant, frère Quéluin se rendit régulièrement auprès de frère Lambert pour lui porter ses repas. Ce fut l'occasion d'autres conversations sur ce qui faisait leur vie, à l'un et l'autre. C'était surtout le vieillard qui parlait, répondant avec plaisir aux questions de son frère plus jeune. Il se sentait prêt pour son ultime voyage et ces échanges étaient pour lui une façon de regarder une dernière fois ce qu'il laissait derrière lui.

- Tu ne crains pas de mourir ? demandait Quéluin.

- Non point. J'ai déjà longtemps vécu, tu le sais. Beaucoup plus que la plupart des hommes. J'ai le sentiment d'avoir fait le tour de ce que j'avais à vivre ici-bas. J'aspire à autre chose... J'ai goûté à tant de misère mais aussi à tant de beauté... et j'y goûte encore dans le silence de ma cellule. Mais tout ce que je vis maintenant, je pense que je le vivrai encore mieux là-haut...

La voix du vieil homme accompagna son regard et se perdit dans l'air. Frère Quéluin s'estimait favorisé de partager de tels instants avec le vieux moine. Ces conversations l'apaisaient et lui laissaient espérer que la vie pouvait devenir différente de ce qu'il avait toujours connu. Il réalisait aussi à quel point il méconnaissait la plupart des frères dont il partageait l'existence depuis maintenant dix-huit ans. Leurs vies se cotoyaient, ils partageaient la même table, le même dortoir, la même chapelle depuis des années mais leurs cœurs restaient étrangers. Ses pensées se portèrent alors vers frère Huvelin, le seul avec lequel de réels échanges avaient eu lieu, mis à part frère Lambert, maintenant. Il songea à leur prochaine rencontre, imaginant tout ce qu'il aurait à lui raconter de ce qui avait nourri son quotidien cette semaine.

Le quatrième jour, le moineillon chargé de porter ses repas à frère Lambert fut rétabli. Frère Quéluin, surpris lui-même de son désir et de son audace, demanda au

Père Abbé l'autorisation de rendre visite à frère Lambert chaque semaine. Il l'obtint sans difficulté et prit avec ferveur la main de son supérieur pour la baiser. En regardant son moine s'éloigner, le Père Abbé pensait qu'il était peut-être le plus heureux des deux ! "Merci Seigneur, murmura-t-il doucement. Un cœur qui s'ouvre... une âme qui se libère... après tant d'années !" Le vieil homme se perdit en oraison dans sa cellule, conscient de la rareté de ces moments-là dans une vie d'Abbé. Lui qui priait régulièrement pour chacun des frères, savait que de lourdes chaînes emprisonnaient encore beaucoup d'âmes. Avec le temps, il s'y était habitué : "Nous sommes là pour nous aider mutuellement à nous en libérer !" disait-il souvent à ses frères. L'Abbé savait aussi, d'expérience, qu'une âme qui évolue fait bouger les autres autour. Aussi était-il singulièrement réjoui des changements qu'il constatait en frère Quéluin.

Chapitre 7

- Là, là... Ne crains rien, appuie-toi sur nous...

Dans l'infirmerie encore sombre ce matin car la pluie au dehors tombait drue, frère Huvelin, en chemise, tout chancelant, tâchait de faire bonne figure devant les trois moines qui étaient venus le mettre debout et l'aider à se servir de la béquille qu'ils lui avaient fabriquée. A peine avait-il entrepris de se redresser que la douleur dans les côtes avait explosé, fulgurante. Depuis, il la sentait repliée mais terriblement vivace, guettant le premier mouvement de quelque envergure pour ressurgir. Aussi mesurait-il chacun de ses gestes, redoutant tout effort musculaire, mobilisant toute son énergie pour dompter la bête.

Les frères l'avaient compris. Ils soutenaient tous trois le convalescent en l'amenant très doucement à changer progressivement de position. A eux quatre, ils étaient parvenus à ruser avec la douleur mais ils savaient que rien n'était gagné. Tout se rejouait à chaque instant.

Attentifs et un peu inquiets, les moines gardaient le silence. La petite cellule de l'infirmerie ne résonnait que du bruit de la pluie qui martelait la fenêtre. Frère Baptiste glissa délicatement la béquille de bois sous l'aisselle gauche de frère Huvelin, tout en le soutenant encore très fermement. La situation était délicate. Il eut été préférable de fabriquer deux béquilles pour que l'équilibre de frère Huvelin fut plus assuré mais les moines y avaient renoncé étant donné l'état encore très meurtri du flanc droit du blessé. Il fallait donc que celui-ci déporte tout son poids sur son côté gauche et parvienne à trouver ainsi une façon de se déplacer en évitant de poser le pied droit à terre. Plusieurs frères

avaient été consultés avant de mettre au point cette curieuse béquille, particulièrement stable avec trois pieds. Chapeautant cette construction insolite, une petite planche incurvée, recouverte de plusieurs épaisseurs de drap, devait soutenir frère Huvelin sans le blesser.

Frère Jean et frère Baptiste pensaient que ce serait une histoire de deux ou trois semaines, qu'ensuite, la jambe de frère Huvelin serait totalement rétablie et qu'il pourrait marcher en se passant de béquille. Il leur semblait important d'ici là que le blessé bouge, se déplace, afin de renforcer sa musculature. Et, sans se l'avouer, tous deux espéraient aussi que les côtes auraient davantage de chance de se remettre en place sur un homme debout... Mais, là, ils n'en savaient, à vrai dire, rien du tout.

Lentement, très lentement, frère Huvelin avait progressivement fait passer tout son poids dans sa jambe gauche et dans sa béquille. Il fit un léger signe de la tête pour que les trois moines se reculent. Debout, appuyé sur son curieux trépied, il anticipait les gestes qu'il lui faudrait accomplir pour se déplacer. Il souhaitait de tout son cœur y parvenir mais il redoutait tout autant de réveiller le feu de sa poitrine. Après avoir fait glisser la béquille, il voulut sauter sur sa jambe valide. Craignant alors de ne pas avoir assez de force, il avança la main droite vers le mur. Comme s'il n'attendait que cela, le glaive jaillit, fourrageant de nouveau dans ses côtes meurtries. Les moines présents n'eurent que le temps de se précipiter pour retenir frère Huvelin qui chancelait, livide. Ils le transportèrent avec de grandes précautions et l'allongèrent sur sa couche.

- Il est trop tôt... murmura frère Quéluin.

Les deux autres hochèrent la tête en silence, autant en guise d'assentiment que par dépit.

Frère Huvelin, alité de nouveau, tâchait de calmer sa violente douleur, en respirant le plus doucement possible. Frère Jean lui administra sa potion sédative.

- Nous viendrons te faire faire des exercices régulièrement et dans quinze jours, tu seras debout sur tes deux pieds, lui dit-il doucement en replaçant le bouchon sur le flacon de verre.

Un peu surpris, frère Baptiste et frère Quéluin se regardèrent. Au léger tremblement de la voix, ils avaient tous deux compris que c'était avant tout lui-même que le frère apothicaire cherchait à persuader.

- Allez vaquer à vos occupations, suggéra frère Quéluin. Je reste le veiller. Je comptais venir plus tard, avec l'accord de l'Abbé, mais vu la pluie qui tombe, je

ne pourrai guère avancer mon travail maintenant. Autant que je sois ici.

Ce fut au tour de frère Jean d'échanger un regard interrogatif avec frère Baptiste. La liberté que prenait frère Quéluin avec l'ordinaire de la vie de moine les surprenait. Tous deux avaient en tête ce passage de la Règle : "Ils ne vivent plus en suivant leurs idées, ils n'obéissent plus à leurs désirs ou à leurs plaisirs. Mais ils marchent en obéissant à la décision et aux ordres d'un autre."

Depuis sa couche, frère Huvelin qui se remettait lentement, percevait lui aussi l'étrangeté des paroles de son frère ainsi que le trouble qu'elles avaient jeté. Se sentant trop faible pour dire quoi que ce soit, il prit le parti de ne pas intervenir et de laisser les trois autres s'accorder. Ce ne fut pas long. Toujours sous le coup de la surprise mais sensibles aux arguments de frère Quéluin car il pleuvait à verse, les deux moines s'en allèrent au scriptorium en laissant Quéluin veiller sur le blessé.

- Je suis heureux d'être près de toi, commença le moine en rapprochant le tabouret du lit.

Frère Huvelin tourna la tête vers son ami et esquissa un sourire.

- Parle moi comme l'autre fois... réussit-il à prononcer très faiblement.

- Te parler, te parler... Mais assurément. Si tu savais tout ce que j'ai à te raconter...

Et frère Quéluin entreprit de partager ses rencontres avec frère Lambert. Huvelin s'accrochait à ce qu'il entendait et parvenait ainsi à faire taire sa douleur. Petit à petit, il retrouvait la détente de ces derniers jours. Il se réjouissait de la paix dans laquelle vivait le vieil invalide et son âme vibrait à l'évocation du pardon de celui-ci envers son bourreau. De son côté, frère Quéluin semblait grisé par ses propres paroles, il parlait, il parlait... Comme s'il voulait rattraper les longues années de silence qu'il venait de traverser, lèvres closes et dos courbé. Frère Huvelin, un peu inquiet de la volubilité de son frère, lui fit signe de se taire, au bout d'un moment. Ils restèrent un temps silencieux, chacun dans ses pensées ou ses prières. Puis Huvelin interrogea son ami :

- Tu as repensé, depuis, à frère Jérôme ? Tu as essayé de lui pardonner ?

- Je n'ose pas, avoua frère Quéluin. Les paroles de frère Lambert et notre dernière rencontre m'ont fait tellement de bien que je n'ose pas me retourner sur la souffrance passée. Je veux me remplir du nouvel air que je respire désormais, un air qui me convainc que la paix est possible et qui m'y fait déjà un peu y goûter... Frère Huvelin comprenait. Il comprenait d'autant mieux que le seul fait d'avoir prononcé le nom de leur

ancien maître des novices avait ravivé une plaie qu'il sentait béante. Lui aussi gardait une violente rancœur envers ce frère décédé. Lui aussi était très loin d'avoir pardonné les agissements sadiques de cet homme. Dix-huit ans s'étaient écoulés et la souffrance était toujours aussi vive. Allongé sur sa couche, meurtri dans son corps, le moine réalisait soudain que son âme était tout pareillement blessée... et blessée depuis si longtemps !

- Qu'y a-t-il pour guérir les blessures de l'âme ? murmura-t-il à l'adresse de son compagnon.

Celui-ci lui étreignit la main tandis que deux grosses larmes coulaient sur son visage marqué par les années.

- Nous chercherons...

- Et nous trouverons ! termina frère Huvelin qui avait retrouvé un peu de gaieté.

Les deux frères se sourirent. Il était midi. La cloche annonça l'office de Sexte. Frère Quéluin se leva pour se rendre à la chapelle.

Depuis combien de temps s'était-il assoupi ? Frère Huvelin l'ignorait. Il se rappelait avoir avalé son dîner peu de temps après le départ de frère Quéluin. Il avait dû s'endormir tout de suite après. L'après-midi paraissait bien entamé lorsque les discrets raclements de gorge du frère portier venaient de le sortir de sa somnolence.

- Tu as de la visite... Est-ce que ça va aller ?

- De la visite ?

Frère Huvelin, surpris, réalisait qu'il n'avait jamais vu autant de monde dans ses journées de moine que depuis son accident...

- Fais patienter un petit peu et apporte-moi le bassin s'il te plaît...

Le moine alité jeta un œil à la béquille qui se dressait fièrement dans un coin de la cellule, visiblement ignorante de son inutilité. Il soupira et eut une pensée affectueuse pour ses frères qui l'avaient construite pour lui.

Tandis que frère Louis repartait avec le bassin, frère Huvelin se rendit compte qu'il avait omis de lui demander l'identité du visiteur. Avait-on averti sa famille de l'accident ? Son frère ou sa sœur avaient-ils parcouru le long trajet de plusieurs lieues pour venir le voir ? Il n'eut pas à s'interroger longtemps, un jeune homme entra timidement et Huvelin reconnut tout de suite le jeune chasseur dont il avait arrêté le cheval.

Le jeune homme tenait son chapeau à deux mains, le faisant tourner sous ses doigts pour se donner une contenance. Il était beau avec de longs cheveux bruns encadrant un visage ouvert à la mâchoire carrée. Sa mise était riche mais sans excès : un pourpoint de velours carmin laissait dépasser une chemise ornée de

dentelles fraîchement repassée, une culotte noire et des bas blancs complétaient fièrement l'ensemble. "Il n'est visiblement pas venu à cheval aujourd'hui" se dit frère Huvelin.

- Entre, assieds-toi, invita le moine.

Le jeune homme se précipita à genoux auprès de la couche du blessé.

- Pardonnez-moi, mon Père ! Je suis la cause de votre accident...

- Frère... Je ne suis que frère... Tu peux m'appeler frère Huvelin... Relève-toi, assieds-toi, tu es tout pardonné car il n'y a rien à pardonner, tu ne m'as pas offensé. Ce n'est qu'un accident... murmura doucement le moine.

Le jeune homme restait à genoux, tête baissée.

- Vous êtes blessé par ma faute. J'ai été imprudent... Mon cheval est mort...

Frère Huvelin se taisait. Le jeune homme reprit :

- Il a été abattu d'un coup de fusil. L'officier de la grande écurie qui participait à la chasse a jugé que ses blessures étaient trop graves.

Sanglotant silencieusement, le jeune visiteur paraissait douloureusement affecté. Il leva ses yeux embués vers le moine qui le regardait avec bonté.

- Assieds-toi, je t'en prie, j'ai peine à te regarder si tu restes à terre. Comment te nommes-tu ?

- Jean-Marie, répondit le jeune homme en s'asseyant sur le tabouret. C'était la deuxième fois que je participais à une chasse à courre avec Monsieur le Dauphin. Nous chassions le loup... Nous en avons blessé un, les chiens le poursuivaient et j'ai voulu lui barrer le chemin avant qu'il n'atteigne la rivière. J'ai poussé mon cheval au galop jusque-là et quand je me retournai pour voir arriver l'animal, nous avons été surpris par trois loups qui ont sauté au garrot de mon cheval. Je n'ai pas eu le temps de me rendre compte si l'un des trois était celui que nous poursuivions. Ma monture a réussi à se dégager à coups de sabots et s'est enfuie droit devant elle, affolée. C'est ainsi que nous avons débouché sur votre chemin... Je suis fautif, je n'avais pas écouté les conseils des autres chasseurs qui me disaient de rester derrière la meute...

Le jeune chasseur se tut en baissant la tête.

- Il est mort ! et c'est de ma faute ! s'écria-t-il dans une plainte.

Frère Huvelin se rappelait du bel animal noir, blessé au poitrail et à la tête mais, au moment où le jeune homme lança ce dernier cri, ce n'était pas le cheval que le moine voyait, effondré à terre. C'était Marguerite. Choqué, frère Huvelin entendait résonner en lui ces paroles : "Il est mort... et c'est de ma faute !", désormais indissociables de l'image fugitive de Marguerite, gisant au sol, brisée, le jour où il l'avait quittée.

- Elle est morte... et c'est de ma faute... murmura-t-il pour lui-même.

Le jeune Jean-Marie se levait, interrompant brusquement les sombres pensées du moine.

- Je vais prendre congé, je ne veux pas vous ennuyer avec mes histoires. Mais auparavant, permettez-moi d'offrir ces quelques louis à votre abbaye et de vous demander de prier pour mon salut.

Frère Huvelin, étonné, fixa le jeune homme. Non que ces pratiques lui fussent étrangères : elles étaient même relativement courantes. Les moines étaient en effet considérés comme des artisans œuvrant pour le salut de tous, tout comme le meunier produisait la farine pour tout un village. Cela faisait partie d'un partage des tâches communément accepté. Ce qui surprenait le moine, c'était la jeunesse du quémandeur... La plupart de ceux qui demandaient aux moines de prier régulièrement pour eux, étaient des personnes d'âge mûr, soucieuses de mettre toutes les chances de leur côté pour le jour de leur trépas.

- Tu veux vraiment offrir cet argent à l'abbaye ? interrogea frère Huvelin en jetant un œil aux louis d'or que Jean-Marie venait de déposer sur la petite table de l'infirmierie.

- Oui, répondit le jeune homme sans hésiter. Il y a autre chose aussi... J'aimerais vous rendre service à mon tour. Dites-moi si je peux vous être utile à quoi que ce soit... A la cour ou ailleurs.

Frère Huvelin resta silencieux un moment puis répondit, songeur :

- Il y a quelqu'un dont j'aimerais avoir des nouvelles... Marguerite Deschambre... Je l'ai connue il y a vingt ans, elle était la femme du grand drapier de Versailles, maître Deschambre. Mais peut-être sont-ils morts tous deux depuis longtemps...

- Je me renseignerai ! Promis ! s'exclama Jean-Marie, heureux de pouvoir faire quelque chose pour exprimer sa gratitude envers l'homme qui lui avait sauvé la vie.

- Merci... Va, va, maintenant... Je me sens fatigué...

- Je reviendrai avec des nouvelles ! Au fait, j'avais oublié de vous dire... Le chirurgien de la cour dit que c'est miracle que vous soyez encore en vie. Il prétend que la gangrène était quasiment inévitable. Alors, béni soit Dieu et longue vie aux moines !

Insouciant de l'état dans lequel il laissait le blessé, le jeune homme partit joyeux, comme s'il s'était délesté de son chagrin dans la minuscule cellule de l'infirmierie.

Resté seul, frère Huvelin, comme assommé, porta la main à son front pour éponger la sueur qui y perlait et pour sentir si la fièvre était revenue. Apparemment non... mais le trouble qu'il ressentait l'étourdissait tout autant. Ses maigres forces, lentement revenues depuis quatre semaines qu'il était alité, l'avaient abandonné.

Il mesurait l'ampleur du désastre qui le ravageait. "Comment ces quelques mots avaient-ils pu sortir de ma bouche ?" s'interrogeait-il tout étourdi. "Il y a quelqu'un dont j'aimerais avoir des nouvelles... Marguerite Deschambre..." Il s'entendait encore les prononcer. Très troublé, frère Huvelin réalisait que cette question, dotée d'une vie propre, indépendante de sa pauvre volonté de moine, était blottie en lui depuis dix-huit ans, telle un démon, imaginait-il... mais, en même temps, il la sentait innocente et candide, et il lui pardonnait, même si elle avait tiré profit de sa grande faiblesse pour se dévoiler aujourd'hui. "Mais que sont devenues toutes mes années de vie monastique, de renoncement, d'ascèse, de prières ? Qu'ont-elles fait, ces années, pour me protéger aujourd'hui ?" Choqué, le moine se retrouvait devant le vide.

Frère Huvelin ferma les yeux et implora la Sainte Vierge de venir à son secours. Il se mit à réciter le chapelet dans sa tête et dans son cœur, cherchant à retrouver la paix. Petit à petit, celle-ci s'installa et le moine se calma. "Ce qui est fait est fait, se disait-il. Au moins, j'aurai une réponse aux questions que j'ai voulu ignorer jusqu'à présent et, si elle est morte, je le saurai."

Chapitre 8

Depuis quelques jours, frère Huvelin ne se reconnaissait plus. Le moine sérieux, volontaire et d'humeur égale que ses frères avaient toujours connu, s'était effacé. Celui qu'il avait découvert avec un certain bonheur depuis son accident et qui l'étonnait encore à vrai dire, l'avait quitté également. Il se révélait impatient, énervé, irritable et s'en voulait de réagir ainsi. Les frères qui prenaient soin de lui, avaient eux aussi remarqué son changement d'humeur : des soupirs où pointait l'exaspération, des gestes brusques, des réponses par monosyllabes aux questions habituelles sur son état de santé, des siestes plus longues et plus fréquentes qui l'isolaient de ceux qui venaient le trouver... Quantité de petits détails qui ne trompaient guère. Frère Jean et frère Baptiste, persuadés que le blessé manifestait ainsi sa déception de n'avoir pas pu se déplacer avec la béquille, avaient redoublé d'efforts pour accélérer son rétablissement. Plusieurs fois par jour, ils venaient l'aider à bouger ses membres valides et lui faisaient faire des exercices pour renforcer sa musculature. Ils avaient par ailleurs rapidement fait disparaître la fameuse béquille devenue inutile.

Finalement, après huit jours de ce nouveau traitement, les deux moines avaient tout lieu d'être optimistes. Ils

constataient déjà quelques progrès et pensaient sérieusement que frère Huvelin serait bientôt sur pieds. Frère Baptiste ne cachait pas son admiration envers frère Jean qui avait vu juste en prévoyant après l'essai infructueux de la béquille, une quinzaine de jours avant que frère Huvelin puisse marcher de nouveau. Tous deux se sentaient d'autant plus soulagés de la tournure des événements qu'ils se considéraient en partie responsables de l'humeur aigrie du convalescent, estimant lui avoir fait entrevoir de fausses espérances ce jour-là.

De son côté, frère Huvelin supportait difficilement le surcroît d'attention dont il était l'objet. Il n'aspirait qu'à une chose : la solitude. Il avait besoin de se retrouver face à lui-même, au chevet de son âme blessée. Depuis la dernière entrevue avec frère Quéluin et la visite du jeune Jean-Marie, il se découvrait, en profondeur, souffrant et gémissant... Alors même qu'il constatait, comme ses frères, les progrès de son état de santé.

Peiné de se sentir incapable de pardonner à frère Jérôme, tourmenté par un remords jusqu'alors inconnu vis-à-vis de Marguerite, embarrassé d'avoir demandé des nouvelles de celle-ci et s'inquiétant de la façon dont il réagirait quand le jeune homme reviendrait, frère Huvelin s'emmêlait dans toutes ces émotions nouvelles, au point d'en être complètement retourné. Sa vie de moine elle-même lui posait question. Il prévoyait de demander un entretien avec le Père Abbé pour lui confesser l'état de trouble et de doute dans lequel il se débattait. Toutefois, il voulait auparavant éclaircir pour lui-même ce qui l'agitait. Il s'y était efforcé ces derniers jours. Il tournait en rond, butant régulièrement sur cette douloureuse interrogation : "Comment était-il possible que toutes mes années de monastère n'aient en rien effacé mes souffrances passées ?" Son amertume de n'avoir pas trouvé Dieu se doublait désormais d'une sérieuse déception de n'avoir pas non plus apaisé son âme. D'autant plus que, ces dernières années, il avait cru sincèrement y être parvenu. Il comprenait aujourd'hui qu'il s'était leurré et il prenait conscience du fossé qui sépare le calme de la paix, de la vraie paix.

- Demain, nous te soutiendrons pour faire quelques pas. Tes progrès sont rapides... Même ton flanc s'améliore. Tu marcheras pour Pâques !
Ces paroles sortirent brusquement frère Huvelin de ses pensées. Il s'efforça de sourire à frère Jean et à frère Baptiste.

- Merci pour toute la peine que vous vous donnez pour moi, murmura-t-il.

- A la fin de la semaine, nous fêterons les Rameaux, tu pourrais venir à l'office des Laudes... Si tu ne marches pas encore, nous t'aiderons. Qu'en penses-tu ? proposa frère Baptiste.

- J'aimerais bien... J'essaie de me tenir assis dans mon lit depuis quelques jours, j'ai encore du mal à trouver une position qui ne soit pas douloureuse mais, grâce à Dieu, mes souffrances se sont bien assagies depuis une semaine. Elles deviennent supportables si j'évite tout mouvement brusque. Nous pourrions tenter !
Sur cette perspective optimiste, les deux moines prirent congé de frère Huvelin, lui souhaitant une bonne soirée et une bonne nuit.

Resté seul, le convalescent se sentit ragaillard par le projet d'assister à l'office des Rameaux : la communauté le rappelait à elle et il y avait toute sa place. Ses questions n'avaient pas disparu pour autant mais elles n'étaient plus son unique préoccupation et il en ressentit un indéniable soulagement. L'idée de se retrouver bientôt dans sa stalle à la chapelle, entouré de ses frères, à prier, le reconfortait.

La tête sur l'oreiller, frère Huvelin goûtait de nouveau à un certain apaisement. Il revivait les yeux fermés des offices particulièrement puissants quand brusquement, celui de sa profession lui revint en mémoire. Le souvenir qui y était associé n'était pas vraiment heureux... Pourtant, c'est ce jour-là qu'il avait compris la valeur de la communauté d'hommes qu'il s'était choisie. Ensemble, ils pouvaient s'aider à porter les peines de chacun.

Il se revoyait, jeune moinillon de vingt et un ans, parvenu au jour qu'il avait tant attendu, après une année de noviciat éprouvante. Henri était à ses côtés, ému lui aussi. Ce jour-là, ils allaient tous deux naître à une vie de frères consacrés. Ils allaient adopter de nouveaux noms. Les leurs avaient été suggérés par le Père Abbé en souvenir de moines de la communauté décédés depuis quelques années. Les deux jeunes gens y avaient souscrit sans difficulté. Le matin, juste avant la cérémonie de profession, avait lieu la première tonsure des futurs consacrés. Elle symbolisait la mort du vieil homme, l'adieu au monde. La veille, frère Jérôme avait annoncé qu'il se chargerait lui-même de celle de ses deux novices. Guillaume et Henri appréhendaient quelque peu ce moment, même s'ils le désiraient. Rien pourtant ne les avait préparés à la cruauté de ce qui s'était passé. Aujourd'hui encore, Huvelin revivait la scène avec émotion. La tête violemment tirée en arrière par le maître des novices qui empoignait ses cheveux avec rudesse, il s'était senti humilié. Cette première tonte lui avait fait mal. Serrant les dents et les poings, il avait courageusement

réfréné tristesse et colère, s'efforçant de tourner toutes ses pensées vers la cérémonie qui suivrait mais quand il s'était regardé dans le miroir que frère Jérôme lui tendait, des larmes avaient roulé sur ses joues sans qu'il ait pu les retenir. Dix ans. En quelques minutes, il avait pris dix ans. Et, en même temps, dépossédé de lui-même, il n'existait plus. Lui qui dans sa jeunesse avait tiré fierté de sa belle tignasse blonde, lui qui se moquait de tous les perruqués qui ne pouvaient rivaliser avec la masse vivante et dorée dont la nature l'avait doté... Tout cela était définitivement derrière lui. Il savait qu'il l'avait voulu et accepté, mais, malgré tout, la souffrance était là, avivée par le fait d'avoir été soumis aux mains brutales de frère Jérôme.

Ensuite, pendant l'office au cours duquel les jeunes novices allaient tout à la fois adopter leurs nouveaux noms et prononcer leurs vœux, le tout jeune frère Huvelin avait continué de pleurer, habité par une tristesse qu'il ne s'expliquait pas. Perdu, il s'était retrouvé comme un naufragé à la dérive, ne maîtrisant plus rien de ce qui lui arrivait. Il s'était finalement laissé porter par les chants de ses frères, incapable de prononcer une parole. C'est alors qu'il avait ressenti la grande douceur des harmonies grégoriennes. Caressée par les chants des frères, son âme s'était laissée bercer doucement, tranquillement, comme un petit enfant, sans plus aucune notion du temps. La paix était venue et frère Huvelin avait pu prononcer ses vœux dans une certaine sérénité.

Obéissance, stabilité et conversion de vie. Trois vœux. Toute une vie. En y songeant ce jour, frère Huvelin réalisait qu'ils n'avaient pas été trop difficiles à suivre jusqu'à présent. Il s'était appliqué consciencieusement à obéir aux ordres, peu nombreux à vrai dire, de ses supérieurs. Ses désirs personnels s'étaient rapidement éteints et il avait consacré toute son énergie à la négation de lui-même afin de faire de la place à Celui qu'il désirait ardemment. La chasteté et la pauvreté, incluses dans le vœu de conversion de vie, l'avaient davantage tirailé les premières années, mais il s'y était fait. Ainsi, au bout de plusieurs années, assagi intérieurement, moine zélé, apprécié de ses frères, il avait cru connaître la paix... Jusqu'à son accident... et surtout, jusqu'à ces tout derniers jours qui avaient éveillé bien des interrogations devant lesquelles il se retrouvait désarmé.

Etonné de se rappeler ainsi cet épisode du début de sa vie monastique, frère Huvelin sentit à quel point les chants des offices lui manquaient. Il avait encore besoin aujourd'hui de reposer son âme dans la douce paix des lentes psalmodies.

Passant délicatement la main sur son crâne, il sourit en sentant ses petits cheveux dressés drus. Plus d'un mois s'était écoulé depuis l'accident. Ses frères avaient rasé sa barbe à trois ou quatre reprises mais personne ne s'était soucié de le tondre, les préoccupations étaient bien autres. "Bah, quelle importance..." pensa frère Huvelin. Il s'installa le plus confortablement possible pour glisser lentement vers le sommeil mais ses pensées ne lui accordèrent pas le repos auquel il aspirait. Elles virevoltaient sous son crâne, fraîches et pleines de vie, le conduisant pour tout répit, à une position de spectateur surpris et presque amusé, de ce qui s'agitait en lui. Pourquoi certaines choses que l'on considérait comme futiles dans les moments graves prenaient-elles autant d'importance quand la vie redevenait "normale" ? Il pensait à la tonsure bien sûr mais aussi à l'habit de moine et à de nombreuses pratiques qui ordonnaient leur vie de tous les jours. Il lui semblait que son inactivité forcée exerçait un rôle de tamis vis-à-vis de son existence, que presque tout ce qu'il avait vécu disparaissait en nuage de poussière à travers les trous... Peu d'éléments avaient assez de consistance pour rester dans le tamis. Était-ce là son trésor ? Une amertume envers Dieu qu'il n'avait pas dépassée, un amour rompu, une amitié fidèle, une tendresse vis-à-vis de plusieurs de ses frères, une rancune furieuse envers un mort ?? Que restait-il d'autre au fond ?

Loin de le désespérer, ces pensées inhabituelles l'apaisaient. Il se découvrait nu et fragile, sans certitudes, mais il goûtait au plaisir de se retrouver, de se voir tel qu'il était, de recoller les morceaux qui pouvaient l'être.

Chapitre 9

Revêtu de sa robe de bure, Huvelin attendait impatiemment que ses frères viennent le chercher pour l'installer dehors, dans le cloître, comme ils en avaient convenu le matin même. Il pensait pouvoir y rester, assis dans un fauteuil, une heure ou deux, si tout allait bien. C'était la première fois depuis l'accident qu'il portait de nouveau l'habit. Sa robe avait été lavée et reprise, elle sentait bon l'herbe fraîche et avait retrouvé toute sa raideur. Il avait oublié à quel point son drap rêche pouvait gratter. Pourtant, il se sentait bien de l'avoir enfilée de nouveau, comme s'il retrouvait ainsi un peu de lui-même.

Après cinq semaines confiné dans l'infirmerie, le convalescent avait hâte de respirer l'air du dehors, de regarder simplement les fleurs nouvelles qui devaient s'épanouir dans le jardin du cloître. Le soleil, l'air doux du printemps, le ciel clair... Tant de vie à laquelle il

n'avait guère prêté attention jusqu'à présent et dont il se languissait désormais.

- Hum, hum...

Le tousotement familial de frère Louis, le portier, interrompit frère Huvelin dans ses rêveries.

- Tu as de la visite. Ta sœur est au portail.

- Ma sœur ! s'étonna Huvelin. Bien, fais la entrer...

Il écoutait, songeur, le pas rapide de frère Louis qui s'éloignait. La communauté avait donc prévenu sa famille de son état de santé. Sa sœur avait dû grandement s'inquiéter pour avoir pris la route jusqu'à l'abbaye. Dommage que l'on n'ait pu la rassurer à temps pour lui éviter ce dérangement.

Frère Louis, déjà de retour, s'effaça prestement pour laisser place à la visiteuse. Une silhouette féminine s'encadra dans l'embrasement de la porte. Dans le contre-jour, frère Huvelin ne distinguait guère plus.

- Approche-toi, lui dit-il, je ne peux pas encore me lever seul, mais ce n'est plus qu'une question de jours ou, au pire, de semaines. Je serai très bientôt sur pieds...

Il n'avait pas fini de parler qu'il découvrit le visage de celle qui avait lentement ôté sa capeline et s'était rapprochée.

- Noon... un gémissement étouffé jaillit de sa poitrine qui s'affolait de nouveau. Non, pas toi !!

- Et pourquoi pas moi, Monsieur le moine qui me fait espionner ?

- Non...

Frère Huvelin, comme égaré, se cacha la tête dans les mains. Trop tard, il avait revu ce visage qu'il avait tant aimé. Elle. C'était elle. Marguerite. Il l'aurait reconnue entre mille. Il tremblait. De culpabilité, de honte, de peur surtout... Peur d'entendre les reproches de Marguerite, peur des conséquences de sa parole malheureuse, peur de réveiller son propre cœur...

Etonné de ne rien entendre, frère Huvelin releva la tête. Marguerite était agenouillée à son chevet et pleurait silencieusement. Au même moment, frère Jean et frère Baptiste arrivèrent pour l'amener au dehors.

- Excusez-moi, mes frères, ma sœur est venue me rendre visite, je resterai ici cet après-midi, nous pourrons remettre cela à demain.

- Bien sûr ! lança joyeusement frère Baptiste.

Les deux moines s'inclinèrent devant la visiteuse prostrée et s'en retournèrent aussi discrètement qu'ils étaient arrivés.

Marguerite se redressa à son tour, ses grands yeux verts embués de larmes croisèrent ceux du moine. Il ne put s'empêcher de remarquer qu'elle était toujours

superbe. Changée, certes, vieillie bien sûr, amincie... mais toujours d'une grande beauté. L'assurance avait relayé la jeunesse pour préserver le don que la nature lui avait accordé. Les traits fins de son visage n'avaient pas changé et le feu de son regard semblait encore plus vif qu'hier. Elle était richement vêtue, visiblement encore plus à l'aise que lorsqu'ils s'étaient connus. Sa robe de soie rose pâle mettait en valeur son teint frais ainsi que sa magnifique chevelure cuivrée parsemée désormais de quelques fils blancs.

- Que t'ont-ils fait ? murmura-t-elle faiblement.

- Rien... personne ne m'a rien fait... C'est un accident.

- Mais tes cheveux, ta maigreur, tes yeux...

- Mes yeux ?

- Ils sont tristes...

Frère Huvelin baissa la tête. "Si ce n'était que cela, pensait-il, si je n'étais que triste..." Perdu était le seul mot qui lui venait à l'esprit. Perdu. Ne sachant plus qui il était, ignorant l'attitude qu'il allait adopter dans l'instant suivant.

- Tu as mal ? reprit Marguerite.

- Plus tellement... Je vais beaucoup mieux...

- J'ai appris ce qui t'était arrivé, dit vivement Marguerite en se levant.

Elle arpentait la petite cellule d'un pas rapide. Elle poursuivit :

- Le jeune homme qui a été la cause de ton accident a mis beaucoup d'ardeur à remplir la tâche que tu lui as confiée. Il a retrouvé le magasin bien qu'on en ait changé l'enseigne depuis plus de quinze ans. C'est un couple de vieux serviteurs qui le gère pour moi. Ils lui ont donné de mes nouvelles et m'en ont tenue informée ensuite. Ce jeune homme est-il venu te rendre compte ?

- Non, tu l'as devancé, répondit Huvelin, plutôt amusé. Il reconnaissait, inchangée, la vivacité de son amie.

- Je n'habite plus à Versailles depuis longtemps. Je vis à Paris désormais.

- Paris ? Et tu as fait toute la route... jusqu'ici ?

Frère Huvelin pensait "pour venir me voir" mais il s'en tint à un "jusqu'ici", plus neutre.

- A ton avis ? répliqua Marguerite presque sèchement.

Puis elle s'assit auprès de lui, les bras ballants et soupira :

- Et dire que tout au long du chemin, je m'efforçais de faire monter de la colère contre toi ! Rien à faire ! Impossible de me mettre en colère... Je t'aime tellement...

Frère Huvelin baissa la tête, rougissant comme un puceau.

- Ne dis pas ça... souffla-t-il.

Faisant mine de n'avoir rien entendu, Marguerite poursuivit, l'air songeur :

- C'était pareil lorsque tu m'as volé un baiser pour la première fois et aussi quand tu m'as quittée pour devenir moine. Toujours incapable de me rebeller contre toi... Et pourtant, lorsque tu m'as abandonnée, je la désirais cette colère ! Je l'appelais de mes vœux ! J'étais furieuse contre la terre entière, contre Dieu, contre moi... mais pas contre toi. C'est à peine croyable, je ne le comprends toujours pas et pourtant, je crois que c'est cela qui m'a sauvée du désespoir et de la folie : la douceur immuable de l'amour que je te porte. Elle a fini par me consoler, cette douceur, par me redonner goût à la vie, par me rendre heureuse...

Emu, frère Huvelin ne savait plus que dire. Il regardait le visage souriant et apaisé de Marguerite. La tendresse qu'il y lisait l'attirait énormément. Il luttait contre l'envie de prendre ce visage entre ses mains pour l'embrasser.

- Je suis moine, réussit-il à prononcer.

- Je sais... Cela n'empêche pas que je t'aime, murmura-t-elle en touchant l'une de ses mains.

Huvelin la retira prestement. Tête baissée, il regardait ses mains noueuses de paysan, ses ongles noirs... Il n'était plus le joli Guillaume aux mains délicates qu'elle avait connu. Il était vieux, malade et moine. Et elle l'aimait comme au premier jour ! Il en avait la gorge nouée, ne sachant s'il allait pleurer ou se ressaisir.

Marguerite ne lui laissa pas le temps de réagir, elle continua d'un ton léger :

- C'est fort aimable à toi de te préoccuper de mon sort, vingt ans après... Comme tu vois, je vais très bien. Je suis riche, deux fois veuve et j'aime la vie qui me le rend bien.

- Tu as des enfants ? s'enquit Huvelin presque timidement.

- Non, je suis stérile... répondit-elle d'une voix soudain légèrement tremblante, mais je m'en satisfais plutôt quand je vois le sort de la plupart des femmes autour de moi. Elles mettent un enfant au monde presque chaque année et une fois sur deux, enterrent leur bébé dans les mois qui suivent...

- De quoi vis-tu ?

- De mes rentes, de mes commerces... Mon premier mari est mort un an après que tu sois rentré dans les ordres. Ensuite, j'ai épousé un riche négociant en drap qui avait une boutique sur Paris. Je suis partie vivre là-bas. Nous gérons nos négoce de concert. Il a été rappelé à Dieu trois ans après notre mariage, victime de dysenterie. Il m'a laissée à l'abri du besoin. Le travail se fait sans moi, je gère les affaires de loin. J'ai ouvert un salon où je reçois de beaux noms de la capitale, des artistes, des poètes, des philosophes... Cette vie me plaît. J'y suis libre et entourée de beauté. En prononçant ces derniers mots, Marguerite ne put s'empêcher de parcourir la minuscule pièce du regard.

Ni liberté ni beauté à première vue, ici. Pourtant... il était là. Aujourd'hui encore, elle aurait abandonné sa vie de mondaine et tout son luxe sans un regret pour rester auprès de lui. Etonnée de se découvrir toujours autant amoureuse de son Guillaume, elle sourit tendrement et le regarda, soudainement silencieuse.

- Je me réjouis de ton bonheur, lui dit-il. Moi aussi je vais bien. Bientôt, on ne parlera plus de cet accident. Ma vie ici est paisible...

Marguerite voyait bien que le regard triste et fuyant du moine contredisait ses paroles mais à quoi bon le lui faire remarquer ? Il le savait bien au fond de lui-même...

- Il vaudrait mieux que tu t'en ailles... entendit-elle, perdue dans ses pensées.

- Oui, je le pensais moi aussi. Je me retire. Sois heureux Guillaume !

- Que Dieu te bénisse !

- Qu'il te bénisse aussi, lança-t-elle en lui baisant la main affectueusement.

Cette fois, Huvelin ne retira pas la main dont elle s'était saisie. Il fut touché par la tendresse et l'amour que Marguerite exprimait. Il la suivit des yeux quand elle se leva pour remettre sa capeline. Il fit alors tinter une clochette. Frère Louis arriva bien vite et s'inclina devant la visiteuse. Huvelin regarda partir son amie à la suite du frère portier, mémorisant malgré lui les moindres instants de cette scène, si précieuse à son cœur.

Dans la calèche qui l'amenait à Versailles où elle s'apprêtait à passer quelques jours, Marguerite se sentait bien plus remuée qu'elle ne l'aurait imaginé. "Je savais que je l'aimais, se disait-elle, mais je ne réalisais pas que je l'aimais encore... comme ça !" Le temps de cette visite, elle s'était retrouvée, rajeunie de vingt ans, bouleversée de désir. "Le langage du corps serait-il encore plus mystérieux que celui du cœur ? Qu'y a-t-il de commun entre mon amour de jeunesse et cet homme déjà vieux, fatigué, enlaidi par l'âge et par la tonsure, cheminant depuis tant d'années sur une voie religieuse qui m'est totalement étrangère ? L'aurais-je même reconnu si je l'avais croisé inopinément en ville ?" Oui. Elle en était sûre. Elle l'aurait reconnu. Même au bout du monde. Même vêtu de haillons. Alors quelle était la nature étrange de ce lien qui l'attachait ainsi à Guillaume ? L'amour ? Pour l'instant, troublée, elle se contenta de cette réponse mais elle savait que le mystère restait entier et elle se demandait si elle aurait assez du reste de sa vie pour le percer.

Elle remarqua que le cocher accélérât l'allure pour arriver à Versailles avant la nuit. Elle se cala du mieux

possible sur son siège et laissa ses pensées vagabonder.

Guillaume... Elle avait longtemps espéré le revoir mais il s'agissait de simples rêveries jusqu'à présent... Et dire qu'aujourd'hui c'était devenu réalité ! En repensant aux moments qui venaient de s'écouler, elle sentit son sang refluer de son corps, elle avait froid, elle tremblait. L'émotion, contenue jusqu'alors, la submergeait. Elle ouvrit la fenêtre et se pencha au dehors pour prendre de profondes inspirations d'air frais. Elle demeura un moment ainsi, la figure offerte au vent, l'esprit vide, petit à petit ranimé au contact de l'air. Cela lui fit du bien. Retrouvant sa position au fond du siège, elle sourit en pensant à la tête que feraient ses nombreux galants s'ils apprenaient que l'amour qu'elle portait à un moine obscur la mettait dans des états pareils... Qui sait ? Cela accroîtrait peut-être l'ascendant qu'elle avait sur eux, la rendant plus lointaine ? Marguerite se souvint d'une courtisane qu'elle avait connue qui adorait provoquer la jalousie de ses amants pour mieux se les attacher. Pour sa part, elle dédaignait ce genre de raisonnements et encore plus la fausseté des attitudes inspirées par de telles façons de voir. Elle restait simple dans les relations qu'elle nouait. Elle avait du charme, elle le savait. Elle aimait la vie, elle aimait les hommes et cela lui suffisait. Ses contacts étaient dans l'ensemble agréables, elle savait goûter sans arrières pensées aux joies d'une conversation raffinée ou aux plaisirs des ébats non moins raffinés auxquels elle s'adonnait avec ses favoris du moment. Elle n'avait pas menti à son ami. Elle était heureuse.

Ebranlée. Voilà le mot qu'elle cherchait. Heureuse mais ébranlée. Marguerite se sentit d'une certaine façon, soulagée d'avoir mis un mot sur son état du moment. La rencontre d'aujourd'hui l'avait ébranlée. Elle avait été émue et surprise de découvrir la puissance des sentiments et du désir qu'elle éprouvait encore pour Guillaume. Mais elle n'était que bousculée... Rien à voir avec l'anéantissement total qu'elle avait vécu dix-huit ans plus tôt quand il l'avait abandonnée. Elle avait confiance : si le bonheur avait pu naître après un tel désastre, il saurait fort bien résister à un simple choc. Marguerite ferma les yeux, inspira profondément pour goûter au mieux la confiance et l'apaisement qui émergeaient en elle.

Les secousses de la calèche ainsi que le bruit particulier des sabots des chevaux heurtant le pavé lui indiquèrent qu'ils étaient arrivés à Versailles. La route n'avait finalement pas été trop longue. Le cocher trouva sans peine la boutique. Il aida Marguerite à descendre et la suivit en portant sa malle jusqu'au

petit appartement qu'elle avait conservé au dessus du magasin. Il alluma le feu et partit dès qu'il fut assuré que sa maîtresse ne manquerait de rien.

Cela faisait un an que Marguerite n'était pas retournée à Versailles. Impatiente de revoir Guillaume, elle avait cette année avancé sa venue de quelques jours. Elle se préparait accomplir son "pèlerinage" comme elle disait. Sa seule vraie religion. Ce pour quoi elle revenait chaque année dans cette ville et gardait ce pied-à-terre.

Il fut un temps où ce logement lui avait été plus utile. A l'époque, elle accompagnait un musicien de ses amis quand il commençait à se produire à la cour. Tandis que la plupart des courtisans se tassaient dans de petites chambres sombres et mal chauffées des ailes du château, tous deux se retrouvaient là après les concerts et y goûtaient un certain confort et une grande tranquillité. Marguerite n'avait pas revu cet ami depuis plusieurs années. Il était devenu célèbre depuis. Elle regarda son reflet dans la grande glace accrochée au mur. "J'aurai bientôt quarante ans, il est sûr qu'un artiste à la mode préfère être entouré de jolis tendrons... A chaque âge ses plaisirs..." Sur ces sages considérations, elle s'installa dans un fauteuil avec un ouvrage et des provisions de bouche pour passer une agréable soirée. Elle savait que ses pensées la porteraient de nouveau vers Guillaume et elle désirait que ce fût dans la paix et la douceur.

Chapitre 10

Partie. Elle était partie. Elle était venue et elle était partie. Fatigué, énervé, troublé, frère Huvelin se désolait de rester cloué au lit. Aucune possibilité d'apaiser ses tourments dans le labeur des champs, dans la prière des offices ou même dans des pénitences corporelles comme ce qu'il lui arrivait encore de pratiquer de temps à autre. L'image de Marguerite, leurs échanges, leur séparation... tout cela tournoyait dans son esprit à une vitesse folle, accrochant au passage son cœur, sa raison, ses sens, dans une sarabande insensée. Le pauvre moine en avait oublié ses prières. Accablé, il n'avait su que répéter simplement :

- Reprenez-moi, mon Dieu ! J'ai assez vécu, je n'irai pas plus loin. Je ne saurai pas...

Il s'était finalement endormi sur cette supplication.

Au réveil, la tempête avait cessé et une joie paisible l'habitait. Refermant les yeux, frère Huvelin se remémora tranquillement le rêve qu'il venait de faire. Il était au réfectoire en train de souper avec l'ensemble de la communauté. Comme à l'habitude,

on entendait la voix du lecteur du jour couvrant tout juste le bruit de la soupe avalée et des cuillères heurtant la table. Tout d'un coup, frère Lambert que la plupart des frères n'avaient pas revu depuis plus d'un an, était au milieu d'eux et gesticulait joyeusement. Il était alerte et bien vivant, il leur criait : "L'Amour est tout !" et il les invitait à se lever et à danser comme lui. De sa place, frère Huvelin voyait des moines qui se levaient, des jeunes, des vieux, certains qu'il ne reconnaissait d'ailleurs pas. Dès qu'ils étaient debout, ces frères rayonnaient, comme si le bonheur de frère Lambert était contagieux. Il en voyait d'autres qui restaient assis, le nez dans leur écuelle, refusant de bouger. Lui-même se demandait s'il allait se lever ou non. Il tentait de voir quelle était l'attitude adoptée par le Père Abbé mais il ne parvenait pas à le trouver dans le brouhaha de la scène. Il avait peur de se mettre debout et de danser, s'inquiétant de ce que les frères restés assis allaient penser de lui et craignant encore plus de plonger dans l'inconnu. En même temps, la joie de frère Lambert et de ceux qui dansaient avec lui, l'attirait. Brusquement, il pensa : "C'est pour tout le monde ! C'est pour moi !" et il se leva d'un bond. A peine sur ses pieds, il se sentit incroyablement léger et se mit à danser avec les autres. Il s'était alors réveillé.

"L'Amour est tout !" ces trois mots restaient au bord de ses lèvres. Il éprouvait la sensation curieuse d'exprimer une vérité pour son âme et en même temps un mystère pour son entendement. Huvelin s'étonnait en outre de ressentir encore la joie de son rêve. Il se rappela brièvement sa rencontre la veille avec Marguerite, les affres par lesquelles il était passé dans la soirée, ses questions et ses doutes des derniers jours. Toutes ses émotions passées s'étaient comme allégées. Il les considérait ce matin avec humour et sympathie, certain désormais de marcher sur un chemin dont l'issue ne pouvait être qu'heureuse.

Perdu dans ses pensées, frère Huvelin réalisa soudain la présence à ses côtés du moine qui venait lui apporter son bol de soupe matinal. Celui-ci le félicitait pour sa mine. Le convalescent sourit et prit le bol qu'il avala avec appétit.

La matinée s'écoula sans qu'il vit le temps passer. Frère Jean le surprit en pleine oraison, quand il arriva pour les soins et la séance d'exercices physiques.

- C'est aujourd'hui le grand jour !

- ...

Frère Huvelin ne comprenait pas ce dont le frère apothicaire voulait parler. Il était impossible que ce dernier fût averti du rêve de cette nuit, alors à quoi

faisait-il donc allusion ? Sa tête ahurie provoqua le rire du vieux moine.

- Nous t'installons dans le cloître cet après-midi ! Tu as de la chance, le temps est superbe ! Veux-tu que je t'aide à passer l'habit ?

- Oui, s'il te plaît. Je te remercie, répondit Huvelin, se ressaisissant brusquement.

Depuis combien de temps était-il là, dehors, installé dans un fauteuil ordinairement réservé aux hôtes, à se trouver comblé par la compagnie des brins d'herbe et des fleurs ? Il n'aurait pu le dire. Il se sentait béni. Il n'avait plus mal. Il goûtait la chaleur du soleil et le léger souffle d'air frais qui courait sur son visage. Son corps, sous la bure, appréciait également la chaleur qu'il emmagasinait. Une chaleur sèche, douce et vivante qu'il préférait à celle, humide et renfermée, de l'infirmerie. Ses yeux, légèrement plissés à cause du soleil, ne se lassaient pas d'admirer le bleu du ciel, la délicatesse des plantes et la beauté du cloître. Quelques frères étaient passés, ils lui avaient tous adressé de petits signes de tête amicaux, certains étaient même venus échanger quelques mots à voix basse avec lui. Ces contacts lui avaient fait chaud au cœur.

Un brin d'herbe... Qu'y a-t-il de plus insignifiant qu'un brin d'herbe ? Et pourtant, c'est plein de vie ! Frère Huvelin admirait la vigueur, la souplesse, la vive couleur verte de celui qui fléchissait doucement sous le vent, auprès de lui. Il imaginait la force de vie qui faisait naître les jeunes pousses et les faisait grandir, parfois n'importe où, sur un mur ou au milieu des cailloux... La vie, dans sa simplicité et son mystère, dans sa force et son abondance, lui apparaissait tout d'un coup fabuleuse.

- Frère Huvelin...

Une voix douce interrompit sa contemplation. Se retournant doucement pour ne pas réveiller sa douleur, le moine découvrit avec joie ses quatre novices accompagnés du Père Abbé qui l'avait relayé auprès d'eux depuis l'accident.

- Je te les confie un moment, lança l'Abbé. J'espère que tu pourras reprendre rapidement ta place parmi nous. A très bientôt !

Les jeunes gens s'assirent sur le petit muret séparant la galerie du cloître du jardin central, visiblement heureux de retrouver leur enseignant.

- Et bien, qu'avez-vous étudié ces derniers temps ? leur demanda-t-il.

- Le Carême, et plus précisément ce qu'en dit notre sainte Règle, répondit le plus âgé des quatre qui avait gardé sa manie de parler au nom de tous.

- Ah, oui, bien sûr...

Frère Huvelin se rappela brusquement que l'on était en plein Carême. Le moine qui lui apportait ses repas y avait fait parfois allusion, comparant la maigre pitance servie au réfectoire aux plats plutôt copieux destinés au convalescent. Le moine se rendait compte que cette année, il n'avait suivi d'aucune façon ce temps liturgique. Cela devait d'ailleurs être la première fois de sa vie ! Le plus étonnant, c'est que cela lui était complètement indifférent. Il se revoyait pourtant enseignant aux différentes générations de novices dont il avait eu la charge le chapitre "Comment vivre pendant le Carême". Il s'entendait répéter les injonctions de Saint Benoît : "Les moines doivent toujours vivre comme pendant le Carême, c'est sûr ! Mais peu d'entre eux ont ce courage. C'est pourquoi nous recommandons de garder une vie très pure, au moins pendant le Carême, et donc d'effacer pendant ces jours saints toutes les négligences du reste de l'année. Pour y arriver, voici ce qu'il faut faire : abandonner tous nos penchants mauvais, faire effort pour prier avec larmes, pour lire, pour avoir le cœur peiné d'avoir offensé Dieu, pour nous priver [...] Chaque moine offre librement à Dieu et avec la joie de l'Esprit Saint quelque chose en plus de ce qu'on lui demande : il mange moins, il boit moins, il dort moins, il parle moins, il évite les plaisanteries. Et il attend la sainte fête de Pâques avec la joie du désir inspiré par l'Esprit de Dieu."

Tandis que ces souvenirs défilaient dans son esprit, frère Huvelin comprit soudain très clairement que cette façon de vivre l'avait conduit à l'amertume et à la colère. Il avait obéi à la Règle, il avait fait pénitence encore et encore... et au moment où il allait mourir, il n'avait ressenti que de la déception et de la rage. Maintenant, il s'interrogeait : que s'était-il passé ? Comment pourrait-il continuer à enseigner aux novices une façon de vivre dont il commençait à douter ?

Cachant ses interrogations, il se tourna vers les postulants :

- Quel est le sens du Carême pour nous autres, Chrétiens ?
- Faire pénitence !
- Se purifier !
- Participer à la passion de Notre Seigneur !

Les réponses fusaient, directes, sans hésitation aucune. Frère Huvelin considérait pensivement ces jeunes gens, certains de détenir la vérité comme il l'avait été lui-même il y avait encore peu de temps. Où étaient aujourd'hui ses certitudes ? Ses croyances ? Il n'aurait pu le dire. Il se découvrait brutalement démuné de tout ce qui avait fondé son existence de moine jusqu'à présent. Pourtant, depuis ce matin, il avait le sentiment de n'avoir jamais été aussi proche

de la source de toute vie qu'il pouvait appeler Dieu... La joie qui lui avait été donnée dans son rêve, la petite phrase mystérieuse sur l'amour avec laquelle il s'était réveillé, sa communion à la vie de la nature cet après-midi... Il s'entendit prononcer doucement :

- Oui, oui, mes frères... N'oubliez pas que tout cela prend sens dans l'amour que nous exprimons pour Dieu et les hommes et dans celui que nous acceptons de recevoir.

Les quatre novices hochèrent la tête, l'air inspiré, tandis que frère Huvelin, étonné de ses propres paroles, les laissait cheminer en lui car il lui semblait entendre là une réponse à certaines de ses questions.

De l'endroit où il se trouvait dans le cloître, frère Huvelin apercevait la petite fenêtre de la cellule de frère Lambert. Il repensa au rêve de la nuit dernière. Il lui tardait de pouvoir se tenir debout pour aller rendre visite à ce cher vieux moine.

Deux novices devaient rejoindre le chantier de la toiture de la chapelle, organisé par frère Quéluin, les deux autres partaient retrouver leur travail de cuisine.

- Nous devons y aller... Au revoir, frère Huvelin, bon rétablissement !

- Nous continuerons de prier pour que vous soyez rapidement sur pieds !

- A bientôt, répondit le moine, que Dieu vous garde !

De retour à sa contemplation, Huvelin retrouvait son sentiment de plénitude et d'intimité avec le vivant. Il poursuivait son discours intérieur en regardant les roses, éclatantes de fraîcheur et de grâce dans le soleil : "Une fleur fait-elle des sacrifices pour s'épanouir ? Sûrement pas. Elle sait seulement accueillir ce que la vie lui offre, le soleil, la pluie, le vent... et elle sait donner... La vie est simple. Elle est mystérieuse, merveilleuse, mais elle est simple. Voilà ce que le Tout Puissant met sous nos yeux pour nous parler de Lui, de l'abondance de Sa vie et de Son amour. Et nous, ne savons que vivre en "moins", manger moins, boire moins, dormir moins, nous sacrifier de toutes les façons... Est-ce cela la voie qui mène à Lui ?" Il se mit à songer aux différents frères de la communauté. Mis à part ceux qui étaient passés par son noviciat, il les connaissait, à vrai dire fort peu. Frère Quéluin, le Père Abbé, frère Médard avec qui il travaillait aux champs depuis plusieurs années maintenant, frère Jean et frère Baptiste qui avaient passé tant d'heures auprès de lui à l'infirmerie... Cinq moines qu'il pouvait prétendre connaître. Lequel d'entre eux paraissait avoir trouvé Dieu ? Il n'aurait su le dire. Le Père Abbé peut-être ? Lui qui reflétait une tranquille assurance, qui exprimait des paroles de sagesse, qui supportait sa lourde charge avec une

apparente sérénité. Il repensa aussi à frère Lambert. D'après ce que frère Quéluin lui avait rapporté, le vieux moine invalide vivait en Dieu tous les jours de sa vie. "En voilà assurément un !" s'exclama Huvelin en son for intérieur. "Mais est-ce la voie du sacrifice et de l'ascèse qui l'a mené à Dieu ? Cela n'est pas certain. Combien sommes-nous à nous perdre sur ce chemin tordu alors qu'il en existe certainement d'autres, plus simples, plus directs et plus heureux ?"

A ce moment, frère Huvelin se souvint d'un novice entré au monastère il y a une dizaine d'années. Il connaissait son histoire car les langues s'étaient déliées après le décès prématuré de cet homme, quelques mois seulement après son entrée en noviciat. Un postulant déjà âgé d'une quarantaine d'années, qui, après le décès de sa femme, avait décidé d'entrer dans les ordres. Ses enfants étaient établis, il leur avait donné de quoi être à l'abri du besoin et avait offert le reste de ses biens au monastère. Cet homme vivait en communion avec Dieu depuis longtemps quand il prit sa décision de devenir moine. Il avait simplement expliqué qu'il s'était petit à petit désintéressé des différents plaisirs que sa vie lui offrait. Il ne les reniait pas mais il choisissait désormais d'autres bonheurs en Dieu. Frère Huvelin se souvenait de la joie et de la sérénité qui émanaient de ce frère novice. Il était là pour vivre la paix qu'il avait en lui. Celle-ci l'avait accompagné jusqu'au bout, jusqu'à sa mort causée par des fièvres malignes. "En voici un autre, se dit le moine, mais celui-ci avait trouvé Dieu avant de devenir moine." Quel avait pu être son chemin ? Il l'ignorait.

Relevant la tête, le convalescent aperçut la silhouette massive de frère Quéluin qui se dirigeait vers lui à grandes enjambées.

- Bonjour mon frère ! lui lança son ami. Tes novices m'ont dit que je te trouverais ici alors je suis venu un moment, échanger quelques nouvelles. Comment vas-tu ?

Frère Huvelin écarquilla les yeux de surprise. Décidément, ce frère ne se lassait pas de l'étonner depuis quelque temps. Il n'avait jamais vu une telle liberté de parole et d'agissements dans le monastère depuis qu'il y était frère. A sa connaissance, mais elle devait être bien réduite imaginait-il maintenant, aucun moine ne pouvait se permettre de quitter son travail quelques minutes pour venir bavarder avec un frère. On devait demander l'autorisation de l'Abbé pour des actes bien mineurs ! Et que cette façon de faire émane de frère Quéluin qu'il avait toujours connu très effacé, voilà qui le surprenait encore plus.

- Je vais très bien, de mieux en mieux, répondit-il doucement. Mais... ta place sur le chantier ?

- Oh, je ne la laisse que quelques minutes ! Chacun sait ce qu'il a à faire. Ma présence n'est pas indispensable à chaque instant. Le travail progresse bien, nous devrions avoir terminé dans deux ou trois jours, si le temps se maintient. Le toit de la chapelle sera comme neuf !

- Je le verrai bientôt ! Je pense pouvoir venir à l'office des Rameaux...

- Mais, c'est après-demain !

- Je ne me déplace pas encore tout seul mais je peux rester assis un certain temps sans avoir mal, comme aujourd'hui.

- Dieu soit loué ! Quelles bonnes nouvelles ! Pour ma part, il y a aussi du nouveau depuis notre échange, la dernière fois que nous nous sommes vus. Je suis sur le chemin du pardon...

- Béni soit Dieu !

Plongeant son regard dans celui de Quéluin, frère Huvelin y découvrit pour la première fois de la confiance et de l'assurance, celles d'un homme debout, en marche. Quelle transformation ! Il ne put s'empêcher de penser à tout ce qui bougeait également en lui. Il évoluait sans doute, lui aussi, même s'il ne savait pas vers quoi.

- J'ai osé regarder le passé, reprenait frère Quéluin. J'ai demandé à Dieu la force de pardonner. Il me semble que je l'ai fait avec mon esprit mais pas encore avec mon cœur. J'ai compris que j'avais peur de pardonner car cette souffrance passée m'était une force. C'est sur elle que je me suis construit jusqu'à aujourd'hui. Sur ma situation de victime, sur mon dégoût, mon ressentiment. Qu'allait-il rester de moi, de ce que je suis, si je pardonnais ? Je m'en suis ouvert à frère Lambert. Il m'a conseillé de chercher les autres piliers de ma vie, ceux qui demeureraient fermes si je pardonne. J'en ai trouvé : mon amitié avec toi, celle avec ce très vieux frère que je bénis, mon apprentissage de meunier avant de rentrer dans les ordres, mon travail ici, pour les bâtiments du monastère. J'en suis là et le chemin se fait car je ne crains plus de perdre cette part de moi-même. Je me sens prêt.

- J'en suis profondément heureux. Merci de m'avoir raconté tout cela. Tu devrais sans doute retourner sur le chantier...

- Oui, je m'en vais, répondit Quéluin en souriant. Nous aurons d'autres moments pour nous parler. A bientôt, mon frère ! Et que Dieu te garde !

- Qu'Il te bénisse !

Resté seul, Huvelin se remémorait tranquillement les événements de la journée en attendant que ses frères viennent le chercher pour le ramener à l'infirmerie. Il était paisible.

Deux jours de communion avec la nature. Plus exactement, avec le petit peu qui s'offrait à son regard dans le jardin du cloître. Une infime parcelle de nature qui lui avait dévoilé l'immensité. Dans la petite cellule de l'infirmerie, à six heures du matin ce dimanche, s'apprêtant pour se rendre à l'office des Rameaux, frère Huvelin restait sous le charme de ce qui lui avait été offert ces deux derniers après-midi. Il avait retrouvé, le deuxième jour, le même émerveillement serein que la veille. Aucune discussion particulière n'avait, cette fois, interrompu sa contemplation. Quand ses frères l'avaient ramené à la cellule de l'infirmerie, deux heures plus tard, il aurait juré qu'il était plus léger qu'à l'aller.

Il avait goûté au grand air la paix et le sentiment de vide qu'il lui était parfois arrivé de connaître en oraison dans la chapelle. Mais là, il ressentait en plus la joie et la puissance du vivant. Il y avait de la plénitude et même de l'abondance dans ce vide. En se redressant doucement sur sa couche, Huvelin apercevait le haut du cerisier. Il sourit en se rappelant comment il s'était senti accueilli par cet arbre imposant pour son retour à la vie. La nature tenait de mystérieuses promesses envers lui. Il lui avait suffi de s'arrêter pour les découvrir.

- Bonjour frère Huvelin !

Frère Baptiste arrivait en lançant joyeusement son salut.

- Je vois que tu as réussi à passer l'habit tout seul ! Parfait ! Si tu le veux, j'ai apporté de quoi te raser et reprendre ta tonsure. Nous avons le temps.

- Volontiers.

Le jeune frère infirmier s'affairait à préparer la bassine et les linges avec enthousiasme.

- C'est un grand jour ! Tu vas retrouver toute la communauté...

- Oui, oui...

Frère Huvelin se sentait ému par l'excitation du jeune moine. Il ne le quittait pas des yeux, l'observant installer son modeste matériel auprès du lit.

Tout en passant délicatement la lame du rasoir sur les joues creuses de son frère, le jeune moine poursuivait :

- Hier soir, au chapitre, notre père Abbé a annoncé ta venue aujourd'hui à l'office de Laudes. C'est une joie pour nous tous. J'ai cru comprendre par ailleurs qu'il nous ferait part très bientôt de ses choix pour la charge de prier. Il y a fait une allusion dans son prêche mais je ne suis pas certain d'avoir bien saisi.

- Ah, oui, c'est vrai...

Frère Huvelin se remettait lentement en tête les affaires de la communauté. Il réalisait qu'il ne s'était jamais autant préoccupé de lui-même que ces dernières semaines. Il frissonna. Il se rappelait soudain un passage d'une épître de Saint Paul : "Ne faites rien par esprit de parti ou de vanité, mais que l'humilité vous fasse estimer les autres supérieurs à vous-mêmes. Sans égard pour ses propres intérêts, que chacun prenne à cœur ceux des autres." Huvelin sentit les brumes épaisses du doute se déposer dans son esprit, sans qu'il puisse s'y opposer d'aucune façon. "Tout ce que je viens de vivre ces derniers temps serait-il le fruit de ma vanité ? N'ai-je point trahi mon humilité de moine ? L'oisiveté m'a-t-elle insidieusement mené sur des chemins pervers ?" Gagné par le trouble, tiraillé entre les profondes intuitions de ces dernières semaines et le choix d'une vie en Dieu qu'il ne voulait pas renier, le convalescent sentit ses forces l'abandonner. Prenant sur lui, il s'efforça de garder bonne figure devant frère Baptiste qui achevait sa tonsure.

- Te voilà fin prêt ! lança le moine, satisfait de son travail.

- Merci, répondit doucement frère Huvelin. Aide-moi à me relever, je te prie. Si j'arrive à me déplacer uniquement avec ton aide, nous éviterons cette charge à frère Jean et nous pourrons passer quelques instants dans le cloître avant l'office.

- Bonne idée !

Joignant le geste à la parole, frère Baptiste rangea prestement son matériel et vint aider frère Huvelin dans ses efforts pour se mettre debout. Le jeune moine était solide et il réussit sans trop de peine à soutenir son frère. Il constatait avec plaisir la consolidation bien avancée des fractures de la jambe et même une sensible amélioration de l'état du flanc droit.

- Allons-y ! N'hésite pas à t'appuyer de tout ton poids sur mon épaule, rappela le jeune infirmier.

Après quelques hésitations et de vives douleurs vite calmées, le convalescent parvint à se mouvoir lentement, soutenu par ce frère dévoué. A petits pas, ils atteignirent le cloître. Là, sur un sol sans aspérité, frère Huvelin s'essaya à poser son pied droit par terre. La jambe réagissait douloureusement mais restait solide. Les deux moines se félicitèrent de ces progrès. Arrivés près du fauteuil, à la même place depuis deux jours, ils firent une halte.

Frère Huvelin retrouvait le petit jardin clos. La fraîcheur matinale et la rosée lui en offraient un tableau renouvelé. Une rose de couleur pâle attirait son regard. Frère Huvelin, ému, pensa furtivement : "La nature ne peut mentir". Il resta un moment à contempler l'herbe et les massifs, goûtant la paix qui

s'offrait. Puis, il prit une profonde inspiration et fit signe à frère Baptiste.

Tous deux reprirent leur marche laborieuse en direction de la chapelle. Quelques moines matinaux s'y rendaient également sans attendre que le frère sacristain ait sonné les cloches pour appeler aux Laudes. Ils échangèrent de muettes salutations.

L'humidité de la chapelle les saisit. Frère Huvelin avait oublié la température très fraîche du lieu, variant d'ailleurs assez peu d'une saison à l'autre. Aujourd'hui, affaibli, sortant de six semaines de réclusion dans la tiédeur de l'infirmerie, le choc était brutal. Le convalescent réalisait que les réapprentissages seraient nombreux. Il n'y aurait pas que la marche ! Heureusement, tout se ferait progressivement, au rythme de son rétablissement. Aidé du jeune Baptiste, le moine retrouva sa stalle dans la chapelle avec une certaine émotion. Du fait de sa charge de maître des novices, elle était assez proche de l'autel, avec celles des frères anciens ou occupant des fonctions importantes dans la communauté. Ordre hiérarchique immuable que les moines respectaient également au réfectoire et dans la salle du Chapitre.

- Je te laisse ! souffla frère Baptiste qui se dépêcha de rejoindre sans bruit sa propre place, dans les derniers rangs, avant celles des novices toutefois.

- Oui, merci, répondit frère Huvelin à voix basse.

Resté seul, le moine convalescent fut frappé de l'incongruité de leur échange. S'il y avait un lieu où la règle du silence devait être appliquée, c'était bien ici ! Troublé, frère Huvelin comprit que sur ce point également, il aurait à réapprendre la vie monastique et, curieusement, il ne serait pas le seul : frère Baptiste s'était laissé aller à parler, lui aussi.

Le son des cloches interrompit le cours des pensées du moine. La chapelle fut alors vite remplie, chacun se glissant silencieusement dans sa stalle. Les têtes baissées disparaissaient sous les capuchons relevés. Huvelin ne reconnaissait ses compagnons qu'à leurs silhouettes et aux places qu'ils occupaient. Il avait tout de même croisé les regards chaleureux de quatre ou cinq frères qui avaient furtivement relevé la tête à son intention.

Le Père Abbé prit place devant l'autel. Lui aussi tourna la tête pour adresser un brave sourire à son moine rescapé avant de commencer la célébration.

- Dominus vobis cum.

- Et cum spiritu tuo.

Les répons s'enchaînaient mélodieusement. Frère Huvelin retrouvait tout ce qu'il connaissait. Il y participait de son mieux, même s'il se sentait vite fatigué dès qu'il cherchait à élever un peu la voix. Cependant, malgré la satisfaction d'être entouré des siens, quelque chose n'allait pas. Il ne parvenait pas à vivre vraiment l'office. Il restait extérieur, observant d'un œil neuf la mécanique bien huilée qui se déroulait devant lui : chacun à sa place, figé jusqu'à la mort dans la répétition d'un rituel immuable. Était-ce là la vie qui l'attendait maintenant qu'il se rétablissait ? Il n'arrivait plus à y croire... Même l'homélie familière de l'Abbé ne lui retira pas ce sentiment d'incrédulité et de doute.

- Agnus Dei qui tollis peccata mundi...

Un blanc. Gorge nouée, frère Huvelin entendit ses frères entonner d'une seule voix : "Miserere nobis". Lui, assommé, réalisait brutalement qu'il ne pourrait pas communier ! Tout lui revenait : il avait menti à ses frères en faisant passer Marguerite pour sa sœur, il avait eu d'impures pensées à son sujet, il avait presque douté de sa vocation, peut-être même jugé ses frères... Il était sans conteste en état de péché depuis plusieurs jours. Comment était-il possible que jusqu'à cet instant précis, il ne s'en soit pas vraiment soucié ? Les dimanches précédents, alité, il avait pourtant communié régulièrement. Mais cette dernière semaine, il s'était passé tellement de choses ! Tous ces événements et la place qu'ils avaient tenue dans l'esprit du moine avait bel et bien occulté l'eucharistie de ce dimanche des Rameaux ! Frère Huvelin n'en revenait pas. C'était insensé et pourtant le fait était là, évident.

Les moines commençaient à rejoindre l'allée centrale pour aller communier et deux frères proches d'Huvelin lui proposèrent leur soutien. La mort dans l'âme, il leur fit signe qu'il resterait là, qu'il ne recevrait pas la sainte communion. En vingt ans de vie monastique, c'était la première fois que cela lui arrivait. Cela s'était déjà produit pour d'autres frères mais il pouvait compter ces fois-là sur ses doigts... Honteux, frère Huvelin se tourmentait à l'idée de ce que ses frères, et surtout l'Abbé, allaient penser de lui. Dire qu'il avait eu tout le loisir de demander à être entendu en confession et n'en avait rien fait ! Le scandale était total.

La fin de l'office n'exista pas. Huvelin, meurtri, ruminait son désarroi et n'entendait plus rien. Il tâchait seulement de tenir bon, assis dans sa stalle inconfortable, à faire taire ses douleurs qui s'étaient brutalement réveillées. Les cloches annoncèrent la fin de l'office. Tous les frères quittèrent rapidement la chapelle pour se rendre au réfectoire avaler un bol de bouillon avant de retrouver leurs différents travaux.

Trois moines restèrent sur place : le jeune Baptiste, Jean l'apothicaire et Quéluin. Ils se retrouvèrent auprès d'Huvelin. Leurs figures défaits et leurs regards désolés aggravèrent la peine de leur compagnon prostré.

Contrairement à l'aller, le convalescent avait cette fois bien besoin de deux personnes pour le soutenir. Les deux plus jeunes l'encadraient, tandis que frère Jean fermait la marche, adaptant son allure à la leur. Procession funèbre de quatre frères abattus, enfermés dans leurs pensées ou leurs supplications.

Arrivés à l'infirmerie, les trois moines valides aidèrent frère Huvelin à s'étendre.

- Désires-tu que l'un de nous reste auprès de toi ? s'enquit frère Baptiste, rompant enfin le douloureux silence.

- Merci mes frères mais je préférerais me retrouver seul.

Accédant à la requête de leur frère, les trois autres se retirèrent. Quéluin fut le dernier à partir. Il pressa affectueusement la main de son ami et murmura en souriant :

- Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas si grave. A bientôt, mon frère !

Resté seul, frère Huvelin s'efforça de mettre de l'ordre dans la confusion qui l'habitait. Mais l'émotion était encore trop forte et il ne fit que tourner et retourner les mêmes pensées fébriles en tous sens. Il résolut finalement de demander au plus vite un entretien à l'Abbé pour lui faire part de tout ce qui brûlait en lui. Un peu calmé par cette perspective et épuisé, il sombra dans un sommeil agité.

Au même moment, dans sa petite cellule à l'étage du monastère, le Père Abbé affrontait lui aussi le tumulte de ses pensées. Agenouillé devant son crucifix, le dos perclus de douleurs, il tâchait de prier mais se redressait fréquemment pour s'éponger le front et pousser de profonds soupirs. De violentes bouffées de colère l'assaillaient auxquelles il résistait à grand peine. L'attitude de frère Huvelin à l'office de ce matin était incompréhensible. Il la ressentait comme une grave offense envers Dieu qui l'avait ramené à la vie et envers la communauté qui célébrait en quelque sorte son retour. Il n'était pas loin de la qualifier également d'affront personnel. Pour couronner le tout, on venait de lui apprendre, à la sortie des Laudes, la désobéissance de frère Quéluin qui s'était absenté une fois de son travail pour aller bavarder avec frère Huvelin. Le moine n'avait absolument pas évoqué ce manquement à la Règle lors de sa confession hebdomadaire, il y a deux jours, pas plus d'ailleurs qu'il

ne s'en était accusé lors d'un récent Chapitre. C'en était trop ! Le trouble du Père Abbé était d'autant plus grand qu'il avait arrêté ses choix la veille et avait décidé de confier la charge de prieur à frère Huvelin et celle de maître des novices à frère Quéluin ! Il lui fallait tout revoir. Même si les choses s'arrangeaient avec ces deux frères, et il en avait bon espoir, il ne pouvait plus décemment les nommer à de telles fonctions après ce qui venait de se passer. Ce serait encourager le désordre et la désobéissance dans la communauté.

Accroché à son rosaire, l'Abbé cherchait à retrouver le calme et la force nécessaires à sa réflexion. Au bout d'un moment, quelque peu apaisé, il se résolut à provoquer un entretien avec chacun de ces deux frères en difficulté. Un léger bruit lui fit tourner la tête. Il découvrit une lettre glissée sous la porte de sa cellule. Il se précipita pour ouvrir, curieux de savoir qui agissait de la sorte. Frère Louis, le portier, s'en retournait discrètement.

- Frère Louis ! Peux-tu me dire de quoi il s'agit ?

- C'est un pli pour frère Quéluin. Un jeune garçon l'a apporté à l'instant en précisant que c'était urgent. Je n'ai pas souhaité vous déranger mais je vous demande pardon si je l'ai fait...

- Non, non, tu ne m'as pas dérangé. Va, va... répondit l'Abbé en décachetant la missive.

L'Abbé recevait tous les courriers, à vrai dire très peu nombreux, adressés aux moines. Il jugeait ensuite s'il les remettait ou non à leurs destinataires, selon la teneur des lettres et l'attachement au monde plus ou moins fort de chacun des frères. Il déchiffra sans trop de peine l'écriture appliquée d'un écrivain public : "Cher Henri, par la présente, je regrette de te faire part d'une aussi triste nouvelle mais ton frère Simon se meurt. Il n'est pas certain qu'il soit encore de ce monde quand tu prendras connaissance de ce message. Nos deux aînés ont été tués il y a deux ans à la guerre des Flandres. Je resterai seule au moulin avec les trois petits. Je ne sais pas comment je m'en sortirai. Prie pour nous. Que Dieu te bénisse ! Marie."

"Encore un deuil !" murmura l'Abbé en glissant la lettre dans les plis de sa robe. Raison de plus pour s'enquérir de frère Quéluin rapidement.

Chapitre 12

"Le 6 avril... Ils m'ont bien dit : le 6 avril..." Jean-Marie, allait et venait à proximité du cimetière, maîtrisant difficilement son impatience. Il était déjà venu la veille, dimanche des Rameaux, au cas où elle aurait quelque peu modifié ses habitudes. A la sortie des différentes messes, il avait observé plusieurs personnes déambuler parmi les tombes. Il avait dû affronter des regards curieux et interrogateurs. Il avait pu deviner ce

que marmonnaient les vieilles qu'il avait croisées et qui avaient pouffé sans vergogne sur son passage. Quelque chose du style : "Mais qui est ce jeune homme ? Il n'est pas d'ici. Que peut-il bien chercher à rôder auprès des tombes ?" Il en souriait encore. Mais il n'avait vu, ce jour-là, personne se rendre sur le caveau de la famille Deschambre, personne non plus qui ressemblât, même de loin, à la description qu'on lui avait faite. Ce serait donc pour aujourd'hui, à coup sûr. Coiffé d'un vieux feutre et revêtu d'une grande cape sombre, il ne souhaitait pas se faire remarquer. Il désirait seulement la voir. Il repartirait aussitôt.

Il avait pris goût à sa quête. Depuis qu'il avait promis au moine blessé de se renseigner sur cette femme, il savourait la situation bien singulière de se retrouver embarqué dans une histoire qui n'était pas la sienne. Il lui hâtait pourtant maintenant de clore sa recherche et d'aller retrouver le moine pour lui conter tout ce qu'il avait appris. Il imaginait d'avance son étonnement quand il lui dirait qu'il l'avait vue !

Jean-Marie se réjouissait encore de la coïncidence qui lui avait fait rencontrer le couple de vieux serviteurs de Marguerite dix jours avant la venue annuelle de celle-ci à Versailles. C'était aujourd'hui. A cette heure matinale, le cimetière demeurait désert. Le jeune homme continuait ses allées et venues d'un pas lent.

"Elle est belle à ce qu'il paraît..." Jean-Marie laissait aller ses pensées. Il se rappelait sa visite auprès des deux vieux qui tenaient le magasin de drap. Un moment émouvant pour tous les trois. Pour la femme surtout. Elle qui considérait Marguerite presque comme sa fille... Elle l'avait aidée à revenir à la vie, il y a une vingtaine d'années. Depuis leur rencontre, le long récit de la vieille Suzon l'accompagnait. "Ah, Marguerite ! Ma Marguerite ! Si vous l'aviez vue, mon jeune Monsieur, quand elle était jeune. Ravissante, pleine de vie ! Et puis, brusquement, elle a dépéri. Elle est devenue maigre à faire peur. Une si jolie fleur ! Nous en étions tous chavirés. Les médecins n'arrivaient à rien. Ils parlaient de mauvais sang et prescrivaient des saignées. Elle faiblissait toujours. Le bébé qu'elle portait est né avant terme. Mort. Cela ne nous a pas trop surpris, il prenait si peu de place ! Marguerite a exigé que le corps de son enfant, une petite fille, soit béni et enterré dans le caveau de famille... Quelle triste époque ! Nous craignons beaucoup pour notre jeune maîtresse. Dans son état, ce grand malheur... Je la forçais à s'alimenter, je lui parlais, je restais de longs moments à côté d'elle... Elle se rendait presque chaque jour au cimetière "parler avec Louise" comme elle disait. Louise, c'est le nom qu'elle avait donné à la petite. Elle refusait toujours

que quiconque l'accompagne au cimetière... Et puis, petit à petit, elle a repris des forces. Mon homme dit que ce sont ses promenades au grand air qui lui ont rendu la santé... Moi je dis que c'est Sainte Clotilde : je la priais tous les jours et je lui avais même fait brûler un cierge !" Jean-Marie souriait en se rappelant le clin d'œil complice du vieux Blaise.

La Marguerite des deux vieillards restait à jamais la jeune femme fragile du passé. Ils retrouvaient pourtant leur maîtresse avec plaisir lorsqu'elle venait à Versailles chaque année, cette fameuse date anniversaire de la naissance et de la mort de Louise, le 6 avril. Elle se rendait au cimetière dans la matinée puis venait passer un moment avec eux avant de reprendre la route pour Paris. D'autres nouvelles s'échangeaient entre temps par différents intermédiaires du fait qu'ils tenaient son magasin.

Sur ce qui faisait la vie de Marguerite aujourd'hui, le jeune homme en avait appris finalement assez peu, mais suffisamment, estimait-il, pour satisfaire la curiosité du moine. Il remettait de l'ordre dans ce qu'il savait désormais : le décès du maître drapier, quelques mois seulement après la naissance du bébé mort né, le deuxième mariage de Marguerite, sa vie à Paris, sa richesse...

L'arrivée d'une jeune femme à la démarche décidée interrompit le cours des pensées de Jean-Marie. Il la suivit distraitemment du regard, la jugeant trop jeune pour être celle qu'il attendait. Il rectifia très vite son opinion : la nouvelle venue se dirigeait droit sur le caveau de la famille Deschambre. Il la vit nettoyer la dalle et s'agenouiller à même le sol. Il se rapprocha de l'entrée du cimetière de façon à la croiser quand elle en sortirait. Son cœur battait malgré lui, comme lorsqu'il jouait à la cachette quand il était enfant.

Marguerite, de son côté, se replongeait dans les émotions fortes qui renaissaient chaque année au contact de ses genoux sur cette terre froide et dure. Elle était avec sa fille. Son unique enfant. Leur enfant. Elle vibrait un peu plus aujourd'hui du fait d'avoir revu Guillaume et d'avoir évoqué le passé avec Suzon et Blaise. Elle leur en voulait d'avoir dévoilé toute son histoire. Elle était persuadée de l'intérêt de continuer à ne rien révéler à son ancien ami. Les choses étaient ce qu'elles étaient. On ne pouvait désormais rien y changer. L'homme qu'elle avait vu déambuler près du cimetière devait être celui dont ses vieux serviteurs lui avaient parlé. Elle irait le trouver. Louise lui en donnerait la force.

Après le violent chagrin de la mort du bébé, ses sentiments avaient évolué. Depuis longtemps maintenant, elle remerciait sa petite d'être si vite repartie. Cela lui avait permis de tirer un trait sur sa liaison avec Guillaume, d'accepter que tout soit fini. Son amour n'était pas mort, loin de là, elle venait même de se rendre compte à quel point il restait puissant. Mais la relation passée, elle, était morte. Il lui avait fallu plusieurs années pour vraiment l'admettre. Louise l'y avait aidée, elle en était sûre. Elle se rappelait le moment où elle avait commencé à guérir de sa terrible langueur, quand elle avait entendu dans son cœur une petite voix aimante : "Je te libère." Elle avait gardé cette simple phrase comme un trésor, au creux d'elle même, tout près de là où elle avait si mal. Elle ne la comprenait pas au début mais cela lui faisait du bien de la réécouter. Petit à petit, ces trois mots avaient tracé leur chemin. Ils lui avaient permis de retrouver la douceur de son amour pour Guillaume, la douleur s'était apaisée, la paix était venue, puis la joie, puis la liberté. C'était un véritable trésor qu'elle avait reçu ce jour-là.

Elle n'avait jamais eu d'autre enfant. En cela, elle n'avait pas trop menti à son ami. Elle s'en trouvait bien car elle n'avait plus jamais rencontré d'homme avec lequel elle eut envie de vivre cette intime aventure de donner la vie.

Comme à chaque fois qu'elle revenait ici, Marguerite goûtait la tendre joie de se sentir bénie par Louise. Elle resta encore un moment à en faire goulûment provision. Puis elle se redressa et, jetant discrètement un coup d'œil pour s'assurer que le jeune homme était toujours là, elle tapota sa robe afin de lui redonner son beau tombant. Le sourire aux lèvres, elle se dirigea tranquillement vers la sortie.

Arrivée à une dizaine de pas de celui qu'elle avait repéré, elle le vit brusquement tourner les talons et s'en aller rapidement.

- Monsieur, s'il vous plait !

Jean-Marie s'arrêta et se retourna malgré lui. Il ôta prestement son chapeau, découvrant un visage écarlate.

- Monsieur... reprit Marguerite qui accélèrait le pas pour le rejoindre, Monsieur, je vous prie de m'excuser, mais vous êtes bien le jeune cavalier dont le cheval fou a été arrêté par des moines ?

- Heu... Oui... Enfin, c'est-à-dire... bredouilla le jeune homme.

- Très bien , très bien, l'interrompt Marguerite. J'ai entendu parler de vous et de la tâche que vous a confiée le moine blessé. Je suis Marguerite Deschambre.

- Je sais... réussit à murmurer le pauvre Jean-Marie, confus d'avoir été surpris en flagrant délit d'espionnage.

- Je n'ai rien à vous reprocher, jeune homme. Vous avez à cœur de rendre service à celui qui vous a sauvé la vie. C'est ma foi fort honorable. Par contre, je ne souhaite pas que vous lui rapportiez mes visites annuelles au cimetière ni la raison de celles-ci. Les bavardages de mes deux serviteurs ne peuvent que perturber la paix de ce moine. Nous étions amis d'enfance et je sais à quel point il est sensible. Il supposera que je suis toujours malheureuse et se fera du souci. Cela n'aidera pas à son rétablissement !

- Oui... Non... Bien sûr...

- Je vous demande votre parole de gentilhomme, Monsieur, que vous ne direz pas un mot de toutes ces histoires passées, continua Marguerite avec insistance.

- Je vous le jure Madame ! Je suis au regret de vous avoir importunée. Je vous en demande pardon !

- C'est bon. N'en parlons plus.

Marguerite se tut un instant, puis elle reprit à brûler pourpoint, d'un ton léger :

- Alors, votre visite au monastère vous a-t-elle donné l'envie d'entrer dans les ordres ?

L'ironie cachait mal le douloureux pincement qu'elle ressentait au cœur. La jeunesse et la beauté de celui qui se tenait devant elle n'était pas sans lui rappeler un autre fougueux jeune homme de vingt ans.

- Moi ? Heu... A vrai dire, non, Madame. Enfin... je n'y ai pas songé, répondit Jean-Marie toujours aussi mal à l'aise.

- Je plaisantais. Et bien, merci et adieu, Monsieur.

- Adieu, Madame, répondit Jean-Marie en s'agenouillant pour baiser la main que lui tendait Marguerite.

Songeur, il la regarda s'éloigner d'un pas alerte. Elle était belle. Vraiment. Mais autre chose le frappait davantage. Il avait du mal à savoir quoi. Son assurance ? Son sérieux, emprunt d'on ne sait quelle légèreté ? La profondeur de son regard ? Sans doute un peu de tout cela. Il comprenait maintenant la préoccupation du moine. Quand on a croisé une telle femme sur sa route, on ne l'oublie pas. Il voulait bien croire qu'ils étaient tous deux amis d'enfance mais il ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils avaient dû également se connaître à l'âge adulte. Enfin, tout cela n'était pas ses affaires. Il n'était certes pas désagréable d'entrer ainsi dans l'histoire de deux personnes inconnues mais cela avait des limites. Il avait craint un moment d'être pris à partie par Marguerite et cela lui avait franchement déplu !

Le soleil n'était pas encore très haut. Jean-Marie calcula qu'il avait le temps de retourner au château

faire seller son cheval et d'aller aujourd'hui même à l'abbaye rendre compte au moine du résultat de ses recherches. Satisfait par cette perspective, il se mit en route d'un bon pas.

Chapitre 13

Installé à une table du scriptorium, la tête dans ses gros doigts rougis, l'Abbé réfléchissait à ses entretiens de la veille. Il voyait défiler les visages des deux moines et se répétait tout ce qui avait été dit. Frère Quéluin l'inquiétait sérieusement. Il n'avait pas voulu reconnaître sa faute et s'enfermait dans son orgueil. Le Père Abbé se rappelait comme il s'était réjoui de l'évolution de ce moine. Mais hélas, tout cela avait été sans doute trop rapide pour un esprit si fermé au préalable. Des bribes de leur conversation continuaient à l'obséder. Son courroux également.

- Frère Lambert, frère Lambert ! Tu n'as que ce nom à la bouche ! Frère Lambert n'est pas Dieu que je sache !
- Je sais qu'il n'est pas Dieu, avait répliqué calmement le moine, mais il est celui qui a su toucher mon cœur et je ne le remercierai jamais assez.
- Ici, c'est moi l'Abbé. C'est à moi que tu dois obéir ! Je suis outré d'avoir à te le rappeler !

Il regrettait maintenant de s'être laissé emporter, mais rien n'avait pu modifier l'attitude butée de ce frère. Le père Abbé ressassait ses pensées troublées. Quand, pour mortifier son moine, il s'était opposé à sa demande de se rendre auprès de son frère mourant, celui-ci lui avait simplement répondu qu'il irait quand même, avec ou sans son autorisation. Le soir, au Chapitre, l'Abbé l'avait réprimandé devant toute la communauté. Frère Quéluin était resté impassible. Le vieil homme savait trop bien ce qu'il lui restait à faire désormais. Il en avait le ventre noué. Il reprit la règle de Saint Benoît pour s'en persuader encore : "S'il a la tête trop dure, on le punit dans son corps." Il connaissait les punitions en cours dans le monastère. Il les avait déjà pratiquées quand il était encore jeune Abbé vis-à-vis d'un petit groupe de moines débauchés. Il n'avait pas agi à contre cœur à l'époque, contrairement à ce qu'il ressentait aujourd'hui où sa volonté de faire respecter la Règle heurtait le sentiment paternel qu'il éprouvait pour frère Quéluin.

Poussant un long soupir, l'Abbé, résigné à punir son moine récalcitrant dès ce midi, demanda à l'Esprit Saint la force d'accomplir son devoir.

Il avait à peine éclairci ses pensées au sujet de frère Quéluin que l'image de frère Huvelin s'imposait de nouveau avec insistance. C'était d'ailleurs pour lui qu'il était venu ici, au scriptorium.

Le désarroi de ce frère le préoccupait. Il avait vu les deux moines l'un après l'autre dans la journée de dimanche. Autant Quéluin lui avait donné l'impression d'être sûr de lui, autant Huvelin était apparu perdu et déchiré. Ce dernier lui avait confié ses doutes et ses tiraillements en toute sincérité, il n'avait pas non plus caché les élans qui l'avaient traversé ces derniers temps. Elans spirituels dont l'Abbé se réjouissait mais aussi élans du corps qui l'inquiétaient quelque peu. Le confesseur s'était finalement retrouvé bien démuni devant cette âme généreuse et troublée.

L'Abbé se leva et se dirigea vers les rayonnages plutôt clairsemés de la bibliothèque. Il sortit un par un les vieux ouvrages de leurs étagères, à la recherche d'écrits des Pères de l'Eglise dont il se souvenait. La crise que connaissait son moine n'était pas inconnue des fondateurs du monachisme. Il n'était pas le premier consacré qui, à l'âge de la maturité, se mettait à douter de sa vocation et du sens de sa vie. Il ne serait certes pas le dernier.

L'Abbé retrouva enfin quelques textes de Saint Basile ainsi que divers récits sur l'organisation de la vie des moines, ceux attribués à Saint Pacôme, notamment. Parcourant rapidement les passages qui l'intéressaient, il constata partout la même insistance sur la nécessité de contenir les périodes de crise par un recours accru aux règles de la vie commune, par le renforcement de l'obéissance, par l'importance du rôle modérateur du travail manuel et de la vie commune. C'était bien cela qui l'ennuyait. Frère Huvelin était coupé de toute pratique monastique depuis six semaines. Les piliers d'une vie de moine lui avaient manqué à un moment où il en aurait eu particulièrement besoin. Il n'était d'ailleurs pas encore en état de reprendre part à la vie de la communauté. Le vieil homme ne voyait guère que la prière pour aider aujourd'hui son frère désorienté. Il lui avait déjà ordonné de réciter de sa couche tous les offices de la journée et de réciter le rosaire trois fois par jour. Il ne voyait rien à ajouter. Ce soir, au Chapitre, il demanderait à tous les moines de porter frère Huvelin dans leurs oraisons régulières.

Au moment de ranger les ouvrages qu'il avait sortis, l'Abbé remarqua un poussiéreux recueil de sermons. Tandis qu'il le feuilletait, son attention fut attirée par ces quelques lignes écrites par un moine au XIV^{ème} siècle : "La crise du milieu de la vie est l'œuvre de la grâce divine. Le passage de l'Esprit provoque dans l'homme un grand tumulte. Plus ce passage est limpide, vrai et sans voile, plus la réaction, la mise en route et le retournement de l'homme sont rapides, forts, prompts, clairs et nets, et mieux l'homme

reconnaît ses blocages dévoilés. Dans ce temps-là, reste présent à toi-même et ne prends pas la fuite, souffre jusqu'au bout et ne recherche pas autre chose ! Non pas comme ces personnes qui cherchent toujours la nouveauté pour échapper à la tourmente dès qu'elles sont dans cette pauvreté intérieure. Ou encore, elles s'en vont gémir et interroger des maîtres, ce qui les égare encore davantage. Reste dans ton état sans hésitation : après les ténèbres, viendra la clarté du jour, le soleil dans tout son éclat."

L'Abbé en restait coi. Ces paroles s'adressaient bien sûr à frère Huvelin, ainsi qu'à tous ceux qui connaissaient de semblables doutes. Mais elles étaient si radicales, si différentes de ce qu'il venait de lire précédemment qu'elles lui faisaient peur. Elles demandaient tant de foi et de courage ! L'Abbé demeura pensif un moment puis, implorant Dieu de lui pardonner sa faiblesse et son peu de foi, il remit en place le petit recueil, le cœur lourd. Il ne le montrerait pas à son moine. Il s'en tiendrait aux traditions éprouvées de l'ordre. Il gardait en tête les brusques changements intervenus en frère Quéluin et frémissait à la perspective d'une évolution incontrôlable de ceux dont il avait la charge.

L'Abbé quitta le scriptorium pour se rendre au jardin potager du monastère. C'est là qu'il aimait à se promener quand il avait un peu de temps. Les rangées de choux, de poireaux, de fèves et de toutes sortes d'autres légumes exerçaient sur lui une action apaisante. Il aimait contempler l'ordonnement des plants alignés, la subtilité des différentes teintes de verdure et respirer la bonne odeur de la terre fraîchement retournée. Trois moines y travaillaient qu'il salua d'un léger signe de la tête. Arpentant lentement les allées, il se sentit, au bout d'un moment, libéré d'une part de ses soucis et raffermi dans ses décisions. Quand l'office de Sexte sonna, l'Abbé se rendit à la chapelle, plutôt confiant dans la suite des événements.

Après l'office, les moines se rendirent au réfectoire en silence, comme à l'accoutumée. Quand tous furent installés, le Père Abbé qui présidait seul les repas depuis le décès du frère prieur, ordonna d'un geste bref à frère Quéluin de venir s'agenouiller à ses pieds. Tous les regards convergèrent vers le moine qui s'exécuta sans manifester quoi que ce soit. L'Abbé prononça ensuite le Benedicite, le lecteur commença à égrener les paroles pieuses du texte du jour et tous entamèrent silencieusement leur maigre pitance de carême. Les moines prêtaient difficilement attention à ce qu'ils mangeaient et à ce qu'ils entendaient tant ils étaient curieux de la réaction de Quéluin à son humiliante punition. L'Abbé envoyait au sol quelques

morceaux de pain. Frère Quéluin ne bougeait pas. Son visage fermé paraissait absent. L'Abbé, rouge et en sueur, était sans conteste le plus mal à l'aise des deux. Il mangeait du bout des lèvres, ce qui ne lui ressemblait guère. Perdu lui aussi dans ses pensées, il entendait soudain d'une toute autre façon la parole du Christ : "Ce que tu fais au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que tu le fais". Il comprenait aujourd'hui tout simplement : "Ce que je fais à l'autre, c'est à moi que je le fais." La peine qu'il voulait faire subir à son moine, c'est à lui-même qu'il se l'infligeait.

Au bout d'un moment, la figure de frère Quéluin s'illumina presque d'un seul coup. Il souriait largement, visiblement réjoui. Les frères qui observaient la scène du coin de l'œil, le virent se pencher et embrasser avec effusion les pieds de l'Abbé. Celui-ci se leva, fit signe à frère Quéluin de se redresser et tous deux, les larmes aux yeux, échangèrent le baiser de paix. Plus personne ne faisait mine de manger. Le lecteur s'était arrêté de parler. Tous regardaient, émus ou incrédules, l'événement rare qui se déroulait sous leurs yeux.

Frère Quéluin retourna s'asseoir à sa place. Il n'avalait rien de ce qu'on lui présentait, tournant vers chacun son visage rayonnant. La fin du repas se déroula dans une ambiance chaleureuse et légère.

- Merci mon Père, grâce à vous, j'ai enfin pardonné. Frère Quéluin avait rejoint l'Abbé dans sa cellule aussitôt après le repas. Il pressait entre ses paumes les mains de son supérieur.
- Pardonné ?
- Oui, pardonné à frère Jérôme ainsi qu'à mon oncle. Je leur ai pardonné leurs exactions envers moi.
- Mais... Mais... bafouilla l'Abbé qui avait en tête d'autres offenses, plus récentes, celles de son moine envers la Règle.
- Excusez-moi, mon Père, mais par votre attitude, tout à l'heure, au réfectoire, j'ai brusquement compris que vous étiez beaucoup plus prisonnier que moi. Moi, je pouvais être libre si je le choisissais. J'ai alors réalisé que frère Jérôme avait été horriblement prisonnier de ses agissements, bien plus que moi qui les subissais. Pareillement pour mon oncle. Si je voulais être libre, je pouvais pardonner. Et cette grâce m'a été donnée tout à l'heure, alors que j'étais à vos pieds. Si vous saviez comme je suis heureux !
- Mais... ton attitude de ces derniers jours ?
- Je vous en demande pardon, mon Père. Je m'en repentirai également ce soir, au Chapitre. Mais, au risque de vous peiner, j'ai le pressentiment que mon temps parmi vous s'achève. Une page importante de ma vie vient de se tourner. Je bénis désormais la vie de moine qui fut la mienne pendant ces dix-huit ans. Elle

m'a conduit, par de curieux chemins j'en conviens, mais conduit tout de même à la bénédiction de ce jour, à une profonde libération.

- Et tes vœux ?

- Je ne suis plus le jeune postulant Henri qui prononçait ses vœux en tremblant, le cœur blessé et chaviré. Je suis un homme mûr, enfin libéré de son passé. Quéluin, Henri, peu importe. J'ai confiance en la miséricorde du Tout Puissant.

L'Abbé restait sans voix, partagé entre une indéniable admiration pour la sincérité de son moine et une légitime condamnation.

- Tandis que je vous parle, mes pensées se précisent, poursuivait frère Quéluin. Je ne reviendrai vraisemblablement pas du moulin de mon frère. Cette idée m'a traversé l'esprit depuis que vous m'avez apporté la lettre de sa femme, hier. Jusqu'à présent, je l'avais repoussée mais là, elle s'impose avec force et je me rends compte que ma place est là-bas. Je suis meunier. Je vais reprendre son moulin et faire vivre sa famille.

Chapitre 14

Laudes, Tierce, Sexte, None... Depuis sa confession de la veille, frère Huvelin suivait scrupuleusement la cadence des offices quotidiens. A chaque appel des cloches, il se redressait sur sa couche et marmonnait les yeux fermés l'essentiel des prières et répons qu'il connaissait parfaitement. Il retrouvait à travers le rythme haché de ses journées, le vernis d'une existence monastique. De tout son cœur, il souhaitait retrouver une vie d'obéissance tranquille. De toute son âme, il se révoltait devant ce qui était devenu pour lui vide de sens. Les paroles qui sortaient de ses lèvres lui paraissaient désormais insipides. Sa vérité n'était plus là. Il le sentait de plus en plus et s'en affligeait.

L'entretien de la veille avec le Père Abbé l'avait pourtant soulagé. Il en était sorti raffermi, considérant désormais derrière lui l'essentiel de ses souffrances et de ses doutes. Il savait ce qu'il lui restait à faire : se rétablir. Dans tous les sens du terme. Se rétablir sur ses jambes et se rétablir dans la communauté. L'Abbé lui avait fait comprendre que sa solide présence manquait à tous, pas seulement aux novices.

Un temps d'office toutes les deux heures environ. Immobilisé sur sa couche, désœuvré, le moine en ressentait l'exaspérante contrainte. Il reprenait conscience que sa vie ne lui appartenait plus. Il l'avait rapidement compris à son arrivée au monastère comme novice. Il le retrouvait à l'identique. Mais ce qu'il avait accepté jadis avec joie, l'insupportait aujourd'hui grandement.

“ L'humilité n'a jamais été ton point fort, c'est peut-être ce qu'il t'est donné d'apprendre dans cette seconde part de vie que Notre Seigneur a bien voulu t'accorder... ” Frère Huvelin se raccrochait à quelques phrases de son supérieur, s'efforçant d'en assimiler la sagesse.

De lui-même, le silence s'était imposé. Hier soir et ce matin, quand frère Jean et frère Baptiste étaient venus le soigner et lui faire faire quelques pas, ils s'en étaient tous trois tenus à la gestuelle muette habituelle, n'échangeant de rares paroles que lorsque cela s'avérait indispensable. Huvelin avait accueilli humblement ce nouveau témoignage de son retour à la vie communautaire. Son chemin était tracé, il lui suffisait de l'emprunter.

En ce début d'après-midi, après le temps de None, le moine isolé méditait sur ces derniers événements et tâchait de faire taire les irritations qui le taraudaient. Une voix forte rompit le long silence de la pièce :

- Bonjour, mon frère !

- Frère Quéluin !

- Comment vas-tu depuis hier ? Je m'aperçois que je n'ai pas pensé demander de tes nouvelles au Père Abbé !

- Je vais mieux, j'ai confessé mes fautes hier tantôt.

Le ton assourdi et triste de frère Huvelin en disait plus long que sa réponse.

- Je suis venu te dire adieu. Je quitte le monastère.

- Comment ?

- Tu as bien entendu. Je m'en vais. Mon frère est mourant, peut-être mort à l'heure qu'il est. Je vais à son chevet et je reprendrai le moulin pour faire vivre sa femme et ses enfants.

- Mais tes vœux ?

- Je m'en remets à la miséricorde divine. Frère Lambert m'a appris que l'on peut entrer dans la sagesse du Tout Puissant de toutes sortes de façons. Il m'a expliqué que nous construisions nous mêmes nos prisons, que nous étions libres d'en sortir comme nous étions libres de les bâtir.

- Mais, qu'en dit notre Abbé ?

- Il m'a donné sa bénédiction. Son cœur a entendu la sincérité du mien.

Saisi, Huvelin resta un moment silencieux. Puis, se redressant sur sa couche, il murmura :

- Tu vas me manquer...

- Toi aussi, tu me manqueras... Mais qui sait ? Nous nous retrouverons peut-être un jour. Je l'espère, en tout cas.

- Dieu seul le sait... réussit à prononcer frère Huvelin, profondément affecté. Quand pars-tu ?

- Demain matin si tout va bien. Je vais aller faire mes adieux à frère Lambert tantôt et je parlerai à toute la communauté ce soir, au Chapitre.

La tête du convalescent bouillonnait de questions qu'il aurait voulu poser à son ami mais il se sentait trop las. Ses propres tourments, sa fatigue, les émotions de ces derniers jours... tout cela venait s'ajouter au choc de la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Il reposa lourdement la tête sur son oreiller et souffla en tendant les mains vers Quéluin :

- Mon frère, mon frère... Que Dieu te garde !
Dépassant leur pudeur, les deux hommes s'étreignirent un long moment, les larmes aux yeux. Toute leur amitié se disait dans cet échange muet.

- La vie a de belles choses à offrir... C'est ce que j'ai pensé à l'instant, en te serrant dans mes bras, dit doucement Quéluin en se redressant. A nous de les choisir et à nous de rendre la vie encore plus belle ! Adieu, mon frère, mon ami pour toujours. J'écrirai de mes nouvelles.

Quéluin serra dans les siennes les deux mains d'Huvelin puis se détachant, il s'éloigna, ému mais heureux, un geste de salut de la main.

Seul de nouveau, le moine alité laissa échapper un petit rire nerveux. " Je ne saurai dire désormais si mes troubles m'appartiennent en propre ou s'ils sont liés aux fulgurants changements de frère Quéluin..." Fatigué, Huvelin se raccrocha à son rosaire. " Sainte Marie, mère de Dieu..." Il ne voulait plus penser. Il ne voulait plus ressentir. Il désirait le vide, l'oubli absolu, la paix. Le reste était au dessus de ses forces. Ses doigts glissaient sur le chapelet tandis que ses lèvres bougeaient mécaniquement. "...maintenant et à l'heure de notre mort..." Petit à petit, il s'enfonça dans le sommeil, seul repos que le Ciel lui accordait en ce jour.

Une heure plus tard environ, frère Huvelin ouvrit les yeux, étonné d'hummer une curieuse odeur de sous-bois mêlée de cuir. Jean-Marie se pencha vers lui pour prévenir sa surprise :

- C'est moi, frère Huvelin, n'ayez crainte !
- Ah oui, ah oui... Le moine se remettait aisément en tête le jeune homme et sa précédente visite, tout en pestant intérieurement contre frère Louis qui avait pris l'initiative de faire entrer le visiteur dans sa cellule sans lui demander son avis, pendant qu'il dormait. Son rire nerveux le secoua de nouveau. " Moi qui aspire à la tranquillité, on peut dire que je suis servi ! " se dit-il. Il se tourna pourtant poliment vers le jeune homme. Celui-ci, encore en nage de sa course à cheval à travers bois, bouillait d'impatience de raconter tout ce qu'il avait appris :

- J'ai des nouvelles de Marguerite Deschambre. Elle est vivante mais son mari, le maître drapier, est mort depuis près de vingt ans. Elle vit à Paris, elle est riche. Je l'ai vue...

- Tu l'as vue ?

- Oui, mais pas à Paris, à Versailles où elle revient chaque année...

- A Versailles ? Chaque année ? Mais pourquoi ?

- Heu... Pour ses affaires, son commerce qu'elle a confié à deux vieux serviteurs.

Fidèle à la parole qu'il avait donnée à Marguerite, Jean-Marie avait inventé ce prétexte pour expliquer la présence de celle-ci à Versailles. Il avait compté sans sa nature honnête et sensible qui le faisait rougir au moindre mensonge. Une chance pour lui, le moine ne s'en aperçut pas, tout troublé qu'il était de ce que Marguerite lui ait caché ses visites annuelles à Versailles et lui ait laissé entendre qu'elle avait fait la route uniquement pour le voir.

- Ah bon, de vieux serviteurs gèrent son commerce à Versailles... reprit le moine pour se donner une contenance.

- Oui, leur fils de vingt ans leur succèdera bientôt car ils se font fort âgés.

Jean-Marie répétait fidèlement ce que le couple, en veine de confidences, lui avait raconté.

- Ils sont un peu inquiets à son sujet, poursuivit-il, leur fils n'aime guère rester au magasin. Ce qui lui plaît, c'est de bouger, d'aller à Paris régler les affaires avec leur maîtresse, c'est de rapporter de belles étoffes de la capitale...

- D'aller à Paris ? Mais s'il va à Paris, pourquoi Marguerite vient-elle, elle aussi, à Versailles ?

- Heu... Heu...

Cette fois le moine remarqua l'éclat cramoisi de la face de Jean-Marie.

- Heu... C'est une question de confiance, je vous l'ai dit, ils ne lui font pas encore vraiment confiance...

Etonné, Huvelin resta silencieux. Que signifiait cette gêne ? Ce jeune homme avait-il quelque chose à cacher ? Mais quoi donc puisqu'il était parfaitement étranger à eux tous, à son passé...

- Elle est très belle... reprit le jeune visiteur pour rompre le silence.

- Oui, oui... C'est vrai, tu l'as vue...

- Oui, devant son magasin.

- Et tu lui as parlé ?

- Heu... non.

Cette fois, le moine fut pratiquement certain du mensonge de Jean-Marie. Sa longue pratique de maître des novices lui avait donné un sixième sens pour faire la part du vrai et du faux dans les dires des jeunes gens. Poussant un profond soupir, il s'interrogea. Il n'avait pas un postulant devant lui mais

un quasi inconnu qui s'était proposé de lui rendre service et à qui il avait effectivement demandé quelque chose. Maintenant, que ce jeune homme lui cache une partie de ce qu'il savait, cela ne le regardait pas. Qui était-il lui, Huvelin, pour exiger quoi que ce soit de son visiteur ?

Comme s'il lisait dans les pensées du moine, Jean-Marie, reprit en s'excusant :

- Pardonnez-moi. Si, je lui ai parlé.
- Ah bon ? Et que t'a-t-elle dit ?
- Elle m'a dit que vous étiez amis d'enfance.
- Amis d'enfance ?

Décidément, pensait Huvelin, dans la suite des mensonges...

- Ce n'est pas vrai ? s'enquit le jeune homme, de plus en plus troublé.

- Non ce n'est pas vrai. Pas plus qu'une bonne partie de ce que tu m'as conté, mais ce sont tes affaires. Cela ne m'intéresse pas. Maintenant, tu peux t'en aller. Merci de ta visite. Adieu Jean-Marie !

- Je vous demande pardon !

Jean-Marie s'agenouilla auprès du lit. Tourmenté, il s'imaginait que mentir à un homme d'Eglise était un grave péché. Il ne voulait pas offenser Dieu !

- J'ai promis à Madame Marguerite de ne pas vous dévoiler la raison de ses visites annuelles à Versailles.

- Je comprends, je comprends... Et elle est si inavouable cette raison ?

Frère Huvelin se mordit les lèvres. Accablé, il réalisait que son intérêt pour Marguerite venait de reprendre le dessus, l'entraînant de nouveau à l'écart des chemins de l'humilité et de l'obéissance.

- Non pas. Au contraire. Mais elle ne souhaite pas affliger votre sensibilité.

La curiosité de plus en plus aiguisée, le moine blessé, rejetant la ligne de conduite qu'il s'était fixée, répliqua avec onctuosité :

- Rien ne sortira d'ici, tu le sais bien. Tu peux tout me dire.

Comme s'il n'attendait que cette invite pour se libérer de son secret embarrassant, Jean-Marie bafouilla :

- Marguerite Deschambre vient le 6 avril de chaque année se recueillir sur la tombe de son enfant mort né, une petite Louise, qui est enterrée dans le caveau de famille dans le cimetière de Versailles.

- Ah !

Frère Huvelin allait de surprise en surprise mais se contenait du mieux qu'il pouvait. Il ne sut qu'ajouter d'une voix tremblante :

- De quand date la naissance de cet enfant ?
- De fort longtemps. D'une vingtaine d'années.
- Tu ne sais pas la date ? insista le moine.
- Heu... Je l'ai vue sur le caveau. C'était la même année que celle de maître Deschambre. Il a rejoint son enfant

dans la tombe quelques mois plus tard. C'était en 1673.

Le 6 avril 1673... Frère Huvelin fit un rapide calcul... Il n'avait plus de doute sur l'identité du père de l'enfant. Tout s'expliquait désormais : la gêne de Marguerite, sa volonté de lui cacher cette naissance ainsi que ses venues à Versailles... Il renoua prestement l'ensemble des fils des différents récits. Tout était clair désormais. Satisfait de sa perspicacité, Huvelin s'étonnait par contre de la froideur avec laquelle il recevait la nouvelle. Marguerite avait porté un enfant de lui, l'enfant était mort. Tout était dit. Il avait d'un coup retrouvé son calme et sa maîtrise. Il se pencha vers Jean-Marie :

- Merci, jeune homme. Tu m'as rendu service à ton tour. Je prierai pour cette femme et tous les siens.

- Pour moi aussi...

- Pour toi aussi, bien sûr. Adieu, Jean-Marie, que Dieu te garde !

- Adieu, frère Huvelin !

Le jeune homme se retira, joyeux, comme soulagé d'un poids. Frère Huvelin se rencoigna sur son oreiller, les yeux grand ouverts, presque plus surpris de sa réaction que de ce qu'il venait d'apprendre. " Frère Quéluin ne sera plus là pour m'étonner, faut-il donc que je me surprenne moi-même désormais ? " se dit-il, assez désabusé, avant de reprendre son rosaire d'un geste brusque.

Chapitre 15

La communauté, morose, digérait lentement le départ de frère Quéluin. Chacun gardait en tête les paroles sobres et sincères par lesquelles il leur avait dit adieu et plusieurs frères restaient troublés. La semaine sainte s'écoulait dans un climat particulièrement lourd.

Ce vendredi saint, journée de deuil et de jeûne, les silhouettes noires des moines flottaient dans un silence plus pesant qu'à l'accoutumée. Pour frère Huvelin, c'était pourtant un grand jour : il se tenait enfin debout et pouvait se déplacer seul, appuyé sur une simple canne. Le matin, il s'était rendu sans aide à l'office de Laudes, faisant résonner les longs couloirs du bruit de sa canne. Il se serait volontiers passé d'un tel vacarme car il ne désirait désormais rien d'autre que de reprendre sa place avec discrétion dans la communauté.

Sitôt après l'office, il s'était entretenu avec le Père Abbé et frère Jean. Les trois moines s'étaient accordés sur le fait que le convalescent participerait désormais à la plupart des offices, hormis Matines, qu'il prendrait ses repas au réfectoire et qu'il partagerait le reste de son temps entre l'infirmerie et le scriptorium. Frère

Jean et frère Baptiste continueraient de lui faire faire ses exercices quotidiens. Si tout allait bien, il reprendrait sa charge de maître des novices après Pâques et l'on aviserait plus tard pour le reste de ses tâches. Il n'aurait de toutes façons plus à travailler aux champs où il avait été remplacé auprès de frère Médard.

De retour sur sa couche à l'infirmierie, frère Huvelin se mettait en tête le nouvel ordonnancement de ses journées. Il lui semblait rentrer une seconde fois dans les ordres. Moine. Bénédictin. Frère Huvelin... Il répétait son nom comme s'il éprouvait le besoin de s'y habituer de nouveau... Depuis le départ de Quéluin et la visite de Jean-Marie, il n'était plus le même. Il ne savait trop en quoi et ne souhaitait pas chercher plus avant. Cela faisait trois jours qu'il se laissait porter par une tranquillité étroite et un peu triste à laquelle il avait résolu de s'accrocher. Il se sentait presque étranger à ce qui se passait, soulagé simplement de ne plus se poser trop de questions. Il avait décidé d'oublier les pensées qui l'avaient agité ces dernières semaines, désireux de rentrer dans le rang et d'obéir.

Se remémorant l'échange de ce matin, il se rappela soudain l'invitation de l'Abbé à aller rendre visite à frère Lambert dès aujourd'hui, en dépit des consignes de silence particulièrement strictes de ce jour. Même si c'était lui qui avait suggéré cette idée à son confesseur dimanche dernier, Huvelin se demandait, perplexe, ce qu'il pourrait bien échanger maintenant avec le vieil invalide. Ses questions s'étaient évanouies et il n'avait pas l'intention de les retrouver.

Par obéissance, le moine se leva. Il traversa le cloître, capuche relevée et tête baissée. Il passa la petite porte par laquelle on accédait à l'escalier qui menait à l'étage du bâtiment central. Les cellules des moines âgés, celle du Père Abbé et le dortoir commun étaient situés au premier étage, le long d'un long couloir sombre et humide. Le moine s'appuya au mur comme il pouvait pour parvenir à monter les marches.

- Frère Huvelin !

L'un des deux jeunes moines chargés des repas et des soins de l'ancien, le croisa dans l'escalier, surpris.

- Je vais rendre visite à frère Lambert...

- Laisse-moi t'aider !

Posant sa vaisselle à terre, le moinillon s'empressa auprès du convalescent. Ainsi épaulé, frère Huvelin parvint sans trop de peine à grimper l'escalier de pierre. Le jeune frère l'accompagna jusqu'à la porte de la cellule du vieillard. Huvelin frappa doucement.

- Entrez !

- Bonjour, frère Lambert.

Le vieil homme alité attendit que son visiteur s'avance pour le reconnaître.

- Frère Huvelin ! Quelle joie de te retrouver ! J'ai appris ton accident et ton long séjour à l'infirmierie. Mais, ça y est, tu marches de nouveau !

- Oui, avec une canne. C'est le premier jour...

- Le premier jour ! Et tu es venu me voir ! J'en suis si heureux ! Approche-toi que je te voie mieux... Assieds-toi donc.

- Le Père Abbé me l'a demandé... répondit le moine, embarrassé, en se calant du mieux possible sur le tabouret.

- ...

Frère Lambert ne sut que dire, surpris par cette réponse et plus encore par le ton de son interlocuteur.

- Frère Quéluin nous a quittés... murmura enfin le vieil homme qui connaissait les liens d'amitié des deux moines.

- Oui, il est venu me dire adieu avant de partir, répondit Huvelin assez sèchement.

- A moi aussi. Je suis tellement heureux qu'il ait trouvé sa voie !

- Sa voie ? Mais... et ses vœux ?

Le vieillard sourit et répondit doucement :

- Nos vœux sont une des façons de dire notre amour à Dieu. Il y en a bien d'autres ! Ils n'ont pas à nous emprisonner. Ils restent vivants tant qu'il y a de l'amour, sinon, ils ne sont plus que des sépulcres blanchis !

- "Au dehors ils paraissent beaux, au dedans, ils sont pleins d'ossements de cadavres et de toutes sortes de pourriture..." récita machinalement Huvelin.

Frère Lambert hochait la tête, pensif. Il s'étonnait du changement intervenu en son frère. Le moine éteint et sec, assis à côté de lui, n'avait plus grand chose de commun avec celui dont il gardait le souvenir : un frère actif et volontaire auquel ses novices désiraient tous ressembler... N'osant exprimer sa surprise, il poursuivit simplement :

- C'est ça. C'est l'amour qui fait la différence.

Huvelin, presque agacé par l'attitude calme et joyeuse de son aîné, se rappela qu'il avait récemment prononcé lui-même de semblables propos à ses novices. Comme il se sentait éloigné aujourd'hui de ce genre d'inspiration ! Mal à l'aise, il se pencha vers son frère :

- A propos... J'ai rêvé de toi récemment et tu disais "l'Amour est tout !"

- Oh, raconte-moi, je te prie !

Huvelin retrouva sans peine le rêve qui l'avait tant impressionné une semaine plus tôt. Il le conta sans émotion, omettant d'ailleurs de parler de la paix dans laquelle il s'était réveillé. Tout cela lui paraissait si loin désormais... Mais frère Lambert avait de l'émoi pour deux.

- Merci, oh, merci ! lui dit-il les larmes aux yeux. Je sais en t'écoutant que je m'en vais bientôt.

- Tu...

- Je m'en vais, oui. Je quitte bientôt cette terre.

Les deux moines demeurèrent un moment silencieux, perdus dans leurs pensées. Huvelin se mordait les lèvres. La question qu'il aurait souhaité poser à son frère âgé lui était revenue mais il s'interdisait de la prononcer. L'état à peu près tranquille dans lequel il se trouvait désormais était peut-être son seul bien, il ne voulait pas risquer de le perdre.

Comme s'il entendait ce que son frère retenait, frère Lambert parut revenir du monde qui serait bientôt le sien.

- L'Amour est tout... Je n'en comprends qu'une miette mais elle suffit à me persuader de la profonde vérité de ce que tu as entendu dans ton rêve... L'amour est la force qui nous donne vie. Il est la vie même. Il est ce qui unit les êtres vivants, ce qui les constitue, notre chair.

- S'il est si présent, pourquoi n'est-il pas plus apparent ? interrogea brusquement frère Huvelin, troublé par les vibrantes paroles du vieillard.

- Je ne sais pas... Je m'interroge... Ce que je sais, c'est que l'amour laisse libre. La liberté et l'amour ne vont pas l'un sans l'autre. L'amour ne s'impose pas. Pour qu'il apparaisse à nos yeux, il doit sans doute avoir été choisi. Il a peut-être besoin de nous ?

- Je n'en sais rien, frère Lambert. Merci, je ne veux pas abuser de ton temps, je vais aller au scriptorium... interrompit Huvelin, pressé de retrouver sa solitude.

- Tu n'abuses de rien du tout. J'apprécie les visites. Tu sais, dans mon état... Tu peux revenir quand tu veux !

- Je verrai avec notre Père Abbé, répondit le moine en se levant avec peine. Adieu frère Lambert, que Dieu te bénisse !

- Adieu, frère Huvelin, qu'Il te garde dans Sa sainte miséricorde !

Mal à l'aise, frère Huvelin partit aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Passant près du dortoir, il y jeta un œil et repéra sa couche. L'austérité du lieu et le profond silence qui y régnait lui firent l'effet d'un coup de massue. Il se sentait brusquement aussi désespérément vide que ce dortoir. Il chancela et dut s'appuyer au chambranle de la porte. "Mon Dieu, aidez-moi à entrer de nouveau dans cette vie que j'ai choisie pour vous !" implora-t-il en s'éloignant.

Arrivé à l'escalier, il recommença à prendre appui sur le mur et se mit à descendre. A la troisième marche, sa sandale dérapa, frère Huvelin perdit l'équilibre et tomba lourdement en dévalant quelques marches, tandis que sa canne glissait jusqu'en bas de l'escalier.

Deux frères qui travaillaient au jardin du cloître, accoururent au bruit. Ils relevèrent leur frère et l'emmenèrent aussitôt à l'infirmerie.

- Ce n'est rien, ce n'est rien... Laissez-moi me relever ! protestait frère Huvelin allongé sur sa couche.

- Attendons l'avis de frère Jean et de frère Baptiste... grogna l'un des deux moines.

Surpris par la grosse voix de ce frère qu'il entendait pour la première fois, frère Huvelin se tut.

Le frère apothicaire et le frère infirmier, dépêchés d'urgence, arrivèrent rapidement. Ils examinèrent le blessé.

- Plus de peur que de mal ! conclut frère Baptiste, soulagé.

- Tout est resté solide, ajouta frère Jean. Tu t'en sors avec la peau arrachée par endroits dans le dos et sur le bras, ce n'est pas bien grave. Je mettrai un onguent sur tes plaies. Reste ici jusqu'à ce que je revienne. Et, surtout, désormais, ne prends plus un escalier seul !

- Mais...

Les quatre moines se retirèrent rapidement, faisant comprendre à frère Huvelin qu'ils avaient d'autres occupations.

Presque honteux de s'être ainsi donné en spectacle, frère Huvelin pestait. Il avait obéi à l'Abbé et maintenant, on lui reprochait d'être tombé dans l'escalier ! Il sentait une rage furieuse l'envahir. Contre ses frères, contre l'Abbé, contre lui-même. Des larmes d'impuissance et de tristesse roulaient silencieusement sur ses joues. Cette vie n'était plus pour lui. Cela s'imposait de nouveau comme une évidence. "Mon Dieu, éclairez-moi !" suppliait-il, la tête dans les mains.

Frère Jean arriva bientôt pour le soigner. Il enduisit les principales écorchures de son frère et s'en retourna sans prononcer un mot. Frère Huvelin participa ensuite aux différents offices du jour et n'eut aucun effort à faire pour accorder son humeur à celle, maussade et triste, de la communauté. Il n'eut pas à aller au réfectoire ce premier jour car tous respectaient le jeûne jusqu'au lendemain. Il passa finalement le plus clair de son temps à l'infirmerie, renonçant à se rendre au scriptorium, situé à l'étage d'un autre bâtiment du monastère. Il ne souhaitait pas chercher un frère pour l'aider à monter l'escalier.

Le soir venu, au Chapitre, l'Abbé eut un petit mot pour se réjouir du rétablissement de frère Huvelin, puis il reprit son exhortation à la pénitence et au deuil, en souvenir du Seigneur, mort sur la croix en portant tous les péchés du monde.

Huvelin fut dispensé de la nuit de veille pendant laquelle les moines se relaieraient à prier dans la chapelle. Il rentra se coucher à l'infirmerie après l'office de Complies. Arrivé à la porte, il se figea sur le seuil, stupéfait de trouver frère Lambert, installé dans un fauteuil que l'on avait réussi à faire entrer dans la minuscule pièce. Les deux moinillons chargés de son service étaient là aussi. Ils disparurent prestement.

Un doigt sur la bouche pour lui faire signe de se taire, le vieillard souriait avec l'air de celui qui vient de jouer un bon tour.

- Mais...

- Chut ! J'avais hâte de prolonger notre conversation de tantôt. Et puis, j'ai entendu ta chute dans l'escalier, je me suis inquiété.

- Mais nous sommes vendredi saint... Nous ne devons pas parler sans autorisation...

- Demain, je ne serai peut-être plus là... répondit le vieux moine sans se départir de son sourire.

Frère Huvelin s'était assis sur sa couche, ému de la tendre sollicitude de son frère. Brusquement, il posa ses mains sur celles, tordues et nouées de grosses veines, de son frère aîné.

- Prie pour moi ! s'exclama-t-il. Je ne sais plus où j'en suis !

- Je m'en doutais, c'est pour cela que j'ai eu à cœur de venir. Tu sais, nous parlions de la petite phrase de ton rêve...

- Ah oui, "l'Amour est tout"... Tu disais que l'amour ne s'impose pas... Mais... pour ceux qui s'aiment... il s'impose... souffla Huvelin la voix soudain étranglée.

- Je ne saurais dire... Il se dévoile, c'est sûr. Il se fait connaître. Parfois, dans toute sa puissance et sa magnificence... L'attraction peut s'imposer, certes. L'amour, lui, se fait sans doute toujours choisir, à un moment ou à un autre. Il me semble qu'il ne peut pas faire autrement, sinon il se renierait, et il ne peut pas se renier s'il est tout... C'est difficile d'en parler car on ne connaît guère que sa propre expérience... conclut le vieux moine en plissant malicieusement ses petits yeux.

- J'ai de la peine à te suivre... Mais je voudrais te poser encore une question, interrogea Huvelin qui s'était ressaisi.

- Je t'écoute.

- Si Dieu est vraiment amour comme le dit Saint Jean, pourquoi est-il si difficile de Le trouver ?

Frère Lambert resta un moment à réfléchir. Dieu était amour, c'était pour lui une évidence, malgré tout ce qu'on avait pu Lui prêter comme intentions ou comme agissements... Il s'était révélé à lui dans l'amour, c'était certain. Désormais, Il se dévoilait pourtant aussi dans la peine et la tristesse de ses frères... Pourquoi ? Parce

qu'elles cachaient de l'amour ? Frère Lambert le supposait... Cette fois encore, il réalisait à quel point il avait hâte de rejoindre Celui qu'il chérissait de toute son âme, dans l'impatience d'aimer davantage et de comprendre tout ce qui le dépassait aujourd'hui ! En attendant, que répondre à son frère souffrant ? Le vieil homme implora l'Esprit Saint de lui donner les paroles dont frère Huvelin avait besoin.

- Nous cherchons Dieu toute notre vie car Il nous dépasse toujours. Mais un jour, nous découvrons que nous sommes unis à Lui dans cette quête. Lui en nous, nous en Lui. Cela nous apporte la vraie joie. Ensuite, il nous reste toujours à grandir...

- A grandir ?

- Grandir en amour, en liberté, en compréhension... C'est pareil, de toutes façons.

- Pareil ?

- Oui, tout cela c'est... c'est l'amour infini, c'est Dieu.

- Je ne saurai plus grandir ici... murmura faiblement Huvelin.

- Tu es affecté par le départ de frère Quéluin ?

- Je ne sais pas. Je suis troublé par tellement d'événements, par tant de pensées...

- Tu peux m'en parler si tu le souhaites.

- Je m'en suis déjà confessé à notre Père Abbé. Je pensais ensuite discerner plus clairement mon chemin mais je découvre ce soir qu'il n'en est rien.

- Que veux-tu vraiment, frère Huvelin ? dit doucement le vieil invalide.

- Je veux être moine. Je veux être fidèle à mon engagement. Je veux trouver la paix de l'âme.

- Pourquoi veux-tu être moine ?

- Par fidélité à mes vœux, parce que je pense que c'est ma voie...

- On peut trouver Dieu et la paix de l'âme de toutes sortes de façons...

- Je n'ose envisager d'autre voie mais en même temps, je me rends compte que cette vie-ci n'est plus pour moi.

- Tu as pourtant ta place, ici. Les frères t'apprécient...

- Les offices m'insupportent, la contrainte des horaires aussi, je ne sens qu'un grand vide.

- Et l'amour, frère Huvelin ?

- Je ne vois plus où il est. Je ne sais pas aimer des frères que je ne connais pas. Celui que j'aimais comme un vrai frère est parti. Je puis aimer les novices mais je n'arriverai plus à leur transmettre un enseignement que je mésestime désormais. Je ne sais plus aimer Dieu. Je ne comprends plus qu'on puisse L'aimer en se sacrifiant et en se privant...

Le moine resta un moment prostré puis il reprit doucement :

- Il me semble avoir un peu découvert de Son amour en contemplant des herbes et des fleurs. C'est cela que je voudrais vivre désormais.

- Continue d'écouter ce que te dit ton cœur. La nature est une bénédiction de chaque instant...

- Oui, c'est ce que je ressens.

Les deux jeunes moines s'encadrèrent dans la porte. Ils venaient chercher frère Lambert après leur veille dans la chapelle. Le vieil homme échangea avec frère Huvelin le baiser de paix puis il se laissa soulever, léger comme un fêtu de paille, dans les bras du plus vigoureux des jeunes gens.

Resté seul, Huvelin gardait au fond de son cœur la paix que le vieillard y avait versée. Il s'allongea sur sa couche. Brusquement, il sentit quelque chose germer en lui. Un mot, lumineux et large, qui l'envahissait. Ermite. L'écoutant résonner, le moine voyait s'ouvrir devant lui un horizon susceptible de répondre à sa soif de Dieu et à son désir de nature, tout en étant dégagé des contraintes de la vie commune.

Chapitre 16

- Je laisse la parole à votre prieur pour la suite.

Tassé, vieilli, bousculé et fatigué par les événements de ces dernières semaines, le Père Abbé abrégua ainsi ses propos et s'assit en soufflant bruyamment.

Il avait désigné un nouveau prieur dès le lendemain de Pâques. Son choix s'était finalement porté sur frère Anselme, un moine d'une quarantaine d'années, discret et sévère. Ce frère n'avait pas le charisme ni le tempérament passionné de frère Huvelin mais en le désignant, l'Abbé avait reconnu des qualités précieuses pour cette fonction de second personnage de l'abbaye : le goût de l'ordre et le sens de l'efficacité. Frère Anselme répartirait les travaux, donnerait sa place à chacun, assumerait la responsabilité de la bonne marche de l'ensemble. Désormais, tous oublieraient son nom et ne l'appelleraient plus que "frère prieur", témoignage de respect et de soumission.

L'Abbé désirait retrouver une vie paisible pour lui-même et pour sa communauté. Depuis quelque temps, il avait souvent besoin de s'asseoir pour reprendre son souffle. Aujourd'hui encore, il s'était traîné avec peine et l'homélie qu'il venait de conclure avait été fort brève. Les longues heures qu'il passait auprès de frère Lambert l'épuisaient. Le doyen s'éteignait doucement. Ces derniers jours, il avait perdu conscience à plusieurs reprises mais ce soir, les yeux grand ouverts, il avait souhaité pouvoir dire adieu à chacun de ses frères.

Le supérieur de l'abbaye observait ses moines. Assis sur des tabourets, tous attendaient calmement que le prieur sorte de son recueillement et vienne s'installer au pupitre. L'annonce de la mort imminente de frère Lambert n'avait surpris personne. Ces derniers Chapitres, l'Abbé avait fait état du déclin rapide du vieillard. Seule la perspective d'un entretien personnel avec le moine mourant avait provoqué quelque agitation, vite tombée.

Le regard bienveillant du vieil homme s'arrêta sur frère Huvelin. Maintenu dans sa charge de maître des novices malgré son désir de devenir ermite, le moine paraissait néanmoins avoir retrouvé une certaine paix. Le supérieur soupira. Il ne s'était pas vraiment opposé à l'aspiration nouvelle de frère Huvelin mais il l'avait provisoirement repoussée, la jugeant trop hâtive. Il fallait laisser les jours et les semaines agir, tranquillement, calmement. Il serait toujours temps, dans quelques mois, de voir si cette idée avait mûri. Le vieil homme désirait conduire son troupeau avec la patience du jardinier, en respectant le rythme des saisons... Ses méditations dans le potager l'instruisaient chaque jour davantage sur le lent mouvement des temps de la vie. Il savait que Dieu seul était maître des événements et des cœurs mais le berger qu'il était avait lui aussi sa tâche à accomplir, du mieux possible.

Le prieur accéda sans hâte au pupitre.

- Les heures de frère Lambert sont comptées, dit-il. Je ne sais pas s'il pourra tous vous rencontrer comme il le souhaite... Nous nous y efforcerons. Chacun connaît quel est le frère qui siège à sa gauche dans la chapelle. Je me rendrai auprès de frère Lambert dès la fin de ce Chapitre, ensuite j'avertirai frère Huvelin qui est assis à ma gauche dans la chapelle, d'y aller. Ensuite, il préviendra le frère qui siège à sa gauche et ainsi de suite. Est-ce clair ?

- Ceux qui seront auprès de notre frère mourant n'iront pas à Complies ou arriveront avec retard ? Est-ce cela qu'il faut comprendre ? interrogea un jeune moine inquiet de la désorganisation des temps de cette soirée.

- C'est bien cela. Ce moment est exceptionnel, il peut justifier une organisation inhabituelle, répondit simplement le prieur. J'ajoute que le frère qui se trouvera auprès de frère Lambert au moment où celui-ci désirera s'endormir ou au moment où, Dieu ait son âme, il nous quittera, viendra m'avertir pour que j'avise des relais à assurer auprès de lui. Maintenant, le Chapitre est clos. Benedicamus Domino.

- Deo gratias ! répondirent d'une seule voix tous les frères.

Emu, frère Huvelin attendait son tour, assis sur ce qui était devenu son fauteuil, dans le cloître. Une semaine s'était écoulée depuis sa merveilleuse rencontre avec frère Lambert. Le vieillard ignorait tout de son désir de devenir ermite. Presque plus réjoui qu'attristé, frère Huvelin voyait là l'occasion de partager ce vœu avec son aîné avant leur inévitable séparation. Depuis leur discussion, il continuait à se nourrir des paroles du vieillard, mêlant ce qu'il avait entendu à ce que Quéluin lui avait rapporté auparavant. Porté par la foi de ce vieux moine, il ne doutait pas de la beauté de ce qui attendait désormais son aîné.

- Tu peux y aller... dit doucement le prieur en prenant le bras de frère Huvelin. Permits que je t'aide à monter l'escalier.

Les deux moines marchèrent en silence.

- Je t'attends ici pour t'aider à descendre, souffla le frère prieur, une fois arrivés à l'étage.

Frère Huvelin acquiesça d'un signe de tête. Il pensait pouvoir monter et descendre les escaliers sans aide maintenant. Sa canne ne lui était plus d'une grande utilité et il se déplaçait beaucoup plus aisément qu'au début de la semaine. Toutefois, il ne souhaitait pas risquer une nouvelle chute malencontreuse et restait prudent, autant que son entourage.

- Frère Lambert, c'est moi, frère Huvelin.

Le vieillard, allongé sur son lit, lui fit signe d'approcher. Huvelin s'agenouilla auprès de la couche du mourant, soudain troublé.

- Tu vois, ça y est, je m'en vais... dit faiblement le vieil homme. Si tu savais comme je suis heureux ! Je m'en vais vers mon Seigneur et mon Dieu et en même temps, je sais que je ne vous quitte pas.

- Prie pour moi, là-haut, souffla précipitamment frère Huvelin en prenant la main du mourant. Je veux devenir ermite...

- Si c'est ce que ton cœur te dit, écoute-le. Surtout, écoute-le ! D'autres pourront l'entendre également et les choses se feront, ne t'inquiète pas. Accueille, mon frère, accueille. Accueille ce qui vient à toi et surtout ce qui est en toi, ce que tu es. Accepte-le sans détour. C'est le secret de la vie en Dieu, de la vie tout court, de la joie. Je t'aime. Je te dis au revoir. Nous nous retrouverons dans l'éternité...

Ces dernières paroles étaient à peine audibles et pourtant frère Huvelin n'avait aucune peine à les entendre. Elles s'arrimèrent directement à son cœur grand ouvert.

- Au revoir, frère Lambert. Sois béni !

Le moine contempla une dernière fois le visage parcheminé de son frère. Il déposa un baiser sur le front du vieil homme et se retira sans bruit.

Une joie profonde l'accompagnait. Il venait de partager un instant béni avec ce frère dont il recevait les certitudes heureuses comme d'inestimables cadeaux. De retour auprès du frère prieur, ils descendirent ensemble l'escalier, sans prononcer une parole. Dans la pénombre, frère Huvelin ne pouvait distinguer les traits de son compagnon mais il sentait qu'ils partageaient la même émotion lumineuse. Ils allèrent trouver le moine suivant qui patientait dans le cloître puis se rendirent à la chapelle.

Impossible de dormir. Allongé depuis plusieurs heures sur sa couche dans l'infirmierie, frère Huvelin, l'esprit vif et le cœur reconnaissant, se remémorait la vie et les propos de frère Lambert. Il revoyait aussi des épisodes de sa propre vie. Il lui semblait n'avoir jamais été aussi lucide. La vie lui paraissait si belle, si étonnamment grande et ouverte.

Quand la cloche appela à Matines, il ne dormait toujours pas. Bien au chaud, il profitait avec délice des derniers temps où il était dispensé de cet office nocturne. Sa période de rétablissement était presque achevée. Bientôt, il retrouverait le dortoir commun et participerait à la totalité des obligations de la vie monastique. Cela ne le réjouissait guère, les offices restaient pour lui mornes et vides et la solitude dans laquelle chaque frère était enfermé lui sautait désormais aux yeux. Pourtant, il constatait avec étonnement qu'il n'en était pas vraiment affecté. La vie en communauté était ce qu'il avait à vivre pour l'instant mais elle ne durerait pas. Un jour, il serait seul, au beau milieu de la nature, le cœur épris de Dieu et ce jour-là viendrait au bon moment. La phrase de frère Lambert raisonnait merveilleusement à ses oreilles : "Écoute ton cœur... D'autres pourront l'entendre aussi et les choses se feront". Il avait retrouvé ce soir la joie paisible et confiante qu'il avait connue au sortir de ses fièvres. Elle était sienne. Elle ne devait rien aux potions de frère Jean qu'il n'absorbait plus depuis longtemps. Elle le reliait à Celui qu'il cherchait et qu'il sentait si proche, cette nuit.

Il dut s'endormir au petit jour. Il fut réveillé par la cloche comme chaque matin. A l'office de Laudes, le Père Abbé annonça la mort de frère Lambert cette nuit, un peu avant l'aube. Il avait eu le temps de dire au revoir à chacun de ses frères, comme il l'avait souhaité. Toutes les prières de la journée lui furent dédiées. Le frère prieur s'occupa d'organiser les obsèques pour le lendemain. Pour le reste, la vie du monastère reprit son cours.

Quand il retrouva ses novices dans l'après-midi, frère Huvelin se sentit particulièrement inspiré. Il leur

raconta son rêve dans lequel frère Lambert rayonnait en disant "L'Amour est tout" ainsi que le commentaire qu'en avait tiré le vieux moine peu de temps avant de mourir.

- Et vous, cela vous inspire-t-il quelques réflexions ? demanda le maître des novices.

L'étonnement et la perplexité se lisaient sur les visages des quatre jeunes gens, guère habitués à ce qu'on leur demande leur avis. Le plus érudit d'entre eux finit par se jeter à l'eau :

- Cela me fait penser à la phrase de Saint Jean : "Dieu est amour"... Il est sûr que Dieu est grand, infini mais peut-on dire qu'il est "tout" ? Je n'en sais rien, je ne pense pas... Dieu ne peut pas être le mal...

- Tu as sans doute raison, reprit frère Huvelin, et pourtant... Si l'amour était tout ? S'il était tout ce qui fait la vie ? Qu'en pensez-vous, vous autres ?

- Heu... Moi, ça me fait simplement penser à ce que me disait ma nourrice bien souvent : "C'est l'amour qui nous fait tenir debout, petit". Je ne sais pas au juste ce qu'elle voulait dire, mais ça y ressemble un peu... prononça timidement le plus jeune.

Les deux autres demeuraient tête baissée, peut-être davantage troublés par le ton étonnamment libre des échanges qu'ils avaient désormais avec leur maître des novices que par la petite phrase du rêve.

- Peut-être que cela veut dire que l'amour est le seul commandement, c'est d'ailleurs ce que Notre Seigneur a dit : "Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés." reprit le premier novice qui aurait aimé revenir à des certitudes bien établies.

- Peut-être, répondit frère Huvelin. Pour ma part, je n'en sais rien. Comme frère Lambert, je pressens qu'il y a une vérité derrière cette phrase mais j'aurais sans doute besoin de toute ma vie pour en connaître un petit bout... Je vous propose en tout cas de méditer à ce sujet ce soir avec les bribes de réflexion que vous avez déjà fournies et de confier votre oraison à frère Lambert. Il continuera à nous éclairer. Allez en paix, mes frères.

Les moinillons s'inclinèrent et prirent congé de leur maître.

Deux semaines plus tard, Huvelin avait retrouvé l'usage complet de sa jambe. Il se tenait droit et marchait sans canne. Seuls les plus attentifs remarquaient la raideur nouvelle de son buste, unique séquelle de l'accident. Le prieur lui demanda de réintégrer le dortoir commun et lui confia un nouveau travail, à la cuisine du monastère.

Le cœur et le corps souvent noués, Huvelin supportait la promiscuité, le silence, l'attitude discrète ou indifférente de ses frères qui l'accueillaient comme s'il

avait toujours été là, comme si rien ne s'était passé... Jour après jour, semaine après semaine, il apprenait la patience et l'accueil. Sa soif de vivre en ermite ne le quittait pas, il l'acceptait humblement, ouvert à ce que l'avenir lui réserverait.

Chapitre 17

Debout à la lisière du bois, le ventre creux, Huvelin demeurait ébahi. C'était le deuxième matin qu'il se réveillait en pleine nature, caressé par un rayon de soleil et par le chant des oiseaux. "Trop beau pour être vrai"... Cette pensée s'imposait à lui une nouvelle fois, instaurant une subtile distance avec ce qu'il vivait, comme si cela ne pouvait durer. Aujourd'hui, il s'en aperçut et en rit. "C'est magnifique et c'est vrai !" se dit-il. Il aurait voulu le hurler. Il était bien là, tout seul, ermite, en pleine nature. Il savait désormais que les rêves pouvaient prendre corps ici-bas. Il s'en émerveillait, profondément heureux en dépit du grand dénuement dans lequel il se trouvait.

Il embrassa l'horizon du regard. Aujourd'hui, il se sentait vraiment chez lui. Le premier jour, le vaste paysage lui avait fait presque peur. Même si pendant sa vie au monastère, il s'était souvent trouvé dans la campagne pour les travaux des champs, la sensation d'immensité et de liberté était ici bien différente. La solitude aussi. Habitués aux murs de l'abbaye, ses yeux avaient cherché malgré eux une limite sur laquelle buter.

Tout s'était passé si vite. L'un des tous premiers jours de septembre, alors qu'il redisait au Père Abbé son puissant désir de vivre seul dans la nature, le vieil homme avait sorti de sa bure une lettre décachetée.

- Je l'ai reçue il y a deux jours, tu as l'autorisation du duc d'Orléans, le frère du Roi, de vivre où bon te semble dans l'une des forêts aux alentours. Elles lui appartiennent toutes.

Frère Huvelin était resté muet de stupéfaction. L'Abbé continuait en souriant :

- J'avais écrit à l'évêque il y a trois semaines à ce sujet, le priant de bien vouloir nous aider à mettre en œuvre ton projet. Voilà qui est fait.

- Mon Père ! Le moine, agenouillé, baisait avec ferveur la main de son supérieur. Celui-ci l'avait relevé.

- C'est une nouvelle vie qui s'ouvre pour toi, frère Huvelin. Je m'incline devant l'appel de Notre Seigneur. Ton désir est sincère, il sera ton guide. La communauté ne te perd pas : tu vivras loin de nous mais nos âmes resteront proches. Ce ne sera pas une vie facile, je pense que tu en es conscient.

- Mon Père ! Je sais que c'est ma voie. Je mets mon espoir dans le Seigneur.

- L'évêque ajoute qu'il est prêt à t'ordonner prêtre pour que tu disposes des sacrements dans ta solitude.

- Prêtre ?

- Oui, tu pourras célébrer la sainte messe tout seul. Beaucoup d'ermites le font.

- Tous ?

- Non, pas tous. Rappelle-toi d'ailleurs qu'à l'origine, les moines étaient des ermites, partis dans le désert pour s'éloigner du monde. Ils n'étaient pas prêtres. Ils se sont regroupés par la suite, pour se rendre la vie moins dure.

Huvelin hésitait. Il ne se sentait pas l'âme d'un prêtre. Il ne pensait même pas que les sacrements pourraient lui manquer. Troublé, il réalisait qu'aucun d'entre eux ne l'avait rapproché de Dieu jusqu'à présent. Seuls des hommes, des rêves, la nature et la vie l'avaient fait... Le moine savait qu'il ne pouvait exprimer ce qu'il ressentait à son supérieur qui l'aurait accusé de blasphème... Pourtant, désireux d'être vrai avec lui-même, il ne rejetait pas ces pensées nouvelles. Il aurait toujours le temps de les examiner de près plus tard.

- Je préfère ne pas briguer la prêtrise, avait-il finalement soufflé au Père Abbé. Je ne m'en sens pas la vocation. Je ne suis qu'un simple frère, un pèlerin sur le chemin qui mène à Dieu, un homme comme les autres. L'Eglise nous demande de faire nos Pâques. Je remplirai cette obligation. Pour le reste, je m'en remets à la grâce divine.

- Je m'en doutais. Je comprends ton attitude. Je te souhaite de trouver Celui que tu cherches.

- Merci mon Père ! Alors, vous me donnez votre autorisation ?

- Je te la donne frère Huvelin. Que Dieu te bénisse !

Le moine s'était agenouillé aux pieds de son supérieur et, tandis que celui-ci traçait le signe de croix sur son crâne tonsuré, il avait senti ses côtes s'ouvrir comme si un souffle puissant y pénétrait. De grosses larmes roulaient de ses yeux.

Depuis qu'il était parti, il avait repensé plusieurs fois à cet échange. Toujours avec émotion. Ce matin encore, il accueillait son émoi et confiait le Père Abbé et tous ses frères au Tout-Miséricordieux. Il les portait en lui.

Il avait commencé à bâtir une petite cabane sur un emplacement choisi avec soin : loin de toute habitation, en bordure de forêt, à côté de gros rochers qui le protégeraient du vent, surplombant une prairie légèrement en pente au bas de laquelle coulait une rivière. Il avait l'eau, le bois, une vue splendide et il aurait bientôt un potager grâce à toutes les graines, oignons et tubercules que lui avaient donnés ses frères. Il sortit la hache des quelques affaires emportées du monastère et retourna à l'endroit où il avait entrepris d'abattre et de débiter des bouleaux. Il

avait déjà transporté un bon nombre de rondins les jours précédents, il les avait calés et emboîtés du mieux qu'il pouvait. Il n'avait jamais rien construit de tel auparavant et le résultat n'était pas très réussi : les murs s'en allaient de guingois, l'intérieur lui paraissait de plus en plus réduit... Mais il avait décidé de s'en contenter et de poursuivre sa tâche.

Arrivé devant un bouleau, frère Huvelin ressentit comme les jours précédents un pincement au cœur : il tuait de la vie. Il se recueillit devant l'arbre, le priant intérieurement de lui pardonner et le remerciant de s'offrir à lui afin qu'il se construise un gîte. Puis, tandis qu'il maniait la hache, il comprit que la nature s'offrait à lui, dans sa parfaite connaissance du cycle de la vie et de la mort. Celles-ci n'étaient pas opposées mais complémentaires, la vie menait à la mort comme la mort menait à la vie. Il n'y avait là que deux faces d'une même réalité plus grandiose, qu'il ne savait que nommer la Vie avec une majuscule. Il aurait aimé trouver un autre nom... L'Amour peut-être ? En souriant, Huvelin constatait une fois de plus que la petite phrase de son rêve ne le lâchait plus. La réflexion se poursuivait en lui, presque à son insu.

Un peu plus tard dans la matinée, sentant ses forces décliner, il fit une pause pour se nourrir de mûres. Les fruits ne le rassasièrent guère. Il lui restait encore, près de son abri, quelques provisions emportées le jour de son départ. Il les avait peu touchées par souci de les faire durer le plus longtemps possible. Mais ce matin, il lui fallait manger quelque chose de consistant. Il se sentait faiblir. Retrouvant un peu de force, il se chargea de rondins et se mit en route.

-Halte là, mon gaillard !

Deux hommes solides, armés de fourches et de gourdins, lui barrèrent brusquement le chemin. Huvelin chancela, livide.

- On t'y prend à voler du bois ! Ton compte est bon, racaille ! vociféra l'un des deux hommes en bousculant Huvelin qui tomba avec ses bûches, se blessant légèrement au bras.

- J'ai l'autorisation de vivre dans cette forêt, je suis porteur d'une lettre signée de Monsieur, frère du Roi. Je suis moine, ermite.

- Moine ?

Les deux hommes remarquèrent alors, surpris, la bure de celui qu'ils avaient jeté à terre.

- Que faites-vous ici ? Quelle est cette idée de vivre dans les bois comme un sauvage ?

- Venez avec moi jusqu'à l'endroit où je me construis un abri, je vous montrerai ma lettre.

- On vous suit.

L'un des gaillards aida Huvelin à se redresser tandis que l'autre ramassait les bûches qui avaient roulé à terre. Ils marchèrent tous deux derrière le moine, chargés des rondins.

- Voilà, c'est là, dit Huvelin en s'appuyant sur un arbre, épuisé. Je suis là depuis trois jours.

Les deux hommes, ahuris, considéraient l'endroit : deux baluchons au pied d'un majestueux châtaignier, des empilements de rondins mal dégrossis formant un modeste carré. Ils auraient ri bien volontiers mais la pâleur du moine les inquiéta.

- Qu'y a-t-il ? Vous ne vous sentez pas bien ?

- Si, si, ça va...

L'un des hommes sortit un morceau de lard et un quignon de pain de sa besace. Le second décrocha une gourde de vin coupé d'eau qu'il portait accrochée à la taille.

- Mangez et buvez un coup, cela va vous faire du bien.

Huvelin accepta de partager la nourriture des deux hommes. Il se sentit rapidement beaucoup mieux mais aussi un peu honteux.

- J'ai aussi quelques provisions, si vous voulez... finit-il par proposer à son tour.

- Gardez les, l'abbé, vous en aurez besoin !

- Je ne suis pas abbé, je suis frère, frère bénédictin. D'ailleurs, je vais vous montrer la lettre m'autorisant à vivre ici en ermite.

Huvelin se leva et rapporta l'un des deux baluchons. Les liens défaits, l'essentiel de son modeste avoir s'étala devant les deux hommes : une bible, une culotte et une chemise de gros drap, des sachets de graines et d'oignons, une binette, une écuelle, une cuillère, un couteau et deux feuilles de papier soigneusement pliées. Le moine en déplia une et la montra à ses compagnons.

- Ne vous fatiguez pas, on ne sait pas lire !

- Je vais vous la lire...

- Ça va, ça va, on vous croit. Mais vous comptez vous installer ici pour longtemps ?

- Aussi longtemps que Dieu voudra. Je veux L'honorer et Le servir, ici, en pleine nature, pour être plus proche de Lui.

Les deux hommes s'esclaffèrent.

- Excusez-nous, l'Abbé, mais vous pensez pouvoir survivre ici, tout seul ?

- Je m'en remets à la grâce de Dieu.

- Hé bien, vous lui donnerez du travail à Dieu ! reprit le plus âgé des deux hommes en se tapant sur les cuisses. Allez, viens, ajouta-t-il à l'intention de son compagnon, on y va.

Les deux hommes se levèrent, examinèrent une dernière fois les lieux en hochant la tête d'incompréhension et s'en retournèrent à travers bois en saluant frère Huvelin de grands gestes de la main.

Resté seul, Huvelin contempla ses maigres trésors déballés à même le sol. Il était à la fois plus pauvre et plus riche qu'au monastère où personne ne possédait rien en propre. Il caressa la couverture de cuir de la vieille bible, cadeau du Père Abbé. Puis il ramassa la deuxième lettre et la déplia. L'Abbé la lui avait remise le jour de son départ. Elle était de Quéluin. Arrivée au monastère en juin, en même temps qu'une autre pour l'ensemble de la communauté, le supérieur n'avait pas jugé opportun de la lui remettre à l'époque.

*"Cher frère Huvelin, comme tu as dû l'apprendre par la lettre que j'adresse à toute la communauté, je n'ai pas pu revoir mon frère Simon avant sa mort mais j'ai pu l'enterrer. J'ai choisi de rester au moulin. Il y a fort à faire mais je ne me plains pas. Nous avons de quoi manger à notre faim. Mes relations avec la veuve de Simon, Marie, sont paisibles. Nous apprenons à nous connaître et à nous apprécier. C'est une femme honnête et très courageuse. Elle a beaucoup de travail avec ses trois petits et les quelques animaux qu'elle élève. Le plus jeune des enfants m'a adopté mais les deux autres me sont hostiles. Ils souffrent de la mort de leur père et je les comprends. J'ai confiance : tout cela évoluera. Avec Marie aussi car il me plairait de la prendre pour femme. Je ne lui en ai encore rien dit mais je pense qu'elle s'en doute. Elle est fine. Et mes vœux me diras-tu... Hé bien, ils font désormais partie de mon passé. Je me suis ouvert à une autre vie, même si mon cœur est plus débordant d'amour pour Dieu qu'il n'a jamais été de toute mon existence de moine. Je suis en paix. Je me sens à ma place. J'espère que cette lettre te parviendra et que tu me donneras de tes nouvelles. Je pense souvent à toi et à vous tous. Je t'embrasse bien fraternellement,
Quéluin - Henri*

Huvelin replia soigneusement la lettre et reprit sa tâche. En dépit de son ardeur, il ne parvenait pas à se concentrer sur ce qu'il faisait : les paroles des deux hommes le rattrapaient et creusaient insidieusement leur sillon. Pour la première fois depuis qu'il était arrivé dans cet endroit, il se prit à douter. N'avait-il pas été trop présomptueux ? Saurait-il survivre ici, tout seul ? Redressé, les bras et le torse raidis de douleur, les paumes brûlantes, il contemplait ce qui deviendrait son abri : des rondins, grossièrement équarris, ajustés tant bien que mal les uns au dessus des autres, un sol de fougères à peine sèches... Les bras ballants, fourbu, le cœur lourd, il se sentait hésiter entre fou rire et découragement.

Laissant là son travail, il s'en fut marcher en contrebas, au bord de la rivière. La vue et le doux bruit de l'eau

l'apaisaient. Il s'assit sur la rive et se laissa aller à suivre le courant du regard. Il désirait faire couler en lui la limpidité et la fraîcheur du cours d'eau. Irrésistiblement attiré, il eut envie de s'approcher du bord, de mettre ses mains dans l'eau, de baigner son visage. L'eau était froide mais si douce, si légère et si vivante ! Il ôta sa bure et ses linges, pénétra dans la rivière et s'allongea sur les cailloux pour se laisser recouvrir entièrement. Il était gelé mais cela comptait pour si peu à côté des sensations puissantes offertes par les caresses de l'eau sur son corps. Il aurait pu mourir là, il était en paix. Puis, brusquement, au moment précis où cette pensée lui venait, il se redressa, poussé par une furieuse envie de vivre. Tandis qu'il sortait de l'eau et cherchait activement des feuilles propres pour se sécher, revenaient à sa conscience, pêle-mêle, son aspiration à une existence libre, son récent rejet de la vie monastique, son désir de nature.. mais aussi, et avec force, ses peurs soudain libérées : peur du froid, de la faim, des bêtes sauvages, de la solitude... Il lui semblait remonter de la rivière le contenu d'un nouveau baluchon. Tout en se frictionnant vigoureusement, il acceptait aussi ce bagage-là, résolu à faire avec, à vivre et à bâtir avec. Il avait choisi cette vie. Elle était sienne maintenant et l'Abbé lui avait donné sa bénédiction. Il suivrait son chemin, c'est tout. Petit à petit, ses peurs se calmaient tandis que son esprit recevait la limpidité désirée.

Les jours qui suivirent, l'ermite continua à vivre ce qui se présentait à lui, ses peurs et ses découragements, comme ses moments de joie. Il faisait face, il accueillait et s'accueillait en même temps. Il goûtait de simples plaisirs, comme celui de marcher tête nue et sans se courber, après tant d'années vécues tête baissée. La paix de se savoir à sa place, dans sa vie, l'habitait souvent, elle l'aidait à supporter le dénuement et la faim. Il avait épuisé ses provisions et s'en allait chaque jour un peu plus loin dans la forêt et aux alentours, à la recherche de châtaignes, de racines ou de baies sauvages.

Un soir, alors qu'il s'en retournait vers son abri, Huvelin vit défiler sous son crâne les visages de tous ses frères, laissés au monastère. Il repérait tel regard, telle minuscule attention, tel sourire, découvrant chacun étonnamment proche de lui. Même des frères qu'il n'avait fait que côtoyer, dont il ne croyait connaître que le nom et la figure. N'osant croire à ce sentiment étrange, il se persuada que l'excès de solitude lui jouait des tours et demanda au Tout-Miséricordieux de lui venir en aide. Le phénomène se produisit pourtant à plusieurs reprises les jours suivants, comme autant de clins d'œil ironiques. Il finit par admettre qu'il se trouvait enfin relié à ses frères,

maintenant qu'il s'était ouvert à lui-même, en profondeur.

Quelques jours plus tard, non loin de sa cabane, il rencontra l'un des deux hommes sur lesquels il était tombé, deux jours après son arrivée.

- Holà, l'abbé ! Vous me reconnaissez ?

- Pour sûr, nous nous sommes rencontrés il y a quelque temps...

- Alors, vous êtes toujours par ici ?

- Comme vous voyez...

- Asseyons-nous pour manger un morceau !

Sans attendre de réponse, l'homme s'installa sur une souche, ouvrit sa besace et tendit à Huvelin un morceau de pain noir.

- Merci, fit l'ermite en s'asseyant lui aussi.

Huvelin retrouvait le goût du pain. Un bonheur !

De son côté, l'homme mangeait à pleines dents, observant à la dérobée ce curieux moine savourer son quignon de pain.

- Hum, fit-il en s'essuyant la bouche d'un revers de manche, j'ai pensé à quelque chose depuis l'autre jour... Accepteriez-vous d'apprendre à lire et à compter à mon jeune fils en échange d'un peu de nourriture chaque jour ? Nous demeurons dans une ferme à une lieue d'ici. Le petit pourrait venir tous les matins, les moissons sont finies maintenant, il vous apporterait du pain, du fromage et vous lui donneriez de l'instruction... Qu'en pensez-vous ?

Frère Huvelin réfléchissait rapidement. L'offre était intéressante. La nourriture était ce qui le souciait le plus et voilà qu'on lui proposait de la lui apporter... Par contre, recevoir chaque jour la visite d'un jeune garçon et lui apprendre les rudiments de l'instruction, voilà qui ne correspondait guère à l'idée qu'il se faisait d'une vie d'ermite... "Accueille, accueille..." Les paroles de frère Lambert lui revenaient. Il tâchait d'interroger son cœur pour connaître ce que cette proposition éveillait en lui... Oui. C'était oui. C'était même un oui joyeux. En son for intérieur, il remercia Dieu de lui adresser par cet homme de quoi se nourrir. Il acceptait de se dépouiller de l'idée de ce que devait être une vie d'ermite. En suivant son cœur, il faisait confiance au Tout Puissant.

- Oui. Cela me convient. Je vous remercie. Quel âge a l'enfant ?

- Onze ans, c'est mon troisième fils, Toinou. Les deux aînés reprendront la terre mais je n'en ai pas assez pour lui. Il faudra qu'il trouve un autre métier. Savoir lire et compter lui sera utile.

- Je n'ai ni papier, ni plume mais j'ai ma bible. Cela devrait suffire pour débiter.

- C'est entendu, l'abbé. Il sera à votre abri demain matin.

- Très bien, j'y serai moi aussi, répondit Huvelin en souriant.

Chapitre 18

Tandis qu'ils mangeaient de bon appétit, Huvelin regardait avec plaisir les deux enfants aux grands yeux bleus, surpris encore du bonheur qu'il goûtait en leur compagnie. Toinou n'était venu seul que le premier jour. Sa timidité du début avait fait place à une attitude déférente mais confiante. Fluët, crasseux, les cheveux en bataille, le garçon semblait tenir debout par ses yeux immenses. Fanchette, sa cadette de deux ans, était le portrait craché de son frère. Plus espiègle, elle avait aidé son frère à se sentir plus à l'aise. La décision du père d'envoyer Toinou s'instruire auprès du moine avait désolé la fillette qui avait toujours eu l'habitude de suivre son frère partout. Dès le deuxième jour, Fanchette avait échappé à la surveillance de sa mère pour accompagner Toinou. Depuis, elle s'arrangeait avec une petite du voisinage qui acceptait de garder ses vaches avec les siennes et parcourait tous les jours avec son frère une bonne lieue pour venir. Huvelin ne savait pas si les parents ignoraient la chose ou s'ils fermaient les yeux.

L'ermite se rappelait comme ils avaient tous trois très vite scellé leur complicité.

- Notre père ne sait pas que Fanchette m'a accompagné mais elle voudrait tant apprendre, elle aussi... avait plaidé Toinou, la première fois que sa sœur était venue.

- Tu veux apprendre à lire, Fanchette ?

- Oh oui, Monsieur, avait répondu la fillette encore intimidée.

- Et à écrire ?

- Oui...

- Et à compter ?

- Oui...

- Et ton père ne veut pas ?

- ...

La petite était restée coite.

- Hé bien, ce sera notre secret à tous les trois ! s'était exclamé Huvelin en riant.

Il avait pris la main de chaque enfant. Ceux-ci spontanément avaient refermé le cercle et ils étaient restés un instant silencieux.

Toinou et Fanchette venaient le voir depuis dix jours. Ils connaissaient déjà plusieurs syllabes et faisaient la fierté de leur maître. Celui-ci avait inventé un jeu consistant à repérer des syllabes connues dans les textes. Les psaumes s'y prêtaient particulièrement bien.

- Lou ! Le ! Les !

- Lou ! Le ! Les !

- Lou ! Le !

Le moine ne s'était jamais autant diverti à l'étude de la Bible ! Quand ils retrouvaient leur calme, il leur lisait les passages sur lesquels ils venaient de travailler. Les enfants les retenaient avec une facilité surprenante.

Ce matin, au travail depuis peu, ils furent tous trois rapidement transis de froid. Le temps s'était brusquement rafraîchi. Quelques heures plus tôt, à son réveil, Huvelin avait d'ailleurs salué sa première gelée.

- Allons bouger dehors ! lança le moine.

Toinou et Fanchette ne se le firent pas dire deux fois, ils se précipitèrent hors de l'abri et se mirent à courir en jouant à s'attraper.

Huvelin imagina aussitôt un nouveau jeu : selon les syllabes qu'il prononçait, il fallait soit s'accroupir, soit sauter, soit tourner sur soi... Quand l'un se trompait, l'autre devenait meneur de jeu. La plus grande joie des enfants fut de faire tourner sur lui-même leur enseignant qui avait largement l'âge d'être leur père !

Malgré le froid, la matinée leur parut bien courte. Quand le soleil indiqua la mi-journée, Toinou et Fanchette reprirent le chemin de la ferme.

- A demain frère Huvelin !

- A demain Monsieur Guillaume ! ajouta Fanchette, taquine. Elle avait décidé de l'appeler ainsi depuis qu'il leur avait expliqué qu'il avait deux prénoms.

- Au revoir les enfants, bonne route ! répondit l'intéressé, amusé.

Une fois les enfants hors de vue, Huvelin fut parcouru d'un long frisson. Il s'activa à couper du bois. La venue subite de l'hiver l'inquiétait, autant pour lui que pour les enfants qu'il ne désirait pas voir parcourir de longues distances par grands froids. Selon son habitude désormais, il prit le temps de s'ouvrir à ce qui était là. "J'accueille l'hiver qui vient, j'accueille le froid. Je Vous remercie, Mon Dieu, pour les saisons qui sont un don de la nature. J'accueille aussi mon inquiétude et ma tristesse à l'idée de ne bientôt plus recevoir la visite de ces enfants. J'accueille."

Un rythme plus ou moins régulier de ses journées s'était mis en place. Tôt le matin, il s'en allait marcher aux alentours, le cœur irrésistiblement porté à louer Dieu pour tout ce qu'il voyait. Parfois, il s'arrêtait et demeurait longtemps au même endroit à regarder un arbre ou des fleurs ou le ciel, ému de tant de beauté offerte. Il se trouvait plus heureux que les courtisans de Versailles, entourés de faste et de magnificence. La splendeur de la nature était incomparable et sans cesse renouvelée. Il remerciait le Tout Puissant de lui avoir donné des yeux pour voir, des jambes qui le

portaient à nouveau sans peine, des oreilles, des mains... Ses pas le ramenaient ensuite à sa cabane où il s'installait pour lire un passage de la Bible et prier. Il lui arrivait aussi de poursuivre simplement la méditation qu'il avait commencée en marchant. Un peu plus tard, les enfants arrivaient. Ils partageaient la nourriture qu'ils apportaient, le plus souvent du pain noir et du fromage, parfois un morceau de lard ou des pommes. Ils travaillaient... Il aurait pu tout aussi bien dire qu'ils jouaient tant ils prenaient plaisir à leurs découvertes. Ensuite, quand les enfants étaient partis, selon son état du moment, il se reposait ou s'activait. Il avait encore fort à faire pour améliorer et consolider son gîte, pour travailler à ce qui deviendrait son potager, au bord de la rivière. Il avait aussi entrepris de fabriquer quelques ustensiles, notamment un seau creusé dans le bois qui lui serait utile pour arroser ses plants. En fin de journée, il aimait accueillir la tombée du jour en se promenant au bord de l'eau. Le soir venu, il soupait de ce qu'il avait trouvé au cours de ses marches, racines de betteraves sauvages, châtaignes, sorbes... Il avait une fois attrapé un poisson. Parfois, rien... Malgré la nourriture apportée le matin par les enfants, la faim le tenaillait encore fréquemment. Il lui était arrivé de regretter le monastère pour les repas qu'il y prenait. Pour le reste, aucunement. Le reste le comblait. Il se sentait heureux, libre, proche de Dieu, comme il l'avait tant désiré.

- Frère Huvelin !

Une voix connue le fit sortir de sa cabane où il s'appliquait à calfeutrer les murs de mousse épaisse. Quatre personnes à cheval, un homme et trois femmes, avaient arrêté leurs montures à une quinzaine de mètres.

- Frère Huvelin ! reprit l'homme en sautant de cheval.

Le moine le vit détacher un paquet de la selle et courir vers lui. Stupéfait, il reconnut Jean-Marie. Derrière lui, les femmes mettaient pied à terre. Elles étaient fort élégamment vêtues à ce qu'il pouvait distinguer. En un éclair, Huvelin pensa à Marguerite. Son amie était-elle l'une des trois ? Mais qui pouvaient bien être les deux autres ? Il n'eut pas le temps de réfléchir plus longtemps, son jeune ami s'expliquait en lui remettant le paquet :

- Ceci est pour vous, de la nourriture et de menues affaires... Dire que nous vous cherchons depuis des jours ! Je vous imaginai plus à l'intérieur des bois ! Nous avons appris à la cour que vous partiez vivre en ermite et ces dames n'ont eu cesse de me demander de venir vous trouver !

- Ces dames ?

Le moine fixait ahuri les trois femmes qui s'approchaient. Il n'en connaissait aucune. Il se demanda s'il ne rêvait pas, se rappelant soudain les

tentations de Saint Antoine dans le désert qui voyait venir à lui de superbes nymphes enjôleuses. Puis il éclata de rire, autant de surprise que pour sa réaction de moine érudit. Ses quatre visiteurs s'esclaffèrent eux aussi de bon cœur.

- Que me vaut l'honneur de cette visite ? s'enquit Huvelin quand ils se furent calmés.

La plus âgée des trois dames prit la parole :

- Pardonnez-nous notre intrusion, mon Père... J'ai d'ailleurs compris à votre rire que vous l'aviez pardonnée et je vous en sais gré... Nous avons, mes compagnes et moi-même, l'ardent désir de parler avec vous de Dieu et de la manière de L'honorer.

- Avec moi ? s'étouffa Huvelin.

- Un moine qui part vivre seul en ermite dans la nature n'est pas quelqu'un d'ordinaire. Il a une relation forte et vivante avec Notre Seigneur...

Le moine était atterré. Qu'avait-on raconté sur son compte ? Qui d'ailleurs avait parlé de lui à la cour ? Il n'eut pas à chercher longtemps : il ne pouvait s'agir que de l'évêque ou de Monsieur, frère du Roi, seuls à connaître son projet. Et voilà maintenant qu'on le prenait pour un de ces fous de Dieu comme ce François, l'Italien, celui qui avait fondé les ordres mendiants des siècles derniers !

- Non, non, je ne vis rien d'extraordinaire, bafouilla-t-il, confus.

- Nous, si ! lança la plus jeune et la plus jolie des trois en posant sur lui un regard direct et joyeux. Nous pratiquons régulièrement l'oraison de quiétude et nous connaissons des extases sans nom !

- Racontez-nous comment vous vivez ! Nous aimerions tellement ne vivre nous aussi que de Dieu ! supplia la troisième dont l'aspect sévère n'aurait jamais laissé deviner un ton si exalté.

Perdu, Huvelin cherchait des yeux Jean-Marie mais le jeune homme était retourné auprès des chevaux qu'il brossait tranquillement. "J'accueille" se dit alors frère Huvelin. "J'accueille ces trois étonnantes créatures. Elles sont Vôtres Mon Dieu, comme je suis Vôtre. J'accueille aussi mon trouble." Cette pensée l'apaisa. Il se tourna vers ses visiteuses et les mots lui vinrent sans effort :

- Mesdames, je suis fort honoré de votre visite et plus encore d'apprendre que vous avez trouvé la paix en Dieu. Pour ma part, je la cherche toujours, même si elle me devient beaucoup plus familière ici, en pleine nature. Nous tous ne vivons que de Dieu, puisqu'Il nous donne la vie. Chacun, là où il est. Notre seule tâche est de nous en souvenir. Il est seulement des lieux et des circonstances où il est plus aisé de le faire. C'est tout.

Les trois femmes s'agenouillèrent à même le sol, sur le tapis de feuilles mortes qui entouraient l'abri du moine, sans égard pour leurs belles tenues et

fermèrent les yeux. Le moine, gêné, se résolut à faire de même.

- Merci, Seigneur, pour la vie et l'amour que Vous répandez dans les cœurs ! Que Votre nom soit béni, maintenant et à jamais ! entonna la plus âgée des trois.

- Amen ! répondirent les deux autres d'une seule voix.
- Amen ! répéta Huvelin, ému malgré lui de la sincérité de ces femmes.

Tous les quatre se relevèrent.

- Pardonnez-moi, mon Père, mais conseillerez-vous cette vie d'ermite à ceux qui désirent s'abîmer en Dieu ? demanda la plus austère.

- Dieu m'en garde ! Voyons, Mesdames, je ne vis de la sorte que depuis peu ! Et quand bien même j'y aurais vécu plus de vingt ans, je ne saurais conseiller un chemin à quiconque. Chacun peut découvrir la voix de son cœur...

- Oui, renchérit la plus jeune, Dieu parle à tous ! La question n'est pas de savoir à qui Il s'adresse mais qui L'écoute... Il peut être bon de rester seul un temps pour mieux L'entendre mais nous ne sommes pas faits pour vivre dans la solitude !

La jeune femme éclata de rire, ne faisant guère cas de l'embarras de ses deux compagnes, confuses de sa sortie. Huvelin, étonné, reconnaissait la profondeur de ce qu'il venait d'entendre, même si le dernier propos le dérangeait. Qu'une jeune personne de sexe féminin puisse parler avec tant de sagesse le stupéfiait.

- Je constate que vous n'attendez pas après qui que ce soit pour tracer votre chemin vers Notre Seigneur et je m'en réjouis. Adieu mes sœurs, que Dieu vous garde en Sa sainte miséricorde !

Les trois femmes comprirent que le moine désirait mettre un terme à l'entretien, elles s'inclinèrent.

- Excusez-nous encore d'avoir fait incursion dans votre solitude. Cela a été pour nous une vraie joie de vous rencontrer. Adieu, mon Père, que Dieu vous bénisse ! dit alors l'aînée des visiteuses.

Les deux autres vinrent le saluer également. Au moment où Jean-Marie venait prendre congé lui aussi, Huvelin le retint quelques instants :

- J'espère que tu ne viendras plus avec du monde ! Elles n'ont pas besoin de moi et je pense qu'elles l'ont compris... Par contre, je serais très content si tu pouvais me rendre visite de temps en temps. J'ai besoin de papier, d'encre et de plumes présentement. Pourrais-tu m'en procurer ?

- Bien sûr ! avec joie ! répondit Jean-Marie. Je suis content de vous revoir, vous savez...

- Moi aussi, répondit le moine, sincèrement touché de la gentillesse du jeune homme.

Fièremment assis sur son cheval, Jean-Marie prit la tête du petit cortège. Frère Huvelin agitait la main en les

regardant s'éloigner, heureux finalement de ce que les fantaisies dévotes de ces trois femmes aient remis son jeune ami sur son chemin.

Chapitre 19

Était-ce le froid ? Était-ce la nourriture abondante de la veille ? Huvelin l'ignorait mais pour la première fois de sa vie d'ermite, il dormait mal, se retournant sans cesse sur sa mince couche de fougères. Il ressentait en outre de lancinantes douleurs à la jambe et au torse, séquelles de son accident, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

Après le départ de Jean-Marie et de ses trois étonnantes dévotes, il avait dévoré sans vergogne une bonne partie de la nourriture qu'ils lui avaient apportée : morceaux de viande séchée, fromages, fruits secs... Il avait terminé le reste le soir, au retour de sa promenade, soucieux de ne pas conserver d'aliments susceptibles d'attirer les sangliers. Un jour, il avait en effet eu la désagréable surprise de retrouver ses maigres provisions englouties et ses affaires piétinées par ces animaux voraces.

Ne parvenant pas à trouver le sommeil, Huvelin se leva avant l'aube. La pleine lune baignait la terre d'une pâle lumière. Tremblant de froid, le moine se mit à marcher à vive allure pour se réchauffer. Il retrouva sans peine ses chemins habituels, tandis que son corps recouvrait petit à petit force et vigueur. Il s'aventura plus loin qu'à l'accoutumée, désireux d'accueillir l'aube avant de revenir sur ses pas. Avisant une petite colline, il la gravit et s'assit sur une roche froide, le visage tourné vers l'est où le ciel commençait à se teinter de rose et de jaune pâle. Devant lui, les bois et les prés, comme tout ce que son regard pouvait embrasser, semblaient dormir. Fatigué mais heureux, Huvelin contemplait le tableau vivant que la nature lui offrait. Il ne pensait à rien, il n'avait même pas de louanges dans le cœur. Il regardait, c'est tout. Soudain, une sensation étrange l'envahit : il ne regardait plus la nature, il était la nature ! Il faisait entièrement partie de cette vie immense et puissante qui l'entourait. Il éprouvait cette troublante impression non pas avec sa tête, ni même avec son cœur mais avec toute sa chair, comme si la moindre parcelle de lui-même se reconnaissait dans ce qui l'entourait. Un sentiment d'harmonie totale le combla. En même temps, il se sentait aimé, absolument aimé, exactement tel qu'il était. Aimé par le Tout. Aimé par Dieu... par Celui qui se révélait comme "le Tout". Sans qu'il puisse se l'expliquer, cette façon de Le nommer lui paraissait plus réelle que toutes les appellations auxquelles il avait été habitué jusqu'alors.

Des larmes embuèrent son regard. D'émotion et de joie. Il comprenait brusquement qu'il n'avait pas à devenir quoi que ce soit pour être aimé de Dieu. Il n'avait pas à devenir parfait, ni obéissant, ni même moine ou ermite... Il était aimé de toutes façons. L'amour du Tout ne s'achetait pas. Il se recevait et se donnait, tout simplement. Lui, Huvelin, lui, Guillaume, faisait partie du Tout, faisait partie de Dieu. Il en avait toujours été ainsi. Aux yeux de Dieu, il était d'ailleurs "parfait" comme toute la création. Il lui suffisait de reconnaître ce qui était.

Petit à petit, la sensation de ne faire qu'un avec la nature s'estompa. Huvelin se releva et se mit en marche vers son abri, porté par une joie extraordinaire. Différents épisodes de sa vie lui revenaient en mémoire, surtout ceux qui avaient suivi son accident. Il était heureux d'être arrivé à ce jour, reconnaissant pour tout ce qui l'y avait mené. Il se remémorait sa colère de n'avoir pas trouvé Dieu au moment où il se voyait mourir... Il se rappelait les paroles de frère Lambert : "Nous cherchons Dieu toute notre vie car Il nous dépasse toujours. Mais un jour, nous découvrons que nous sommes unis à Lui dans cette quête. Lui en nous, nous en Lui..." C'était cela qu'il venait de vivre ! Il était uni à Dieu... et même à la nature, à la vie ! Huvelin remercia de tout son cœur frère Lambert, le Père Abbé et tous ceux qui avaient permis que cet instant existe.

Il vécut le reste de la journée comme sur un nuage. Le soir venu, Huvelin prit le temps de se rappeler son aventure de l'aube. Il se sentait habiter son corps d'une toute autre façon. Il l'admirait et le respectait pour avoir ressenti son unité avec le vivant.

Les jours qui suivirent, ses moments de contemplation s'en trouvèrent transformés. Huvelin ne portait plus son regard "sur" ce qu'il voyait mais de plus en plus "avec" ce qui vivait auprès de lui. Il se surprenait à respirer au même rythme qu'un arbre dont il devinait les pulsations profondes, il lui arrivait de parler intérieurement aux rongeurs et aux oiseaux, il sentait une vie nouvelle le traverser, comme si son corps cherchait à goûter une communion toujours plus forte avec tout ce qui vivait. Quand il se rappelait l'amour qu'il avait reçu sur le rocher, une joie profonde l'habitait encore, accompagnée d'ailleurs souvent d'une peine toute nouvelle : la tristesse d'avoir si peu aimé, le regret de s'être lui-même si peu aimé jusqu'à présent... L'ermite offrait ses sentiments au Tout Miséricordieux, acceptant de Le laisser façonner son âme à travers l'existence qu'il s'était choisie.

Un matin de novembre, en rentrant de sa marche méditative, il s'immobilisa brusquement à quelques pas de sa cabane. De légers bruits signalaient une présence. Ce ne pouvait être déjà les enfants, il était encore trop tôt. Des sangliers, de nouveau ? Son abri n'était pas encore complètement protégé, l'enclos qu'il installait pour éviter leurs incursions ne serait achevé que dans deux ou trois jours. En attendant, il lui fallait supporter les visites de ces encombrants voisins... Prudent, Huvelin chercha un arbre sur lequel se hisser pour voir ce qui se passait. Un hennissement l'arrêta dans son élan. L'ermite s'approcha, aperçut un cheval et reconnut auprès de lui son jeune ami.

- Jean-Marie !

Le jeune homme se retourna en rougissant. Il frictionnait vigoureusement son cheval. Huvelin remarqua un nouveau paquet déposé à l'entrée de la cabane. Les deux hommes se congratulèrent.

- Il ne s'agissait pas de revenir aussi vite ! protesta le moine.

- Cela me faisait plaisir ! J'ai apporté des feuilles de papier, des plumes et de l'encre, ainsi que quelques provisions.

- C'est l'abondance !

Les deux hommes se rapprochèrent de l'abri et Huvelin s'efforça de relancer le feu qui les réchaufferait.

- Les trois dames qui t'accompagnaient l'autre jour ont-elles commenté notre rencontre ? lança-t-il, amusé.

- Oui, un peu. Elles paraissaient satisfaites. Mais, dites-moi, frère Huvelin, que vous arrive-t-il ? Je ne vous ai jamais vu si joyeux...

- Je vis, Jean-Marie. Je vis pleinement.

- C'est ça le secret de la vie d'ermite ?

- C'est ça le secret de la vie en Dieu, de la vie tout court, mon ami. Il n'est pas besoin d'être ermite ou quoi que ce soit pour le vivre.

- Mais alors pourquoi êtes-vous venu ici, pour vivre isolé, en pleine nature ?

- J'imagine que j'avais besoin de ce chemin-là...

- Vous ne resterez donc pas ici toute votre vie ?

Brusquement, Huvelin se rappela les paroles de la jeune dévote et il se surprit à répondre :

- Sans doute que non...

Puis, se reprenant, il ajouta :

- Tu m'aurais posé cette question l'autre jour, j'aurais été bien embarrassé pour te répondre, mais aujourd'hui, je sais que ce n'est pas la vie d'ermite qui est importante, encore moins d'obéir à une quelconque règle. Ce qui est important, c'est la vie tout court. Je vivrai ainsi tant que je trouverai cela bon. Je ne me forcerai pas à rester dans un état qui ne me conviendrait plus.

- Aujourd'hui, cela vous convient ?
- Oui. Mais tu sais, ce n'est pas ce que j'imaginai ! Tu vois, tu es là et nous parlons ensemble, tu m'offres de bonnes choses à manger... Bientôt, vont arriver deux enfants à qui j'apprends à lire et à compter... et à écrire, maintenant, grâce au papier et aux plumes que tu m'as apportés. C'est une petite vie de société, finalement !
- C'est surprenant... murmura Jean-Marie en regardant autour de lui, étonné que deux enfants puissent surgir de ces terres, éloignées de tout.
- Moi aussi, j'ai été fort surpris, mais j'ai accueilli ce qui m'était offert et ces enfants sont une bénédiction de tous les jours !
- Souffririez-vous que je reste un peu ici aujourd'hui ? Rien ne m'attend à Versailles. J'ai apporté mes fusains pour dessiner les paysages, je ne dérangerai pas votre leçon !
- Si tu le veux, à condition de ne pas effaroucher les petits !
- Merci, frère Huvelin.
Jean-Marie s'installa un peu à l'écart avec son matériel de dessin.

Les enfants ne tardèrent pas à arriver.

- Bonjour frère Huvelin !
- Bonjour Monsieur Guillaume !
- Bonjour les enfants ! Regardez, nous avons de la visite aujourd'hui ! Ohé, Jean-Marie, viens te joindre à nous pour manger !
Les enfants, intimidés, n'osaient lever les yeux vers l'élégant jeune homme.
- Regardez ce que Jean-Marie nous a apporté pour que nous puissions écrire ! dit Huvelin en rapportant auprès des enfants papier, plumes et encre.
- Oh !
Fanchette admirait les outils du savoir, bouche bée, en oubliant de manger son pain et son fromage. Toinou, lui, ne quittait pas des yeux le cheval qui broutait un peu plus loin.
- C'est à vous, ce cheval ? s'enhardit-il enfin à demander à Jean-Marie.
- Oui, il est à moi. Si tu veux, tu pourras monter dessus pour un petit tour après la leçon... et toi aussi, ajouta-t-il en se tournant vers Fanchette dont les yeux brillaient.
- Bon, alors, ne tardons pas à nous mettre au travail ! lança Huvelin. Surtout qu'avec ce froid, nos doigts ne pourront peut-être pas tenir bien longtemps la plume...
- J'allais oublier ! cria Toinou. Mon père propose que vous vous installiez dans la grange pour dormir, durant l'hiver. Comme ça, nous pourrions avoir nos leçons tous les matins avec vous, chez nous.
- Fanchette aussi ? s'étonna le moine.

- Les parents ne diront rien. Il n'y a plus guère de travail pour elle en hiver. Notre mère va avoir bientôt un bébé, elle préfère que nous ne nous éloignions pas trop.
- Nous verrons cela tout à l'heure, en attendant, au travail !

Tandis que les enfants s'appliquaient à maîtriser les mouvements de la plume sur le papier, Huvelin réfléchissait à la proposition qui lui était faite. Revenir déjà à une vie "civilisée" ne le tentait guère. D'un autre côté, il ne voyait pas d'autre solution pour que Toinou et Fanchette poursuivent leurs apprentissages. Le froid de ces derniers jours n'était sans doute rien à côté des frimas à venir. Et lui, comment parviendrait-il à survivre, cet hiver, sans la nourriture quotidienne apportée par les enfants ?

- On a fini ? demanda Toinou, impatient de monter sur le cheval.
- Oui, c'est bon. Et moi, j'accepte la proposition de votre père. Pendant l'hiver, je dormirai dans votre grange. Le matin, je continuerai à vous instruire et le reste du temps m'appartiendra : je marcherai, je viendrai retrouver mon abri, à ma guise... Cela me convient. Vous remercieriez votre père pour moi. Quand souhaite-t-il que j'arrive ?
- Dès que possible ! répondit Toinou, il commence à faire vraiment froid !
- Très bien. On verra ça. Hé bien, tu n'es pas encore à cheval ? lui dit-il en riant.

Tandis que Jean-Marie et les deux enfants s'empressaient auprès du cheval, Huvelin restait près de son abri. Il était comblé. Heureux et libre, pleinement confiant en l'avenir. Avisant le papier et l'encre, il eut très envie d'écrire à son ami Quéluin pour partager avec lui ce qui faisait désormais sa vie.

- Frère Huvelin !
Jean-Marie arrivait à grands pas.
- J'ai appris votre arrangement avec les parents de ces enfants. Je peux les raccompagner chez eux à cheval dès à présent, ensuite je vous retrouverai et vous me direz quand vous souhaitez que je vous y conduise à votre tour. J'aurai repéré le chemin.
- C'est fort aimable à toi, Jean-Marie, mais ne te donne pas toute cette peine, je saurai me débrouiller.
- Cela ne me dérange pas, je vous assure ! C'est un plaisir ! cria le jeune homme qui repartait en courant vers les enfants.

Huvelin les regarda partir tous les trois, fiers comme des chevaliers. Il prit une feuille de papier et se mit à écrire. Le plaisir de faire glisser et crisser sa plume sur

la feuille s'ajoutait à la douceur de s'adresser à son ami.

"Très cher frère, je te remercie pour les nouvelles que tu m'as envoyées. Je me réjouis de ton bonheur et de celui des tiens. Pour ma part, beaucoup de choses ont changé depuis ton départ. Je commence par le commencement. J'ai pu remarquer très peu de temps après que tu sois parti, quelques jours avant Pâques, comme l'avait annoncé frère Jean ! Avec une canne tout d'abord, puis, au bout de quelques semaines, j'ai pu m'en passer, et maintenant, huit mois après l'accident, ce n'est plus qu'un... souvenir (j'allais écrire "mauvais" mais ce n'est pas vrai !)

Frère Lambert a été rappelé à Dieu dans la semaine qui a suivi Pâques, dans la paix. Il a pu dire adieu à chacun des frères de l'abbaye. Dieu ait son âme ! Je pense à lui très souvent car peu de temps avant sa mort, j'avais eu un entretien avec lui qui m'avait permis de voir clair en moi : le désir d'une vie d'ermite s'est imposé avec force ! Et oui, tu as bien lu ! Ermite !

A l'heure où je t'écris, je vis dans une cabane que j'ai construite, isolée en pleine nature, depuis plusieurs semaines. Notre Père Abbé n'a pas consenti de suite à mon ardent désir mais je lui en sais gré, j'ai pu le mûrir et surtout vivre avec sérénité les derniers temps que je passais dans l'abbaye. J'avais confiance que cette nouvelle existence s'ouvrirait pour moi un jour et je me suis mis à apprécier ce que j'allais quitter. Mes relations avec chacun, avec les novices surtout, ont été plus riches qu'auparavant. Je regardais chaque frère avec tendresse, sachant qu'un jour je ne serai plus là. Cela a été d'autant plus fort pendant les dernières semaines pendant lesquelles je me préparais à partir : l'Abbé m'a donné son autorisation début septembre et je ne suis parti qu'un mois plus tard, après la profession de trois de mes quatre novices (l'un d'entre eux a finalement renoncé à prendre l'habit). J'ai eu tout le temps de leur expliquer ma démarche. Cela a été bénéfique pour tous, y compris pour moi-même.

Ma vie ici est très différente de ce à quoi je m'attendais ! Mais elle me comble ! Je ne suis pas si isolé : tous les jours, deux enfants viennent me voir, je leur apprends à lire et à compter, en échange de nourriture. Leur jeunesse et leur vivacité me sont une grâce ! Récemment, j'ai reçu la visite du jeune homme dont frère Médard et moi avons arrêté le cheval, c'est grâce à lui que tu peux me lire : il m'a apporté de quoi écrire. Je vais aller passer les nuits d'hiver bien au chaud dans la grange des parents des enfants... Je ne sais de quoi l'avenir sera fait mais il ne peut être qu'heureux : j'ai pris conscience de mon unité avec Dieu et toute Sa création, je me sens béni !

Par delà la distance, nos âmes restent unies. Que Dieu te bénisse, toi et ta famille !

*Je t'embrasse,
ton frère, Huvelin-Guillaume."*

Quand Jean-Marie revint un peu plus tard dans l'après-midi, il n'osa troubler l'oraison du moine et s'installa un peu plus loin pour dessiner. Une heure plus tard, Huvelin vint se pencher par dessus son épaule.

- Bravo ! Tu dessines fort bien !

- Merci. Quand souhaitez-vous partir, frère Huvelin ?

- Ce soir, si tu veux.

Chapitre 20

Sa vie n'avait, en définitive, pas tellement changé : plus de confort, un peu plus de compagnie... Il avait troqué sa bure contre de simples hardes de paysan, plus discrètes, mais il avait conservé l'essentiel : sa liberté de mouvement, ses marches et méditations quotidiennes, en solitaire. Toinou et Fanchette avaient, pour leur part, beaucoup progressé. Ils déchiffraient et rédigeaient désormais de petits textes simples. Ils se débrouillaient en calcul. Quand, au printemps, Huvelin retournerait vivre dans sa cabane, les enfants n'auraient plus besoin de ses leçons.

Arpentant les sentiers forestiers en cet après-midi brumeux de janvier, Huvelin tentait de se projeter deux mois plus tard, de retour à sa vie d'ermite. Il y pensait souvent maintenant, depuis qu'il avait rejeté la proposition du père des enfants l'invitant à rester vivre avec eux sur la ferme. La besogne qu'il abattait de temps à autre était en effet fort appréciée et le père ne se privait pas de le citer en exemple à ses deux aînés, un peu trop portés à boire et qu'il devait pousser à l'ouvrage. Cette offre généreuse n'avait trouvé en lui aucun écho. Huvelin ne supportait pas l'idée de renoncer une nouvelle fois à sa liberté. Il ne voulait plus de maître. Dès la fin de l'hiver, il retournerait donc comme prévu à sa solitude, à son dénuement. Il ne serait sans doute pas délaissé pour autant : Jean-Marie conserverait certainement l'habitude de lui rendre visite une fois par semaine environ, les enfants viendraient peut-être aussi de temps en temps. Et puis, il continuerait de vivre en Dieu et c'était l'essentiel. Malgré cette solide conviction, Huvelin ne pouvait s'empêcher d'appréhender les jours où il se retrouverait privé de la joyeuse compagnie des deux enfants.

A un croisement de sentiers, le moine aperçut un peu plus loin le second des deux frères aînés de Toinou et Fanchette, reconnaissable à sa démarche légèrement boiteuse. Il s'arrêta pour l'attendre. Ce n'était pas la première fois que les deux hommes, tous deux épris de marche, chemineraient de concert un moment.

- Bonjour Pierre, tu te promènes par là, toi aussi ?

- Bonjour.

Le jeune homme, qui allait sur ses dix-huit ans, n'était pas bavard. Taciturne, le visage fermé, il ne savait se détendre qu'après quelques verres d'alcool. Le reste du temps, il paraissait reprocher au monde entier de devoir traîner la jambe, depuis qu'à douze ans, une charrue lui avait roulé dessus.

Tous deux poursuivirent en silence leur chemin à travers la forêt. Pierre, plus nerveux qu'à l'accoutumée, cassait et arrachait toutes les branches qu'il trouvait. A ses côtés, Huvelin se sentit rapidement gagné par la colère.

- Peux-tu cesser Pierre, s'il te plaît ? Je ne supporte pas de te voir saccager ainsi la nature !

- Laissez-moi tranquille ! Cela ne vous regarde pas !
répondit le jeune homme d'un ton aigre.

Huvelin se mordit les lèvres et accepta de cheminer sans mot dire à côté de Pierre qui continuait à casser tout ce qui était à sa portée. "J'accueille, pensait le moine, j'accueille le comportement furieux de Pierre. J'accueille aussi mon irritation et ma colère." A peine avait-il adopté cette attitude qu'il sentit son propre courroux s'amplifier terriblement. Cette sensation puissante s'accompagnait d'une curieuse pensée, comme s'il entendait : "Enfin ! Ce n'est pas trop tôt !" Sentant ses jambes se dérober sous lui, le moine dut s'asseoir au bord du chemin et faire signe à son compagnon de continuer sans lui.

Resté seul, Huvelin osa regarder l'incroyable pulsion qui avait pris possession de lui. Face à lui-même, il laissait monter sa fureur bouillonnante. Il reconnut tout d'abord, intacte, la puissance de la rage qui l'avait accompagné aux portes de la mort. Il devinait aujourd'hui qu'elle se nourrissait d'autres colères qu'il devait laisser venir... Sa haine de frère Jérôme jaillit alors avec force, aiguisée par des souvenirs particulièrement douloureux et précis qui s'imposaient à lui dans toute leur cruauté : l'acharnement du maître des novices à salir sa relation avec Marguerite, son attitude odieuse envers Henri, sa violence le jour de leur profession... Secoué, le moine regardait les vagues déferlantes qui se présentaient à lui sans relâche. Elles finirent par s'apaiser, le laissant hébété. Il traversa un moment d'accalmie puis il sentit émerger une douleur sourde, lourde de toutes ses souffrances passées, lourde surtout de sa rupture avec Marguerite. Il ressentit, si longtemps cachée à ses propres yeux, sa fureur devant l'impossibilité de leur amour, sa colère contre tous, contre la société et ses lois... Abasourdi de découvrir la somme de violences qu'il abritait en lui, Huvelin se retrouvait épuisé mais soulagé, comme après un long voyage ou une grave maladie. Il reprit

petit à petit ses forces, désireux de les mobiliser pour la seule attitude qu'il concevait désormais : s'accepter ainsi. Le poids de ce qu'il découvrait était énorme mais pas désespérant. Il continuait de se savoir uni à Dieu, uni à la vie, quoi qu'il ait fait, quoi qu'il ressentît. Cette certitude l'apaisait malgré tout.

Le soir même et les jours suivants, Huvelin ne parvenait pas à être vraiment à ce qu'il faisait. Une part de son esprit restait ailleurs, occupée à intégrer cette face cachée de sa personnalité qu'il avait découverte si brutalement. Plus il s'acceptait ainsi, moins il jugeait Pierre et même frère Jérôme, ses frères porteurs de furie comme lui. Il n'avait pas encore la force de pardonner à son ancien maître des novices mais cela ne lui paraissait plus impensable, maintenant qu'il avait entrevu leur commune humanité, avec ses ombres et ses lumières.

Au fil des jours, l'image qu'Huvelin avait de lui-même continuait à se modifier. Il réalisait que son ardeur à vivre ses vœux, son désir de perfection, ses mortifications n'étaient que la face acceptable de cette terrible colère. La force qui l'avait maintenu en vie toutes ses années, qui lui avait insufflé sa vigueur et son tempérament passionné, avait été nourrie par ce feu qui criait sa souffrance d'amour. Maintenant, Huvelin, apaisé, regardait en face la douleur de son amour blessé, sa peine muée en colère. Il se sentait traversé par une énergie extrêmement puissante, une force vitale qui pouvait, selon les circonstances, se concrétiser de multiples façons : colère, amour, force physique, joie... Tout était là, dans cette puissance fabuleuse. Mais pouvait-il vraiment considérer que c'était affaire de circonstances ? N'était-ce pas plutôt une question de choix ? Plus Huvelin s'intériorisait, plus il comprenait qu'il avait toujours été libre, même si, la plupart du temps, il ne l'avait pas reconnu : libre de rentrer dans les ordres et de rompre avec Marguerite, libre ensuite d'y rester et de subir les traitements de frère Jérôme... Il aurait pu se sauver... Il ne l'avait pas fait. Ces pensées le dérangaient encore indéniablement mais il ne pouvait que les reconnaître.

De méditations en longues marches, de marches en travaux, de travaux en rencontres, l'esprit d'Huvelin s'aiguisait toujours plus. Animé d'un tout nouvel amour, encore bien timide, pour lui-même, il se découvrait en profondeur et s'acceptait, progressivement libéré de nombreux poids accumulés au fil des ans. Il prenait conscience de la liberté qui était sienne de choisir à présent comment matérialiser la force vitale qui l'habitait. Fort de ce qui l'avait rendu heureux ces derniers temps, il savait qu'il désirait avant tout aimer et être libre. Mais aimer en vivant

dans la solitude n'allait pas de soi... Certes, il pourrait accueillir les enfants qui viendraient à lui comme les siens, comme il l'avait fait avec Toinou et Fanchette, mais il était peu probable qu'il en rencontrât d'autres... Il pourrait aimer les rares personnes qu'il fréquenterait ainsi que celles qu'il avait connues dans le passé et tâcher d'aimer ses ennemis comme le Seigneur l'avait demandé, mais que voulait dire aimer quand les personnes n'étaient pas là ? Ne s'abuserait-il pas de pieuses pensées ?... Toutes ces considérations tournaient en lui... Tournaient et retournaient sans cesse, gravitant autour d'un point fixe qu'elles n'osaient approcher, une terre immuable, inabordable, un choix fou...

Après un long cheminement intérieur, Huvelin osa enfin considérer l'idée folle autour de laquelle ses méditations bourdonnaient : il pouvait choisir de vivre à nouveau son amour pour Marguerite. Il était encore temps. Ils ne rattraperaient jamais les années passées mais ils pouvaient s'offrir celles qu'il leur restait à vivre. Cette pensée le bouleversait mais il acceptait de la considérer avec sincérité. Il se sentait poussé à choisir, dans un sens ou dans un autre. Librement.

Les jours et les semaines passaient, Huvelin voyait s'approcher la fin de l'hiver sans parvenir à se décider vis-à-vis de Marguerite. Des sentiments contradictoires l'assaillaient. L'un des aspects difficiles du choix à faire avait tout bêtement trait à son nom. Lorsqu'il repensait à Marguerite, il n'était plus Huvelin mais Guillaume. Or, désormais, il se sentait davantage Huvelin que Guillaume. Remettre ses pas dans ceux du jeune homme qu'il était à vingt ans n'avait plus de sens. Rester avec son nom de moine bénédictin n'était guère imaginable non plus. Celui qui voulait aimer Marguerite aujourd'hui était l'homme neuf qui était né face au soleil levant, celui que l'on nommait toujours Huvelin, faute de mieux. Ce désir d'amour manifestait en outre crûment qu'il en avait vraiment fini avec sa vie de moine, que ses vœux n'avaient plus de sens, vérité difficile à supporter même s'il parvenait à admettre que sa vie d'ermite avait été une façon de rompre avec ce passé sans vraiment se l'avouer.

Un soir qu'il revenait de promenade, il trouva la maisonnée en pleine effervescence. Fanchette courut vers lui dès qu'elle l'aperçut.

- On a une petite sœur !

- Oh ! Merveilleux ! Je suis heureux pour vous ! répondit Huvelin qui réalisa qu'il n'avait pas croisé la mère des enfants depuis longtemps.

Le père arrivait à grandes enjambées.

- Hé bien, Huvelin, venez trinquer avec nous ! Une pissouse de plus, ça se fête ! lança-t-il en éclatant de rire.

Huvelin se retrouva attablé dans la grande pièce sombre, joutant l'étable, un verre d'eau de vie à la main. Comme à chaque fois qu'il avait eu l'occasion de pénétrer à l'intérieur du bâtiment de ferme, la laideur de ce qui l'entourait le frappa. Murs sombres et gras, sol de terre battue jonché de fientes de poules, odeur tenace de ranci et de fumier. La seule beauté s'était réfugiée dans les yeux des enfants et dans le feu de cheminée, alimenté en permanence de grosses bûches. Il ne put s'empêcher de se rappeler l'architecture harmonieuse du monastère, cadeau pour les yeux et pour l'esprit dont il avait bénéficié si longtemps, sans vraiment prendre conscience de sa valeur.

Fanchette portait sa petite sœur en la berçant doucement d'un léger mouvement de tout son corps. Attendri, Huvelin les regardait sans se lasser, découvrant subitement l'évidence qui s'imposait à lui : le corps humain était fait pour donner de l'amour.

- Comment allons-nous l'appeler ? criait le père.

N'entendant aucune réponse, Huvelin détourna ses yeux des enfants et comprit que cette question lui était adressée.

- Vous me demandez un nom ? demanda-t-il surpris.

- Dame, oui. C'est vous le plus instruit de cette maisonnée, pas vrai ?

- Mais... c'est votre enfant...

- Je le sais bien ! se mit à rire le père, cela n'empêche pas que vous la baptisiez !

- Je ne puis. Je ne suis pas prêtre, je vous l'ai déjà dit...

- Ah oui, c'est vrai ! Toutes ces finasseries, vous savez, moi, ça me passe au dessus ! Hé bien, au moins, donnez-lui un nom, nom de Dieu !

Pris au dépourvu, Huvelin cherchait le regard des autres membres de la famille. La mère, silencieuse, paraissait l'encourager d'un sourire las, les deux aînés avaient déjà un peu forcé sur l'eau de vie, quant à Toinou et Fanchette, ils n'osaient guère parler sans y avoir été invités par leur père, mais leurs grands yeux étaient tout brillants.

- Hé bien, soit, je n'en ai qu'un à vous offrir mais c'est l'un des plus beaux que je connaisse : Louise.

- Louise ! Louise ! crièrent en chœur les deux enfants, ravis de voir leur enseignant ainsi intégré à la vie familiale.

- Va pour Louise ! conclut le père en regardant son épouse qui approuva d'un simple signe de tête. Allez ! On trinque de nouveau ?

- Merci. Cela me suffira, répondit Huvelin dont la tête commençait à tourner. Je rentre me coucher.

- Emportez ça ! lui dit la mère en lui versant un bol de soupe épaisse.
- Merci bien. Bonsoir à tous. A demain matin, les enfants !
- A demain ! répondirent en chœur ses deux élèves.

A tâtons dans l'obscurité, Huvelin retrouva sa couche. Il avala la soupe bien chaude et s'installa pour dormir dans la paille, s'assurant au préalable comme tous les soirs de la présence d'un chat non loin de lui pour chasser les souris et les rats. Puis, les yeux clos, il pensa à la soirée et, pour la première fois depuis qu'il avait appris son existence, il s'adressa à sa fille Louise, la priant de protéger le bébé et toute sa famille, ainsi que lui, son père, et Marguerite, sa mère. Il s'endormit avec la douce sensation d'être relié à tous ceux qu'il aimait.

Chapitre 21

Un beau matin de mars, Huvelin fit ses adieux à la famille des fermiers et prit la route de son abri. Les enfants avaient obtenu l'autorisation de l'accompagner et la joie d'une longue marche avec leur enseignant effaçait provisoirement leur chagrin de le voir partir.

Huvelin avait le cœur léger. Il retrouverait une cabane en bon état qu'il s'était employé à nettoyer et à consolider ces dernières semaines. Il avait également entretenu son "potager" où quelques plants commençaient à sortir de terre. Pierre et son frère lui avaient même donné un coup de main deux jours de suite.

Le soleil qui illuminait la végétation printanière participait à l'humeur joyeuse de la petite troupe. La gaieté d'Huvelin avait aussi une autre origine. Il avait choisi. Il s'était débarrassé du poids des doutes et des tergiversations. Il savait ce qu'il voulait, il savait aussi que le reste était entre les mains de Dieu. Lui, Huvelin, assumait sa part, son choix d'homme libre. Il irait trouver Marguerite et lui dirait son ardent désir de l'aimer. Il l'aimerait de tout son cœur, de tout son corps, tous deux si parfaitement conçus pour donner de l'amour. D'après ce que Marguerite lui avait dit quand elle était venue le voir dans l'infirmerie du monastère, elle paraissait l'aimer encore, mais ses sentiments pouvaient avoir changé et Huvelin se préparait à accueillir la réponse de son amie, quelle qu'elle fût. De toutes façons, il était dans la vie, dans sa vie, et c'est ce qui importait.

Passant auprès d'un cerisier en fleurs, Huvelin se rappela soudain celui qui l'avait accueilli pour son

retour à la vie, un an plus tôt. Que de changements, depuis ! Il sourit en repensant à ses retrouvailles avec la communauté de frères, le dimanche des Rameaux, et le drame qui avait éclaté quand il n'avait pas pu aller communier... Que tout cela lui paraissait loin désormais ! Aujourd'hui, alors qu'il rompait ses vœux pour s'ouvrir à une autre vie, son âme restait sereine. L'engagement monastique n'avait pour lui plus de sens. Il ne condamnait pas son existence passée, elle avait reflété ses croyances de l'époque et l'avait conduit là où il se trouvait aujourd'hui. Il la laissait simplement de côté comme un vêtement devenu trop étroit. Il vivait maintenant la fidélité du cœur, la fidélité à lui-même, à la lumière qui l'habitait. Ses pensées s'élevèrent pour louer Dieu, le Tout, pour tous Ses bienfaits.

- On pourra venir vous voir, après, même si nous n'avons plus de leçons ? demanda Toinou en sautillant d'un pied sur l'autre.
- Bien sûr ! A condition que vos parents le veuillent bien. Mais peut-être qu'un jour, je ne serai plus là, on ne peut pas savoir. Il ne faudra pas vous inquiéter si vous ne me trouvez pas un beau matin, cela voudra dire que vous recevrez bientôt une lettre vous donnant de mes nouvelles ! Vous savez lire maintenant, n'est-ce pas ?
- Pour sûr ! Nous aussi, on vous écrira ! Pas vrai, Toinou ? répondit Fanchette avec assurance.
- Huvelin, ému, ébouriffa gaiement les tignasses des deux enfants.

Parvenus à la cabane, les trois marcheurs furent très étonnés d'y découvrir Jean-Marie et Pierre, en pleine conversation.

- Ah, ça ! Quelle surprise ! s'écria Huvelin. Oh, mais qu'est-ce donc ? Un soc, ma parole !
- C'est un vieux soc dont on ne se sert plus, le père a consenti à s'en séparer, répondit simplement Pierre.
- Et c'est toi qui l'a porté jusqu'ici ! Oh, merci, Pierre ! dit Huvelin en lui donnant une chaleureuse accolade.
- Comment pourrai-je te remercier ? reprit-il.
- Ce n'est rien... Simplement, cela me ferait plaisir de pouvoir venir vous dire bonjour, de temps à autre...
- Avec joie !
- Huvelin se réjouissait du changement d'attitude de Pierre. Il en ignorait la cause, comme il méconnaissait la raison de sa fureur l'autre jour mais il rendait grâce à Dieu pour ce dont il était témoin.

- J'ai apporté de quoi nous restaurer ! lança Jean-Marie à la cantonade.
- Ils s'installèrent tous les cinq autour d'une belle nappe qu'avait déployée Jean-Marie avant de la recouvrir de victuilles. L'ambiance était à la fête. Tous, même

Pierre, étaient gagnés par une humeur joyeuse, nourrie de liberté et d'amitié. Huvelin, rajeuni de dix ans, riait de bon cœur aux plaisanteries des uns et des autres, comblé par leur affection.

En fin d'après-midi, quand tous s'en furent retournés, l'ermite resta longuement en oraison, le cœur ouvert à cette nouvelle vie qui s'offrait avec le printemps. Le souci de sa nourriture l'avait quitté. L'hiver était derrière lui et il n'avait jamais été abandonné. Il se sentait plein de force pour vivre au mieux le mois à venir.

Jour après jour, Huvelin goûtait le bonheur d'une vie dépouillée, mêlant labeur, repos et oraison, dans la paix et la liberté. Il souffrait un peu de la solitude, moins toutefois qu'il ne l'avait craint. Toutes les visites qu'il recevait étaient des cadeaux. Son existence lui plaisait, la perspective de la quitter pour une autre où Marguerite aurait une place lui plaisait également. Il ignorait de quoi l'avenir serait fait, il savait seulement qu'il y aurait sa part et qu'il désirait bâtir quelque chose de bon et de beau.

Jean-Marie venait le voir régulièrement. Dès qu'Huvelin lui eut annoncé son projet, il s'était fait une joie d'y prendre part.

Le premier jour d'avril arriva très vite. Le jeune homme était arrivé ce matin-là avec un habit élégant pour son ami. Sur son insistance, l'ermite l'avait essayé. Il lui allait fort bien et Huvelin s'était fait à l'idée de se présenter ainsi à Marguerite. Le matin du grand jour, Jean-Marie était là aux aurores, tenant les rênes d'une seconde monture pour Huvelin. Après avoir aidé son ami à se raser de près et à se coiffer avec soin, il quitta les lieux avec lui.

Accroché à la crinière de son cheval au galop, le corps serré dans un pourpoint de belle coupe, chaussé de bottes, Huvelin retrouvait brutalement sa jeunesse. Il refusait toutefois de se laisser griser par de troublantes sensations, désireux de rester maître de lui quand il serait face à Marguerite.

- Si jamais nous ne la trouvons pas au cimetière, cela ne sera pas grave, je connais l'adresse des serviteurs à qui elle rend visite ainsi que celle du magasin ! criait Jean-Marie.

- Oui, je sais !

Il était encore tôt quand ils arrivèrent sur Versailles. Ils se rendirent directement au cimetière. Jean-Marie s'en fut se désaltérer et rafraîchir les chevaux dans une auberge proche tandis qu'Huvelin faisait les cent pas à l'entrée, guettant les premières visites.

Il la vit. Elle sortait d'une calèche arrêtée un peu plus loin. Cela ne pouvait être qu'elle. Son allure, sa démarche... Elle venait vers le cimetière d'un pas vif et léger. Huvelin sentait son cœur s'emballer dans sa poitrine, ému comme au premier jour. Surpris, il la vit soudain changer de direction et se diriger droit sur lui.

- Guillaume...

- Marguerite...

La surprise et l'émotion leur nouait la gorge. Ils restèrent un instant l'un en face de l'autre, sans oser bouger, de crainte de rompre la magie de l'instant. Puis, Marguerite lui prit doucement la main et l'invita à l'accompagner.

- Viens, dit-elle.

Ils pénétrèrent tous deux dans le cimetière, se tenant toujours par la main.

- C'est là, dit simplement Marguerite en lui présentant le caveau de la famille Deschambre.

Tous deux s'agenouillèrent à même le sol et restèrent un long moment en silence. Puis, Huvelin prit la main de Marguerite. Ils osèrent alors se regarder, leurs yeux étaient baignés de larmes. Marguerite ne put contenir plus longtemps ses pleurs et se précipita sur la poitrine de son ami.

- Oh, Guillaume ! murmurait-elle entre deux sanglots.

Ils restèrent toute la matinée auprès de la tombe de leur fille. Bien après que Marguerite eut séché ses larmes. Le temps était à eux. La vie était à eux. Tout pouvait se dire, s'offrir. Chacun parla de lui longtemps, chacun reçut l'autre dans ce qu'il était devenu aujourd'hui.

Quand, au début de l'après-midi, Marguerite conduisit Huvelin dans le petit logement qu'elle avait conservé au dessus du magasin, il ressentit de suite une impression déplaisante d'enfermement et d'étroitesse, en dépit de toute la joie qu'il avait de partager ce moment avec son aimée. Il réalisa soudain qu'il n'avait guère réfléchi aux implications matérielles de son choix.

- Je t'aime Marguerite, mais la forêt et la liberté me manquent déjà, réussit-il à confier.

- Je te comprends, elles me manqueraient également. Moi aussi, j'ai pris goût à ma vie libre pendant toutes ses années, je ne sais pas si je pourrais y renoncer...

Ils s'enlacèrent, heureux de se comprendre et de s'aimer. Ne cherchant plus à se défaire l'un de l'autre, ils se retrouvèrent sur le lit et se firent l'amour avec la fougue de leurs vingt ans retrouvés.

Huvelin ne se souvenait plus que cela pouvait être aussi bon, aussi parfait. Des larmes de joie perlaient à ses yeux.

- Je suis au Paradis... murmura-t-il à l'oreille de Marguerite.

- J'y suis avec toi... Là-haut, nous n'avons jamais été séparés... A propos, tu sais ce qu'une vieille femme m'a dit un jour ?

- Non...

- "Ne crains pas d'attiser le feu d'en bas ! Il ouvre le cœur et l'âme !"

- Elle a raison...

- Mais alors, les moines ?

- Ils n'ont pas compris cela mais ils ont compris d'autres choses... Il y a tellement de chemins pour aller à Dieu !

- Moi, il ne m'a jamais semblé que je devais aller quelque part. J'ai toujours pensé que je devais être là où j'étais, mais être vraiment, le plus entièrement possible.

- Et alors ?

- Et alors, je ne me suis presque jamais sentie séparée de Dieu... Sauf quand tu m'as quittée, ajouta-t-elle dans un souffle.

- Pardonne-moi, Marguerite ! s'écria Huvelin en la serrant dans ses bras.

- Il y a longtemps que je t'ai pardonné, bêta ! dit-elle en souriant.

Ils chahutèrent un moment en riant.

- Au fait, comment vas-tu m'appeler ? Bêta ne me plaît qu'à moitié...

- Pourquoi cette question ?

- Tu sais que j'ai changé de nom au monastère. Mon ancien nom de Guillaume ne me sied plus trop, je ne suis plus le jeune homme d'il y a vingt ans...

- Ah bon ! Parce que tu crois que je suis toujours la Marguerite de cette époque ? Je crois bien que je vais conserver "bêta", tout compte fait !

- Bon, bon, va pour Guillaume, alors...

Les heures passaient, plus pleines et plus douces les unes que les autres. En fin de journée, les deux amants partirent se promener à proximité des champs. L'agréable fraîcheur de l'air du soir les enveloppait de tendresse.

Marguerite prolongea son séjour à Versailles de trois jours. Trois jours de bonheur et de douceur. Quand ils se quittèrent, Huvelin-Guillaume éprouvait le besoin de retrouver son abri. Ils s'étaient donné rendez-vous quinze jours plus tard. Le fidèle Jean-Marie accompagna son ami jusqu'à son gîte isolé.

Le choc du retour à la solitude fut rude, même s'il avait été désiré. L'ermite passa de longues heures à méditer

et à prier sur les choix qui se présentaient à lui. Marguerite avait proposé qu'ils se retrouvent à Versailles régulièrement. Elle lui avait dit aussi que le jour où il choisirait de renoncer à la vie d'ermite, il y aurait une place pour lui au magasin pour épauler de temps à autre Suson et son fils dont le travail s'était alourdi depuis le décès de Blaise, l'hiver dernier.

Au bout de quelques jours, Guillaume avait choisi. Même s'il n'était pas encore rassasié de sa vie d'ermite, il y renonçait sans regret : ce qu'il avait découvert ici pouvait se vivre partout, dans un magasin comme ailleurs. Il ne serait pas pour autant privé de contact avec la nature. Il avait repéré des lieux où il pourrait s'en nourrir longuement. Il prévoyait en outre que l'organisation suggérée par Marguerite ne dure qu'un temps et qu'ensuite, d'autres personnes puissent venir aider au magasin. Il pensait notamment à Toinou et Fanchette, quand ils auraient un peu grandi... Cela lui permettrait alors de vivre encore plus librement comme il en ressentait tant le désir. La confiance et la joie fermement accrochées au cœur, il était heureux de tracer son propre chemin, œuvrant ainsi à rendre la vie encore plus belle, comme l'avait souhaité un jour son ami Henri.

Fier de ses choix et de sa vie, il prit une plume et du papier et adressa de ses nouvelles à Henri, à Toinou et Fanchette et à ses frères laissés derrière lui au monastère. Bientôt, il retrouverait Marguerite, un nouvel épisode de sa vie s'ouvrirait, il continuerait de chercher Dieu et l'Amour, même s'il savait qu'il les avait déjà trouvés.